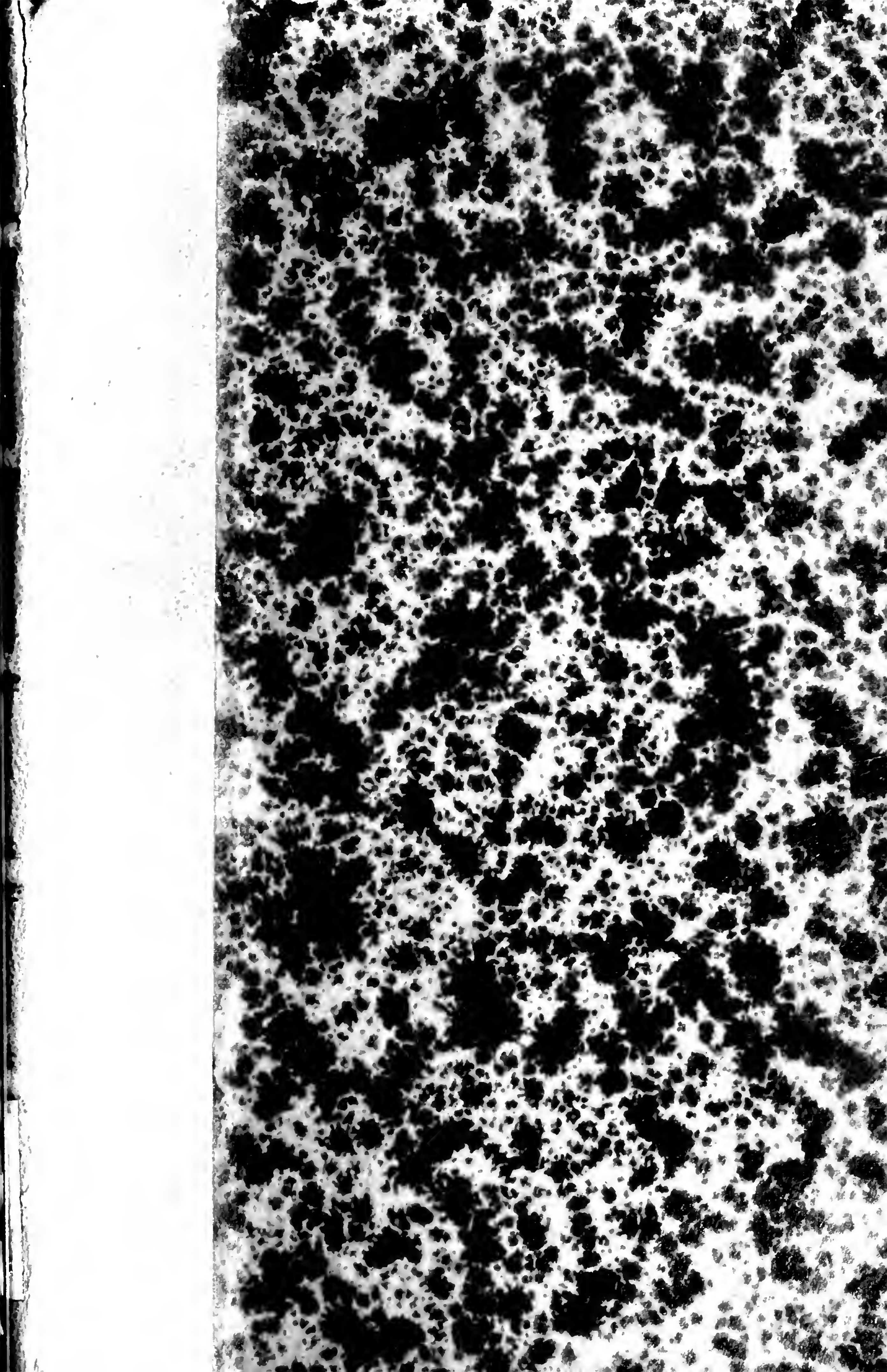






HISTOIRE

DE

DEUX SŒURS.

IMPRIMERIE DE FÉLIX LOCQUIN,
r. Notre-Dame-des-Victoires, 16.

HISTOIRE

DE

DEUX SOEURS

PAR

JULES CHABOT DE BOUIN,

AUTEUR D'ÉLIE TOBIAS.

Tome premier.

PARIS,

ALLARDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

—

1835

A qui voudra lire.

L'ÉPIGRAPHE placée en tête de ce livre n'est ni l'expression d'une modestie affectée, ni l'aveu d'une impuissance reconnue ; on n'y doit pas non plus voir une ambitieuse anti-phrase, un orgueil qui se cache mal sous un masque déchiré, comme celui du philosophe cynique qui s'apercevait à travers les trous de

son manteau. Non, aucune de ces intentions n'a guidé l'auteur quand il écrivit sous le titre de son ouvrage ces deux lignes empruntées au plus naïf de nos conteurs d'aujourd'hui :

N'est-ce pas folie aux faiseurs d'historiettes de se croire législateurs et moralistes ?

A mon sens, *oui* et *non* tout à la fois.

Oui, sinon folie, du moins singulière outrecuidance de s'imaginer qu'une œuvre légère destinée à une existence d'un mois au plus, aura force de loi, fera des repentans et des convertis ;

Non, quand, cette prétention une fois mise hors de cause, il ne reste à l'écrivain que le noble désir d'être utile ; peu importe après cela que la leçon aille ou n'aille pas à son adresse.

La question du bon *Lapidaire* révèle simplement de la crainte, de la défiance : c'est ainsi que je l'interprète, moi à qui une juste défiance de mes forces donne si bien le droit de l'interpréter ainsi. Le moraliste est sermoneur de sa nature, et les sermons en deux volumes sont chose fort ennuyeuse. Le législateur se laisse quelquefois entraîner au ton pédant et doctoral ; il professe, probablement parce qu'il parle de haut et qu'une tribune et une chaire, c'est tout un. Le romancier, lui, raconte : c'est un beau lot s'il raconte bien. Mais qui donc affirmera que le mérite d'un récit décroît en raison de l'utilité qui peut être renfermée dans ce récit ?

Peindre les mœurs, s'attaquer aux vices des insti-

tutions sociales, crier haut et fort : ceci est mal, ceci est infâme! La noble tâche pour qui sait l'accomplir! Par malheur, beaucoup ont dépensé un grand talent à des œuvres dégoûtantes d'immoralité, et puis après ils ont dit : Prenez, voici un livre, un drame, un roman de mœurs! — A qui la faute? — Ce n'est point mon fait de répondre : j'en aurais trop à dire.

Nous vivons à une époque où la société se trouve étrangement tiraillée en tous sens; époque déplorable suivant les uns, et à laquelle d'autres, pour se consoler eux et les critiques, jettent l'épithète de transitoire. Excellent moyen de consolation en effet, que de charger l'avenir de cicatriser les blessures du présent. Transitoire! Oui, admirablement trouvé! Comme si toute époque, en vivant des produits du temps qui l'a immédiatement précédée, ne portait pas en son sein les élémens du temps qui la suivra; comme si aujourd'hui n'était pas tout ensemble le fils d'hier et le père de demain! Transitoire! Et sur la foi de ce mot, ils se croisent les bras, ferment les yeux, et ils attendent. Vraiment, ne dirait-on pas les locataires d'une maison en flammes, qui ne bougent de leurs places, assurés qu'ils sont que l'heure d'après les sauvera, que l'eau va venir toute seule éteindre l'incendie. Mais pour que la transition soit heureuse, pour que le but auquel vous aspirez ne trompe pas vos espérances, faites autrement que le charretier

de l'apologue qui demandait au ciel de le secourir sans s'aider lui-même à sortir du bourbier.

Une plaie vivace ronge au cœur la société de nos jours, un cancer qui après avoir durant trente années enfoncé lentement ses ongles aigus dans la chair complaisante, saisit aujourd'hui sa proie et la mord jusqu'au sang, et la dévore, et la tuera. Ce cancer, il est là, devant vous, autour de vous; cette plaie, mais vous la voyez, vous la touchez du doigt, et une mauvaise honte vous retient d'avouer que vous vous êtes trompés. Je m'adresse à vous, prétendus amis de l'humanité; à vous qui, non contens de rêver l'impossible, avez réussi à réaliser vos absurdes utopies; à vous tous qui avez prêché et qui prêchez encore l'instruction égale pour tous, l'instruction universelle.

L'instruction, nous y voici.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant. Si je crie haro, c'est contre l'abus, et y a-t-il un abus plus condamnable que celui qui gâte et vicie la société nouvelle dans son germe, que celui qui détourne les enfans de la route qu'ils devraient suivre pour devenir des hommes?

L'instruction mal appliquée, mal digérée par conséquent, la demi-instruction en un mot, voilà, croyez-moi, ce qui allume dans tant de jeunes têtes cette ambition désordonnée, laquelle ne trouvant nulle part sa place toute faite, veut se la faire de force. Voilà ce

qui lance sur le pavé des grandes cités, les jours d'émeutes, ces courages, coupables faute du bon emploi qui leur manque. Cette soif de bouleversemens et de désordres, cette ardeur révolutionnaire qui nous effraie, sont suggérées aux jeunes gens instruits mal à propos ou à demi instruits par le besoin de se créer une position dans une société régénérée à leur manière, puisque dans l'ordre actuel ils ne peuvent atteindre leur but. Une première épreuve est pour eux sans succès, ils recommenceront. ils vivront de guerre civile, de renversemens, et cela doit être : incapables d'exercer un métier, ayant acquis des idées élevées, ces malheureux rougissent de la profession, de l'obscurité de leurs pères, sans pour cela avoir assez de capacité et de talent pour sortir de la sphère où ils étaient nés. Ils ont intérêt à faire des révolutions, puisque d'une révolution seule peut venir pour eux une fortune.

Et les femmes ! Parmi celles qui vivent de prostitution, combien sont tombées à ce degré d'avilissement par suite d'une éducation stupide ?

O Philantropie, que nous veux-tu ?

Eh bien ! philantrophes, bienfaiteurs des hommes, c'est une de vos victimes qui veut ouvrir les yeux des insensés que vous conduiriez comme lui à un état pire que le néant, à une existence vide et sans but.

Ainsi que tant d'autres, j'ai passé huit ans dans les colléges à apprendre le grec et le latin, à me nourrir,

moi destiné à vivre dans une monarchie, d'idées républicaines, à méconnaître le monde au milieu duquel je devais chercher une place. Ainsi que tant d'autres, à vingt ans je ne savais rien de ce qu'il m'aurait fallu savoir. A vingt ans! Malheureux, songez-y donc, mes plus belles années perdues, un avenir à me faire, et sans moyens, sans ressources intellectuelles, ou pour mieux dire, avec une intelligence torturée, détournée de son droit et véritable chemin. Je vous le dis dans l'amertume de mon cœur, avec désespoir, votre instruction universelle n'est qu'un piège, qu'une indigne fausseté! vos belles paroles d'amour pour le genre humain, qu'un véhicule pour vous porter au faîte d'une popularité usurpée! Le beau système, en vérité, que celui qui n'a pour résultat le moins fâcheux que de produire des hommes inutiles!

J'ignore s'il y a prudence à aller ainsi contre les idées de son temps; mais ce que je sais, c'est qu'il y a courage du moins, et cela me suffit. Il y a plus : j'en appelle ici à ceux même qui propagent vos utopies, et je suis certain que pas un ne se trouvera qui ne dise, la main sur la conscience : Il a raison.

Et penser que ces voix éloquentes, qui ont du pouvoir sur les masses, gardent un silence obstiné en regard de tant de désastres dérivant d'une seule cause! Penser qu'il suffirait peut-être d'une seule parole d'un de ces hommes haut placés dans l'opinion pour remédier à ce mal, et que cette parole ne se prononce pas!

Et pourquoi?... Je me tais : il y a de la honte dans ce mutisme calculé.

Un sentiment bien pénible me saisit au moment de la publication de ce livre, celui de mon impuissance; mais je ne fais qu'un essai, je ne fais que jeter une pierre d'attente; d'autres la ramasseront pour s'en servir à la construction d'un solide édifice. Grace au ciel, depuis deux ans l'œuvre est commencée, elle s'achèvera.

Moi aussi, j'ai foi dans l'avenir; par égoïsme peut-être : je suis jeune. Qu'importe? Espérons que le jour n'est pas loin où tous ces faux semblans de patriotisme, de liberté et d'égalité mal entendues disparaîtront sous le fouet vengeur de la raison publique outragée. Vous avez fait de la génération actuelle une génération folle, généreuse sans doute par ses sentimens naturels, mais incapable de rien fonder, de rien établir. Eh bien! de nos rangs, j'en ai la conviction, surgiront bientôt des vainqueurs de vos fourberies. Inconnu, je ne réclame que le mérite d'avoir montré à d'autres le but auquel je ne puis parvenir.

Maintenant parlerai-je de l'action et de la forme du livre qu'on va lire. Ce sont choses extrêmement simples, et, l'avouerai-je, c'est cette simplicité même qui me donne quelqu'espoir de succès. Il m'a semblé qu'en obéissant à la réaction littéraire indiquée et presqu'o-

pérée par de bons esprits, je n'ai pu que suivre la voie la meilleure.

La critique qui me fut si indulgente pour un premier ouvrage, et que je remercie de cette indulgence, m'a imposé par là de nouveaux devoirs : je me suis cru obligé, sinon à plus de talent, ce dont je ne suis pas le maître, du moins à autant de conscience dans mon travail ; sur ce dernier point j'ai la conviction de n'être pas resté en arrière de la promesse que je m'étais faite. A mon avis, la même probité est imposée à l'écrivain et à l'homme privé ; l'un est une partie de l'autre, ils ne se séparent point. Je puis donc, comme Montaigne, dire : *Ceci est un livre de bonne foi*. En un mot, autant qu'il m'a été possible, je me suis efforcé de profiter des conseils pour mieux faire, des encouragemens pour en mériter de nouveaux.

En retour de mes efforts, j'attends la même bienveillance.

Me sera-t-elle accordée?

Juin 1835.

CHAPITRE PREMIER.

UN COLLÉGIEN.

> Dans l'ordre positif, c'étaient d'utiles manœuvres, d'honnêtes artisans, qu'en a fait votre philanthropie imprudente?
>
> CH. NODIER.

PAR une belle journée de septembre, une carriole, traînée par un seul cheval, recouverte d'une large pièce de toile grise, cheminait lentement sur la route pierreuse qui conduit de Melle à Chef-Boutonne, deux petites villes de l'ancien Poitou. Sur le devant de la

toute la portée de ces conjectures, lorsqu'on saura que sur les boutons de l'uniforme de notre voyageur sont empreints ces mots : *Collége royal de Poitiers.* C'est donc un collégien, un collégien raide et empesé, bourré de grec et de latin, boursoufflé de suffisance et de pédantisme, un de ces êtres malheureux qu'une éducation fausse et une instruction mal appliquée renvoient à la maison paternelle imbus des idées les plus étranges sur le monde dans lequel ils doivent vivre, ne connaissant les lois et les mœurs de leur pays que par les mœurs et les lois des anciennes républiques, et dont les moins ignorans sont encore ceux qui, au bout de six ou sept années de travaux absurdes, ont appris cela : qu'ils n'ont rien appris. Quant au nôtre, qui revenait chargé de prix et de couronnes, il se sentait cruellement humilié dans son amour propre, car il trouvait la pauvre carriole qui le portait un char triomphal bien peu digne de lui. Et puis, lui qui à l'aide de ses succès avait rêvé de brillantes destinées, un avenir à la hauteur de ses idées acquises, lui qui avait eu pour camarades, pour amis, des jeunes gens de familles riches et distinguées, et qui les avait vus, au sortir du collége, monter dans de somptueux équipages pour aller passer leurs deux mois de vacances au milieu des

fêtes et des plaisirs, il ne pouvait qu'avec un douloureux serrement de cœur, songer à ce qui l'attendait ; sa vanité blessée se révoltait contre l'injustice du sort, contre ses amis, qu'il valait bien assurément, qu'il avait même vaincus en savoir, contre ses parens, contre la petite ville qu'il allait habiter, contre tout le monde enfin, excepté contre lui-même. Mais une pensée orgueilleuse venait poser un baume sur la blessure de son orgueil : il se voyait déjà au-dessus de son petit monde à lui, il allait écraser du poids de sa science toutes les connaissances de son père ; on le citerait comme un génie, on le vanterait, on le porterait aux nues ; quel triomphe sur ses camarades d'enfance, fils d'artisans comme lui, et qui tout au plus maintenant savaient lire et écrire ! Cette flatteuse perspective refoula pour un temps au fond de son cœur l'ardente jalousie qui le dévorait, et bientôt, car les mauvaises passions vont vite, il en arriva à jurer haine et mépris à tous ceux qu'il se préparait à éblouir. Pour commencer, il n'y avait pas jusqu'au pauvre conducteur de la carriole, auquel il n'eût voulu faire chèrement payer son infériorité en fait de lumières et d'éducation.

Tour-à-tour en proie à ces pensées amères et à ces

hautaines résolutions, il continuait à lire, ou pour parler plus justement, à tenir ouvert son livre dont machinalement il tournait les pages, sans jeter les yeux autour de lui. A dire vrai, si ce n'était que le sol natal eût dû éveiller en son ame de doux souvenirs, le pays qu'il traversait n'avait rien dans son aspect qui pût l'arracher à ses méditations. C'était une large plaine, dépouillée à cette saison de l'année des moissons qui en font le plus bel ornement, coupée çà et là par des vallées peu profondes et sillonnées comme le reste par la charrue ; aussi loin que la vue pouvait s'étendre, nul accident de terrain, pas un site pittoresque, pas un arbre, à l'exception des haies vives servant de clôture aux champs ; une nature fertile en un mot, positive, mais stérile pour l'imagination, sans contrastes, nue et triste, où la main de l'homme avait agrandi l'horizon au profit de l'agriculture, sans s'inquiéter du plaisir des yeux.

Le voiturier était remonté dans la niche et avait repris sa place auprès du collégien qui, sans prendre garde à son voisinage, n'avait pas cessé de parcourir son volume, tandis que son esprit était ailleurs ; enfin, arrivé au bout, il le ferma, et le brave homme à qui

ce long silence commençait à peser, saisit avidement ce temps d'arrêt pour entamer la conversation :

—Comme ça, M. Charles, dit-il, il paraît que vous avez joliment manié votre plume là bas; il y en avait pourtant qui disaient que le père Baudin, tout riche serrurier qu'il est, avait fait une bêtise en vous envoyant au collége....

— Et qui disait cela ? répondit le jeune homme, des ignorans, des imbéciles sans doute?

— Dame, c'était tout le monde, et moi le premier, pardon excuse si je vous dis ça, mais...,

— Est-ce que vous y entendez quelque chose, vous? interrompit vivement le collégien avec un ton de dédain trop marqué pour qu'il échappât à son compagnon qui ouvrait la bouche pour continuer et qui s'arrêta tout court. Charles avait atteint son but, et tandis qu'il se félicitait à part lui d'avoir si bien profité de l'occasion, le propriétaire de la carriole se disait en lui-même : « fier et méprisant! v'là que ça » commence. » Mais comme il n'avait pas de rancune, il reprit la parole un instant après :

— Allons, encore une petite heure et nous arriverons. Tenez, M. Charles, ne voyez-vous pas, là, devant vous : c'est l'église!

Ils venaient d'atteindre le sommet d'un plateau qui domine une assez vaste étendue : au loin devant eux, des moulins à vent semblables à des sentinelles avancées dans cette paisible contrée, derrière les moulins un vert rideau de peupliers qui s'élève du fond d'une vallée où coule la Boutonne, petite rivière qui donne son nom à la ville, et, tout-à-fait à l'horison, sur un monticule, au pied duquel jaillit la source de la rivière que nous venons de nommer, l'église paroissiale, ou pour mieux dire, la vieille chapelle, seul reste encore debout d'un antique manoir seigneurial dont les ruines l'environnent ; à ces ruines se rattache un souvenir doux et pénible tout à la fois, celui de la vertu et du malheur : le dernier maître de cette noble demeure fut le courageux Malesherbes, l'illustre défenseur de son roi infortuné, et la faux révolutionnaire les abattit tous les deux, le seigneur et le château.

Aux paroles du voiturier, Charles se leva, et se pencha hors de la carriole pour mieux voir ; à ce moment, son cœur battit avec force, non plus de haine et de colère comme tout à l'heure, mais de joie : il ne pensait plus qu'à son père et à sa mère qu'il allait embrasser, et cette joie pure opérant tout-à-coup une révolution dans ses manières ainsi que dans ses paroles,

il s'adressa avec douceur et amitié à son compagnon, pour le prier de hâter leur marche ; l'autre se prêta de bonne grace à satisfaire son désir ; par malheur, le cheval ne voulut pas montrer la même complaisance : rien ne pût lui faire quitter sa languissante allure, ni les coups ni les exhortations. Charles se rassit alors palpitant d'émotion et d'impatience, et le lourd équipage poursuivit sa route au petit pas de la rosse récalcitrante.

Si le collégien n'avait pu résister à l'attendrissement, à l'aspect des lieux où il était né, si tout entier au bonheur de revoir sa famille il maudissait la lenteur avec laquelle il était forcé de voyager, et si ses vœux n'avaient maintenant qu'un but : d'arriver au plus vite ; c'était une allégresse autrement vive et bruyante dans la maison du serrurier Baudin. Là, dès le matin, on avait compté les heures, puis les minutes ; le soufflet de la forge était au repos, et les deux apprentis, profitant de l'occasion, se croisaient les bras devant leur maître, trop occupé ailleurs pour les gourmander sur leur paresse, comme à son ordinaire ; il se promenait en long et en large sans pouvoir tenir en place, de l'atelier à l'arrière-boutique, puis il sortait dans la rue, faisait quelques pas et rentrait

pour entendre madame Baudin lui répéter sans cesse :

— Eh bien ! ils ne viennent donc pas ?

— De la patience, femme, répondait le serrurier, tu sais bien que la carriole de l'ami Morand va aussi vite qu'un limaçon....

—T'aurais mieux fait de m'écouter et de lui envoyer un cheval à ce cher enfant ; ça lui aurait convenu, j'en suis sûre, et nous l'aurions vu plus tôt; avec ça qu'il doit être beau comme tout avec son habit de collége. Dis donc, mon homme, sommes-nous heureux d'avoir un garçon aussi savant? vont-ils enrager les autres? c'est que Charles a plus d'esprit dans son petit doigt qu'il n'y en a dans toutes leurs caboches ensemble. Ah! dame, faudra pas qu'ils viennent s'y frotter au moins... Mais il n'arrivera jamais... ma foi, les jambes me démangent, j'ai envie d'aller audevant lui...

— Et le souper, qu'est-ce qui le fera si tu n'es pas là? voyons, commence-le tout de suite, et sois donc raisonnable...

Et l'instant d'après c'était elle qui surprenait son mari à dire : — il n'arrive pas! la journée s'avance pourtant !

— Ah ! bah! dit alors la commère avec malice, t'es

trop pressé, toi : est-ce qu'il n'a pas le temps de venir ?

— Voyez-vous, la méchanceté! elle qui en disait autant tout-à-l'heure.

—Allons, la paix, mon homme, et embrassons nous; il nous semblera à chacun que c'est lui.

Aussitôt fait que dit; les deux époux se gratifient de deux baisers bien sonnans; madame Baudin reçoit le sien en poussant des éclats de rire, tandis que deux grosses larmes viennent mouiller ses joues, et les apprentis, mis en belle humeur par cet exemple et voulant prendre aussi leur part de la fête, se mettent à se poursuivre, à hurler à l'envi l'un de l'autre, et s'amusent à leur manière en se donnant des taloches capables d'assommer un veau. Pour comble de vacarme, surviennent les voisins et les voisines, demandant tous ensemble si M. Charles est arrivé, si enfin on n'aura pas bientôt le plaisir de voir M. Charles, ce gentil garçon qui apprend si bien, la merveille du pays. A travers ces derniers mots prononcés en chœur, il est facile de voir que le voisinage n'empêche pas la jalousie, mais les parens de celui qui est l'ojet de tant de louanges sont si heureux qu'ils ne s'en aperçoivent pas. Baudin invite tout le monde à souper, et les éloges redoublent; sa

femme envoie chercher des provisions, prépare les ustensiles de cuisine, et n'en tient pas moins tête aux plus bavardes ; chacun parle à la fois : c'est à ne pas s'entendre dans la maison du serrurier. Quant à celui-ci, comme c'est bien la vingtième fois de la journée qu'une pareille scène se renouvelle, il fait la sourde oreille à tout ce tapage, et se recueillant en lui-même, il jouit par avance du retour de son fils, retour définitif cette fois, moment tant désiré et pour lequel il s'est imposé durant cinq années des sacrifices que peut-être il n'eût pu continuer plus long-temps.

Cinq ans en effet se sont écoulés depuis que l'artisan, n'écoutant que ses idées d'ambition, a conduit au collége Charles qui en avait alors quatorze, et qui promettait de dévenir un habile homme, car aucun enfant de son âge ne montrait autant d'esprit naturel, autant de vivacité dans l'intelligence, un si ardent désir de s'instruire. A un fils qui eût moins flatté son orgueil paternel, le serrurier se fut sans doute contenté de mettre à la main une lime et un marteau, et de dire : « sois ouvrier comme ton père ! » Mais Charles n'était pas un garçon ordinaire : chez le maître d'école, il avait eu bien vîte dépassé tous ses camarades, et un

jour celui-ci était venu dans l'atelier, tenant son élève par la main, et s'était exprimé ainsi :

—M. Baudin, reprenez-le : je ne peux plus rien lui apprendre.

Quelques jours après, Charles avait été placé dans une pension plus relevée, où les progrès furent si rapides et si brillans que dans tout Chef-Boutonne, artisans et bourgeois ne parlaient de lui qu'avec admiration. Baudin en était fou de joie.

—Est-ce que vous laisserez votre fils en si bon chemin? lui disait-on à chaque instant; il a tant de moyens, ce serait dommage!

Il n'en fallait pas tant pour éblouir le bon serrurier : son amour-propre était trop bien d'accord avec les louanges données à son garçon, pour qu'il résistât à ces invitations réitérées. Et ce n'étaient pas seulement ses amis et ses voisins qui l'engageaient à pousser Charles dans l'instruction : ce qui surtout l'encourageait à mettre à exécution le dessein déjà formé dans sa tête, c'étaient les quelques paroles jetées en passant dans son atelier par Monsieur Garnaud, homme fort considéré dans la petite ville pour sa fortune et ses idées que la masse regardait comme généreuses et philan-

thropiques parce qu'elles étaient tout-à-fait en opposition avec le système du gouvernement d'alors.

—Père Baudin, répétait-il toujours, vous êtes riche, votre fils a de l'intelligence, vous lui devez de l'éducation, ce serait mal à vous de priver la société d'un sujet qui peut devenir l'un de ses membres les plus distingués; il faut vous dépêcher; le voilà qui prend des années. Allons, suivez mon avis; moi, vous savez bien que je vous parle ainsi, c'est dans votre intérêt.

A force d'entendre ces belles phrases, l'artisan avait fini par se persuader qu'il ferait un véritable vol à son pays en ensevelissant son unique rejeton dans une forge ou dans un atelier. Et puis, il se savait riche, maître Baudin, pas autant qu'on le disait pourtant, car la renommée, ici comme en tout, allait bien au-delà de la vérité. Parmi les envieux voisins, les uns ne se faisaient pas faute de donner, mais tout bas et en branlant la tête d'un air très-significatif, une cause peu honorable à une richesse si vite amassée; à quoi les moins désobligeans répondaient qu'ils savaient bien de quoi il retournait : « Son père ne lui a rien laissé, ajoutaient ces derniers, mais il a trouvé un tresor. » ils disaient vrai sans le savoir : le trésor de Baudin, c'était le travail.

Un soir la famille du serrurier était réunie après le souper dans l'arrière-boutique, Charles lisait un journal à son père qui trouvait cette lecture trop en rapport avec ses idées pour n'y pas prêter la plus sérieuse attention ; pour madame Baudin, elle écoutait, sans comprendre, les yeux fixés sur son fils et rayonnans d'une orgueilleuse tendresse.

— Encore une injustice ! s'écria tout-à-coup le brave homme en interrompant Charles ; mais ça ne m'étonne pas depuis quatre ans que *ceux-ci* sont revenus, on ne voit que ça ; Ah ! sous *l'ancien*, ça marchait joliment mieux ; vois-tu, garçon, si *l'ancien* était resté là où il était, t'aurais été soldat, officier, général : tout le monde était général dans ce temps-là, c'est-à-dire, quand on voulait l'être... Continue, ça m'amuse de leur voir faire des bêtises...

L'enfant obéit, et poursuivit sa lecture. Bientôt il tomba sur un passage qui fit vibrer fortement une corde bien sensible dans le cœur du père ; le journal ne faisait que répéter ce que lui avait dit si souvent le philanthrope de la ville que nous avons nommé plus haut ; les termes étaient à-peu-près les mêmes, si bien qu'on eût pu croire que l'un était l'écho de l'autre.

— Parbleu ! c'est vrai, M. Garnaud me le disait

encore ce matin, interrompit de nouveau maître Baudin : c'est-il pas une pitié qu'aujourd'hui il n'y ait de places que pour les nobles? mais patience! le mérite et les talens auront leur tour; faut donc s'instruire et faire instruire ses enfans quand on le peut... Je le peux, moi continua-t-il tout bas, et mon parti est pris. » Après quoi il ajouta à haute voix : « pas vrai donc que les gens d'esprit valent bien les *de* pour avoir des emplois et des honneurs?

— Tiens, certainement, répondit la serrurière.

— Certainement! Charles aussi faisait chorus avec un petit air de suffisance.

Ce soir là il fut décidé qu'après l'année de pension qui touchait à sa fin, Charles serait envoyé au collége de Poitiers, tout comme les enfans des messieurs les plus hupés du pays.

— Pourquoi pas? disait l'artisan avec fierté : y en a qui n'ont pas une bourse si bien garnie que la mienne; ma foi, l'argent égalise tout, et tant pis pour ceux qui ne seront pas contens; qu'ils jasent tant qu'ils voudront, c'est le cadet de mes soucis. Oui, garçon, tu seras collégien, tu dameras le pion à ces jolis cœurs qui font les fiers parce qu'ils ont de beaux habits, tu reviendras savant, et qui sait? un jour peut-être tu

épouser la fille aînée du cousin Granger, le négociant de Paris ; elle n'a guère que sept ans, et on a déjà commencé à l'éduquer comme une princesse : vous serez à deux de jeu. C'est décidé : dans trois mois tu partiras ; mais d'ici là, retenez vos langues, entends-tu, femme ?

Cependant Baudin avait senti qu'un devoir lui restait à remplir : dans la ville demeurait quelqu'un à qui il devait beaucoup, celui qui lui avait autrefois fait apprendre un métier après l'avoir tiré de la misère. En reconnaissance d'un pareil bienfait, l'artisan avait contracté la douce habitude de ne rien entreprendre sans demander conseil à l'homme qu'il appelait lui-même son bon génie, et cette habitude lui avait porté bonheur : il s'en alla donc quelques jours après, lui faire part du projet qu'il avait formé relativement à l'avenir de Charles.

— Mon ami, répondit son protecteur, ce n'est pas moi qui vous blâmerai de vouloir élever votre fils au-dessus de vous par l'instruction ; je n'ai à cet égard qu'une observation à faire : avez-vous bien songé à tous les sacrifices que vous vous imposez si généreusement ? Avez-vous calculé vos moyens de fortune et

les dépenses indispensables auxquelles vous vous soumettez pour de longues années ?

— Oh ! j'ai fait mes réflexions là-dessus, Monsieur, soyez tranquille.

— A la bonne heure ; je voulais seulement vous prémunir contre le danger d'une instruction que vous ne pourriez pas achever ; car pour vous, pour Charles surtout, il vaudrait mieux, suivant moi, ne pas commencer la route que d'être obligé plus tard de rester en chemin.

L'homme raisonnable n'en avait pas dit davantage, car il voyait bien que cette fois son protégé était venu le consulter avec l'intention de ne suivre son avis qu'autant qu'il entrerait dans ses idées. Cette observation ne laissait pourtant pas d'inquiéter le serrurier ; ces longues dépenses qu'on venait de lui faire envisager n'étaient pas précisément de son goût ; encore n'avait-il pas la certitude de pouvoir les faire. Néanmoins, l'ambition paternelle ne tarda pas à reprendre le dessus, et il n'était pas rentré chez lui qu'il avait répondu victorieusement, à ce qu'il pensait, aux objections de son conseiller, par cette présomption qui lui paraissait une vérité :

— Est-ce que Charles avec son esprit n'en appren-

dra pas autant en quatre ou cinq ans que les autres en dix ?

Après cela, s'il eût eu besoin d'être rassuré et raffermi dans son dessein, les éloges que lui donna M. Garnaud auraient suffi de reste.

— Bien, mon cher, très-bien ! s'était écrié le philanthrope avec enthousiasme quand Baudin lui avait annoncé sa résolution ; elle vous fait honneur : le savoir, voyez-vous, aujourd'hui c'est tout, car tôt ou tard il faudra bien, bon gré mal gré, que les hommes de talent prennent leur place au-dessus des gens qui n'ont pour eux que la naissance. Très-bien, vous dis-je ; il n'y aura que les sots et les amis des vieilles routines qui pourront vous désapprouver. Ne les écoutez pas, ne suivez que vos inspirations ; elles sont les meilleures.

Enfin, Charles était parti, et son père lui avait dit en lui faisant ses adieux : — Songe bien, garçon, que tu dois là-bas laisser derrière toi tous tes camarades et surtout ceux d'ici ; ça humiliera leurs parens, et tu en seras plus fier, et moi aussi.

L'envie n'avait pas attendu ce départ, pour s'exercer aux dépens du vaniteux serrurier. Aussitôt qu'on eut appris dans la ville le projet de Baudin, ce fut à

qui le blâmerait ; ceux-là même de ses voisins qui par leurs discours semblaient lui avoir soufflé les idées ambitieuses qu'il voulait réaliser, lui reprochèrent alors de faire abandonner à son fils la classe où il était né ; bref, un concert unanime de grossières plaisanteries et de réprobations dictées par la jalousie, s'éleva contre lui ; et pour rester inébranlable dans son dessein, il eut plus d'une fois besoin de toute sa tenacité naturelle. Seulement parfois il s'en prenait à sa femme, dont l'indiscrétion lui causait toutes ces tracasseries. Mais les rôles changèrent à mesure que l'on recevait des nouvelles du collégien ; ce fut au tour de l'artisan d'élever la voix et aux mauvaises langues de se taire ; car, suivant l'expression du voiturier Morand, Charles maniait joliment sa plume au collége : au bout de sa première année d'études, il avait fait plusieurs classes et remporté tous les prix, et à toutes les distributions d'ensuite il avait été vainqueur. Deux ou trois fois, pendant cet espace de temps, il était venu passer les vacances dans la maison de son père, et c'était alors que celui-ci était heureux de le montrer aux médisans ! enfin, il se consolait de voir diminuer sa bourse par la pensée qu'il n'y avait rien à quoi son fils ne pût prétendre.

— Il sera préfet un de ces jours, disait-il en se prélassant; quoique né dans une forge, il forcera bien l'autorité à lui rendre justice.

— Ou bien il deviendra maire de chez nous, ajoutait un voisin.

— J'aime mieux préfet, et je vous dis qu'il ne peut pas manquer d'être préfet quand il le voudra, répliquait avec chaleur maître Baudin, à qui cette petite contradiction commençait à faire monter le rouge de la colère au visage.

C'était sans doute un semblable rêve que caressait le bon père en attendant son fils, au milieu du bruit qui régnait dans son arrière-boutique. Mais un mois après l'arrivée de Charles, les idées de l'artisan ont pris une teinte moins brillante; il est fier encore de voir le jeune homme accueilli et fêté partout où il le conduit, fier des éloges dont l'ont accablé M. Garnaud et son bienfaiteur lui-même, quoique celui-ci lui ait dit à l'oreille à la fin de sa visite : « Dieu veuille que ses triomphes le conduisent à bien ! » et pourtant son orgueil si délicieusement chatouillé n'est satisfait qu'en apparence. C'est que Charles, après avoir, pendant les premiers jours, renfermé ses sentimens dans son cœur, ne se donne plus la peine de se contraindre,

depuis que dans une conversation avec son père, il lui a témoigné le désir de se faire avocat, et lui a demandé de l'argent pour aller faire son droit; à quoi l'artisan a répondu, en fronçant le sourcil, que ça ne se pouvait pas, qu'il lui était impossible de s'imposer de nouveaux sacrifices, en ajoutant, par forme de consolation :

— Qu'est-ce que ça fait donc, au surplus, d'être avocat? tu n'en as pas besoin pour être tout ce que tu voudras.

A ce refus dicté par la nécessité, le fils du serrurier est redevenu ce qu'il avait cessé d'être quelque temps, le jeune orgueilleux que nous avons vu au commencement de cette histoire. Sa hauteur, son affectation à montrer sans cesse sa supériorité sur ceux qui l'entourent, ne justifient que trop bien les conjectures de son compagnon de voyage : se voyant condamné à vivre dans une situation et au milieu de gens que ses nouvelles idées lui font trouver encore plus au-dessous de son mérite, il se venge, suivant la promesse qu'il s'est faite, en leur prodiguant à tous les dédains et les humiliations. Comme il n'a rien à faire, il dévore tous les livres qu'il peut se procurer, bons ou mauvais; et, comme lisant beaucoup, il s'imagine beaucoup savoir, il parle

de tout pour tout fronder, pour tout blâmer : rien ne trouve grâce devant sa haine. Bientôt, devenu insupportable à tout le monde, il s'isole parmi ses livres, dans une petite chambre que le serrurier lui a fait arranger proprement sur la boutique ; c'est là qu'il passe la plupart de ses journées à lire et à ronger son frein.

Un matin qu'il était enfoncé dans la lecture d'un journal dont les raisonnemens s'harmoniaient parfaitement avec la lourde colère qui couve déjà dans son cœur contre la société, il s'entend appeler par son père ; il descend, et trouve dans la forge un de ses camarades de collége, qui n'avait pas voulu passer par la ville sans venir lui faire une visite d'amitié. A l'aspect de son condisciple richement vêtu, et qui ne laissait pas de marquer son étonnement de le voir dans un pareil lieu, Charles se troubla d'abord ; mais se remettant bien vite, il dit avec humeur :

— Pourquoi n'avoir pas tout de suite amené Monsieur là-haut ?

— Mon fils, c'est que Monsieur n'a pas le temps de s'arrêter....

Ces mots : Mon fils, prononcés par le serrurier, alors les manches retroussées jusqu'aux coudes et les

mains noircies par la fumée et le charbon, causèrent à l'amour-propre de celui à qui ils étaient adressés une blessure si cruelle et si vive qu'il resta tout étourdi du coup; puis lançant un regard de dédain sur l'établi où travaillait son père, il balbutia quelques mots de remerciment au visiteur. Celui-ci, prenant pitié de son embarras, l'entraîna dehors, et après trois ou quatre phrases échangées entre eux, il lui dit adieu et se retira.

Rien de ce qui s'était passé n'avait échappé à maître Baudin, ni la contenance humiliée de son fils, ni surtout ce coup-d'œil dont l'expression ne pouvait le tromper. Après le départ de son ami, Charles regagna rapidement sa chambre, et se jeta sur une chaise en maudissant la mortification qu'il venait de subir.

— Qu'est-ce encore? s'écria-t-il un instant après en entendant un pas lourd qui faisait crier l'escalier.

— C'est moi : j'ai à te parler, répondit son père qui parut alors sur le seuil de la chambre. L'artisan était pâle, et cependant la sueur ruisselait sur son visage. Il s'avança lentement, les bras croisés sur sa poitrine, et se plaçant devant le jeune homme, il le considéra pendant quelques secondes sans parler. Tout

son corps tremblait sous le poids d'une émotion plus forte que lui.

— Charles, dit-il enfin d'une voix entrecoupée, tu es un ingrat de mépriser ton père, car tu rougis de moi, de mon état qui t'a rendu savant et qui te fait vivre encore aujourd'hui; ce n'est pas la première fois que je m'en suis aperçu, mais tout à l'heure ça été plus clair que les autres, et je viens te dire que tu es un ingrat, un mauvais fils....

Un sanglot étouffé l'empêcha de continuer. Charles ne résista pas au spectacle de cette douleur si poignante et si vraie; il se précipita au cou de son père, et demanda pardon en pleurant. Il n'en fallait pas tant pour que sa faute lui fût remise.

— Si vous saviez, mon père, comme je m'ennuie! ajouta-t-il, quand ils eurent tous deux essuyé leurs larmes.

— Eh bien! parle. Voyons, que veux-tu? Ça t'irait-il d'être notaire? Tu n'as qu'à dire oui, et à te mettre à travailler ici dans une étude: c'est facile à obtenir: Je m'en charge....

— Mais plus tard il faudra de l'argent.... et vous m'avez dit....

— Que ça ne t'inquiète pas, ça me regarde.....

J'en trouverai quand il en sera temps ; j'avais bien envie de laisser là le marteau pour me reposer, mais je m'en donnerai encore quelques années de plus. Bah ! c'est rien : j'y suis accoutumé ; es-tu content ?

— Oh ! oui. Je vous remercie de ce que vous faites pour moi, et vous pouvez compter que je ne perdrai pas mon temps où vous me placerez.

— C'est dit : t'auras une étude. D'ailleurs, d'être notaire, ça n'empêche pas de monter plus haut à l'occasion.

On voit que l'artisan a singulièrement rabattu de ses idées de grandeur ; mais comme il lui en coûte d'y renoncer entièrement, il s'est hâté de se donner à lui-même, en compensation de l'abandon momentané de ses rêves et pour satisfaire son orgueil révolté, une lointaine espérance dans l'avenir. Charles l'embrassa de nouveau en lui témoignant sa vive reconnaissance ; et maintenant c'étaient de douces larmes qui coulaient sur la mâle figure du serrurier, lorsque madame Baudin, inquiète de ne pas trouver son mari à la forge, où on le demandait, accourut pour le chercher.

— Que faites-vous donc là, vous autres ? demanda-t-elle tout ébahie.

— C'est Charles qui me contait ses petits chagrins, répondit le bon père en souriant.

— Et quels chagrins ?

— Tu sauras ça plus tard, femme.

— Oui, ma mère, je vous dirai tout, reprit Charles, exalté par le repentir.

— Non, garçon, ce sera moi, répliqua l'autre vivement.

Madame Baudin ignora toujours l'ingratitude de son fils qui, voulant aussi la faire oublier à son père, travailla pendant deux ou trois mois avec une ardeur sans égale dans l'étude où il était entré. Mais, par malheur, des actes à copier n'exigent pas une application tellement absolue que la tête ne puisse penser tandis que la main court sur le papier; et les pensées du jeune homme ne lui faisaient voir qu'avec le découragement de l'amour-propre déçu la perspective qui s'ouvrait devant lui. Enfin, dégoûté d'un travail stérile dans lequel son imagination ne trouvait aucun aliment, et qui ne lui promettait qu'un état obscur, alors qu'il se croyait par ses talens appelé à une position brillante, il ralentit peu à peu ses visites chez le patron, puis il les cessa tout-à-fait et reprit son ancien train de vie.

— Mon bon père, dit-il un jour, tant que je resterai ici je ne ferai rien, et cependant ce que j'ai appris doit me servir à quelque chose. J'en sais trop pour me contenter d'une étude de notaire dans un village : laissez moi plutôt aller à Paris, c'est là que le mérite vaut une fortune.

— Tu veux donc nous quitter? objecta Baudin.

— Je veux, mon père, que vous soyez plus content de votre fils que vous ne l'avez été dans ces derniers temps. Laissez-moi partir, et je vous réponds que vous entendrez parler de moi.

En mettant en jeu l'amour-propre paternel, il était sûr de la victoire. Le serrurier consentit donc, mais avec un soupir, car son cœur se serrait à l'idée d'une séparation qui ne pouvait manquer d'être longue; seulement, il pria Charles d'attendre qu'il eût réalisé une somme un peu ronde.

— Après quoi, ajouta-t-il, je te donnerai une lettre pour le cousin Granger, le négociant; il s'intéressera à toi, je le connais; et puisque tu as bon espoir, au petit bonheur!

A dater de ce jour, maître Baudin se leva une heure plus tôt, se coucha une heure plus tard, tra-

vaillant avec un redoublement de zèle et d'assiduité ; et pour chasser la tristesse, comme aussi pour se donner du cœur à l'ouvrage, il répétait sans cesse :

— Au fait, il a raison : il réussira peut-être mieux là-bas.

—

CHAPITRE II.

—

LE PREMIER PAS.

> Il était du nombre de ces demi-éducations perdues sur le pavé de Paris, et qui, de ricochets en ricochets, harcelées par la faim, bourrelées par la fureur d'écrire, vont rouler dans le journalisme.
>
> R. BRUCKER.

> Ne froissez pas cette jeune ame, ou, comme la sensitive, elle se repliera sur elle-même.
>
> JANE PORTER.

C'ÉTAIT vers la fin de l'automne de 1827, époque jetée déjà si loin de nous par tant d'événemens et par une révolution; une victoire remportée par l'opposition avait fait couler le sang dans la capitale

quelques jours auparavant, et cette fois, comme toujours, l'impression produite dans les esprits par cette catastrophe, n'avait pas été de longue durée; à cette saison de l'année où tout Paris semble se parer pour les fêtes, un événement plus terrible eût été bientôt effacé des souvenirs, emporté par le retentissement des plaisirs de la veille et par l'attente de ceux du lendemain. Seulement, comme celui-là était un texte fertile en déclamations, on en parlait encore quelquefois dans un bal; pour beaucoup même, un bal n'était qu'un lieu de rendez-vous pour discourir longuement sur ce sujet; pourtant il faut leur rendre justice, les politiques avaient soin de se séparer des danseurs : parler de morts et de blessés au son d'une musique mélodieuse, eût été en effet une étrange anomalie : le sang versé offre une image si révoltante que le mot seul eût tué, pour une heure au moins, les riantes émotions. Ce mot, mais il serait une tache sur les diamans des femmes, une souillure aux robes blanches des jeunes filles. Allez-donc, messieurs, tenez-vous à l'écart, que vos paroles de colère ne viennent pas se mêler à ces doux murmures de galanterie, à ce délicieux caquetage de jolis riens! Vos élans d'indignation effaroucheraient les sourires

à peine éclos, chargeraient du voile de l'ennui ces yeux qui pétillent à cette heure ; vous seriez des bourreaux de plaisir , et ce serait dommage , vrai, car pour ces dames et aussi pour quelques-uns de leurs cavaliers , le plaisir est si souvent le bonheur.

Pour célébrer le triomphe auquel nous avons plus haut fait allusion , une des notabilités du commerce de la capitale donnait un bal dans sa maison de la rue d'Enghien. Dès huit heures deux vastes salons de plain-pied, décorés avec plus de richesse que de goût, resplendissaient de lumière ; une heure après, la foule les encombrait : à voir cet empressement et cette ponctualité des invités , un habitué du faubourg Saint-Germain ou même de la Chaussée-d'Antin n'eût pas manqué de hausser les épaules d'un air de pitié voisin du mépris : c'est que dans le monde industriel où chacun a ses occupations de chaque journée, où le sommeil ne doit pas nuire aux affaires, on ne peut pas trop sacrifier à la mode, et l'on arrive plus tôt au bal pour s'amuser plus longtemps, sans que pour cela le lendemain se ressente des fatigues de la nuit : calcul mainte fois anathématisé par l'aristocratie élégante, mais calcul admirablement juste aux yeux de ceux-là qui l'ont fait :

pour eux le temps est une richesse. Parmi cette foule compacte de commerçans, de fabricans, de courtiers, d'agens d'affaires, c'est à peine si l'on remarque çà et là quelques bigarrures, deux ou trois journalistes par exemple qui viennent vanter le punch et le patriotisme du maître de la maison, lequel est le principal actionnaire de leur feuille ; ou bien encore, autant d'artistes, pauvres oiseaux égarés dans cette atmosphère étouffante ; ajoutez à ce très petit nombre d'exceptions une demi-douzaine d'avocats et d'avoués, peut être aussi un ou deux jeunes gens aussi distingués par leur éducation que par leur fortune, amenés là par l'envie de se moquer ou par le désœuvrement, et vous aurez à peu près complète la physionomie de cette société. Quant au ton qui y règne, cette autre physionomie plus curieuse à observer que la première, ce n'est ni l'orgueilleuse prétention des matadors de la haute finance, ni le laissez-aller de ce que l'on appelle le petit commerce; mais plutôt un composé de ces deux élémens, une amabilité un peu raide, une grace un peu lourde, en somme néanmoins, dans les momens où l'on oublie de se guinder en l'honneur des convenances, une bonne et franche gaité.

Dans un salon de jeu, tandis que les amateurs se

sont emparés d'une table d'écarté, et sacrifient gravement à ce dieu des soirées, une vive conversation s'est établie entre quelques jeunes gens sur le grand événement des jours passés. Chez un homme dont l'opinion est connue, il est rare que l'on manifeste bien haut une opinion contraire; aussi les discoureurs parlent-ils tous dans le même sens, avec la seule différence du plus ou du moins dans la chaleur de leurs expressions. Ce qui domine pourtant dans le petit conciliabule, c'est la haine, une haine implacable pour les hommes du pouvoir; au nom de chacun d'eux sont accolées les plus outrageuses épithètes; leurs actes sont passés en revue, et nul ne trouve grace devant la réprobation générale; puis, quand on arrive à la dernière page de leur histoire, il y a de la rage dans les malédictions dont on les accable, dans l'appel sur leurs têtes d'une terrible et prochaine vengeance. Certes, si ce qu'on dit est vrai, ce soir-là les ministres d'alors durent entendre un singulier concert de sifflemens aigus dans leurs oreilles.

— Oui, Messieurs, s'écrie celui qui se fait le plus remarquer par sa véhémence; oui, c'est infâme de répondre, comme ils l'ont fait, par des coups de sabre aux élans d'une joie généreuse; c'est infâme de se

venger en bourreaux de leur défaite du scrutin ; mais patience ! les *dragonnades* de la rue Saint-Denis ont eu de l'écho dans les départemens ; ce qui, suivant eux, devait effrayer les électeurs, n'a servi qu'à leur inspirer un nouveau courage. Patience ! ce pouvoir, qui repousse la nation pour s'appuyer sur les nobles et les jésuites, ne tardera pas à porter la peine de sa trahison. Que le peuple serre ses rangs, et bientôt, ou je me trompe, le règne des *novembriseurs* sera fini, bientôt tout cet échafaudage de mensonge et de perfidie s'écroulera à la voix de la France.

Ces dernières paroles, qui semblaient renfermer une espérance que personne dans ce temps n'eût osé exprimer avec autant d'énergie, effrayèrent sans doute même les plus intrépides, car, tout en y applaudissant, le cercle se rompit.

— Bravo ! dit alors quelqu'un derrière l'orateur, qui, se retournant, vit le maître de la maison lui tendre la main ; bravo ! mais, entre nous, — et il l'attira dans un coin du salon, — mon cher monsieur Baudin, vous poussez trop loin les choses.

— C'est possible, répliqua celui-ci, mais, voyez-vous, je ne suis pas maître de mon indignation, quand

je pense qu'aujourd'hui les uns ont tout et les autres rien : vous, par exemple....

L'entretien continua à voix basse pendant quelques minutes, après quoi Charles Baudin, la figure radieuse, l'air triomphant, rentra dans la salle et se mêla aux joyeux quadrilles.

C'est, à cette heure, le plus beau moment du bal : la musique, l'animation des danses, cet air chaud qui joue autour des épaules des femmes, ce mouvant tourbillon qui emporte, qui fascine le regard et noie la pensée dans une espèce de vertige, tout cela irrite le désir, enivre les sens. Toutes ces têtes aux noires chevelures, ces têtes aux tresses blondes, qui semblent courir et voltiger, agaçantes ou timides, le sourire aux lèvres ou la joie dans les yeux, forment un tableau sans cesse renouvelé, devant lequel il est presque impossible de rester froid et indifférent. Et il y a de jolies têtes chez le négociant de la rue d'Enghien ; seulement quel malheur que les parures soient si peu en harmonie avec des attraits qui méritent d'être admirés partout où on les rencontre ! Quel mal on s'est donné pour s'enlever cette gracieuse aisance, la première beauté d'une femme ! Une maladroite affectation de luxe et de richesse, une pitoyable manie de

briller, ont surchargé ces cous si blancs de massifs colliers, ces fronts charmans de fastueux diadêmes : voilà pour les dames. Et puis, à quoi bon ces lourdes garnitures aux robes des demoiselles, à quoi bon aussi ces chaînes d'or, ces boucles d'oreilles qui scintillent majestueusement à la clarté des bougies, mais qui font autant de châsses ambulantes de ces sveltes et piquantes créatures ?

Il est cependant une délicieuse exception à ce mauvais goût général, une jeune fille de dix-sept ans, à la simple toilette, avec une seule fleur dans ses cheveux pour tout ornement, mais dont les yeux noirs, la carnation fraîche et brune, les traits singulièrement mobiles et expressifs suffisent pour lui attirer tous les hommages ; c'est à qui briguera le bonheur de devenir son partner, à qui obtiendra un de ses regards au feu doux et velouté, une parole de sa bouche aux contours voluptueux ; tout ce que le bal contient de cavaliers bien faits et distingués s'empresse autour d'elle : à peine peut-elle répondre à toutes les invitations. — Charmante ! — ravissante ! — divine ! — telles sont les exclamations que chacun lui jette en passant. Ce succès complet qu'elle ne doit qu'à elle-même, semble animer son visage d'une indicible ex-

pression d'orgueil à la fois et de modestie, — sorte de lumineuse auréole, — qui la rend plus jolie encore. Auprès d'elle est assise une vieille dame, qui bien certainement lui est unie par les liens du sang ou de l'amitié, car celle-ci paraît toute fière de son triomphe, plus fière que la jeune fille elle-même. Si jamais contraste fut vivement tranché, c'est celui qui existe entre ces deux femmes : la vieille dame est grande, sèche et pâle ; ses yeux gris pétillent dans leurs orbites renfoncés ; ses lèvres minces, le haut de sa figure fortement comprimé et rétréci vers les tempes, dénotent, suivant la science de Lavater, le défaut d'intelligence et l'entêtement. On se sent toutefois disposé à lui pardonner cette dernière mauvaise qualité, en faveur de la tendresse qu'elle témoigne à sa jeune compagne ; elle la couve du regard comme une mère son enfant nouveau-né, elle s'identifie tellement avec le bonheur de celle qui est proclamée la reine du bal, qu'on croirait que son existence tient à ce bonheur.

— Que je voudrais que ta sœur l'ouvrière fût ici, lui dit-elle dans l'intervalle de deux contredanses : si elle te voyait, elle en mourrait de jalousie.

— Ah ! ma tante, ne dites pas cela de Fanny, ré-

plique la jeune fille avec vivacité ; elle m'aime tant !

— C'est ce que nous verrons, reprend la vieille d'un ton d'humeur ; c'est ce que nous verrons quand tu feras un beau et riche mariage.... Il ne faut pas rougir poür cela, mon enfant ; mais, vois-tu, cela ne peut pas te manquer, car tu tournes toutes les têtes ici, et il y a de bons partis.

— Vraiment, ma tante, ne parlez pas si haut : si l'on vous entendait....

— Eh bien ! on n'aurait qu'à te regarder pour convenir que j'ai raison. Tiens, qu'est-ce que je te disais ? Ecoute, écoute donc....

Deux jeunes gens étaient venus se placer, à dessein peut-être, non loin de la tante et de la nièce, et l'un d'eux prononçait, avec une chaleur qui l'eût trahi, de ces mots que devine, rien qu'au mouvement des lèvres, la femme intéressée à les entendre.

— Oui, mon cher, disait-il, j'en suis amoureux fou ; je viens de danser avec elle, et j'étais si stupide d'admiration que je ne lui ai pas dit une seule parole. Elle a dû me prendre pour un sot, mais cela m'est égal. Son nom, toi qui la connais ?

— Je te répète qu'il n'y a rien là qui convienne à un héritier comme toi.

— N'importe, son nom ?

— Eh bien ! puisque tu le veux absolument, c'est mademoiselle Claire Granger, la fille aînée du négociant Granger.....

— Qui est mort, je crois....

— Ruiné, complétement ruiné, comprends-tu ?

— Ainsi donc, rien ?

— A peu près : sa tante, madame Féret, la seule parente qu'elle ait au monde, afin d'augmenter sa modeste aisance, et aussi sans doute afin de donner à la jeune personne quelques robes de plus, a placé son avoir en viager : dix-huit cents francs de rente, mon cher, dont la belle Claire n'aura pas un centime; ainsi le calcul est bien simple, mais tu ne calcules pas, toi.... Madame Féret, c'est cette vieille dame qui est à côté d'elle... ne regarde-donc pas si vite : elle croirait que nous parlons de sa nièce... Cette vieille dame, vois-tu, te vouerait une estime et une amitié éternelles si tu allais te proposer pour mari, car il paraît que c'est là le but de toutes ses pensées, de toutes ses démarches, l'unique vœu de sa vie enfin : un mari pour la belle Claire, mais un mari avec une fortune toute venue, la plus grande serait la meilleure : je crois pourtant que sous ce rapport

comme sous tous les autres, tu lui conviendrais....

— Vraiment, répondit l'amoureux désappointé, un maître de maison ne devrait pas nous exposer, nous autres jeunes gens, à tomber dans un pareil piège; que diable! c'est un guet-à-pens; et dis-moi, son éducation?

— Oh! brillante, superbe, des connaissances, des talens, du moins à ce qu'on dit, il faut bien qu'elle ait quelque chose, ce sera sa dot.

— Ah! tant mieux!

— Comment! tu te laisserais prendre?

— Je ne sais encore, mais écoute, je suis riche, maître de mes actions....

— Une belle trouvaille pour une jolie fille qui n'a rien!

— Et je pense qu'une femme qui aurait des talens, de vrais talens, me ferait honneur... et puis, vois donc comme elle est jolie, mais c'est un ange, mon ami!

— Ma foi, si tu voulais faire ta déclaration, tu as réussi; l'ange t'a entendu....

— Tu crois? eh bien! je ne m'en dédis pas, c'est toujours un pas de fait, et nous verrons...

Et les jeunes gens s'éloignent, l'un riant, l'autre

heureux, quoiqu'un peu confus du brusque aveu qu'il vient de faire.

En effet, Claire, non plus que madame Féret, n'a rien perdu de cette conversation. Si parfois les mots ne sont pas venus jusqu'à son oreille, du moins elle a saisi toutes les nuances du sentiment qui se sont reflétées tour-à-tour sur la figure expressive de son adorateur; ni l'enthousiasme du jeune amant pour sa beauté, ni sa froideur et son air de dédain lorsqu'il a parlé de la fortune qui lui manque à elle, pauvre fille! ni l'espérance qui, un peu après, a brillé sur son front, rien de tout cela ne lui a échappé. Mais un mot surtout lui a doucement ému le cœur, ce mot *ange* qu'elle a bien entendu, comme le disait le compagnon du jeune homme, et cette tendre appellation lui fait oublier tout le reste.

— Me croiras-tu à présent?

A ces paroles prononcées par la tante d'un ton où l'on ne pourrait dire ce qui domine de la vanité satisfaite ou de la tendresse, Claire ne répond pas. Tout entière au trouble inconnu et si naturel qui s'empare d'elle pour la première fois, la belle jeune fille rougit, et n'ose lever les yeux de peur que chacun n'y lise le plaisir qu'elle éprouve, et la cause de ce plaisir; elle n'est plus

là, au bal ; elle rêve. C'est en vain que madame Féret l'interroge de nouveau, elle se contente de lui prendre la main et de la serrer; à ce moment, elle aurait honte et regret de parler : elle est si tremblante, si heureuse !

Cependant, vers les trois heures du matin, les danses sont interrompues ; le plaisir se mourait de fatigue et un peu de repos lui était nécessaire ; ce temps d'arrêt de quelques minutes va lui donner de nouvelles forces pour le reste de la nuit, car il paraît que le commerçant veut suivre la mode et faire grandement les choses. Mais en maître de maison attentif, qui désire avant tout amuser son monde, il cherche un moyen de remplir cet intervalle de répit.

— Si quelqu'une de ces dames était assez bonne pour nous faire de la musique, s'écrie-t-il, — et ses yeux en quête d'une complaisante virtuose, s'arrêtent comme par hasard sur madame Féret qui a souri à cette proposition : — Ah ! justement, madame, continue-t-il, on dit que mademoiselle votre nièce possède un talent que nous serions heureux de pouvoir admirer.

Poussée par sa tante, invitée de toutes parts, rouge et timide, Claire hésite encore, lorsqu'un jeune

homme, celui de tout à l'heure, se précipite et lui offre la main; alors elle ne balance plus et se laisse conduire au piano. Après un court prélude pour commander le silence, elle aborde une cavatine qu'elle a bien vite trouvée au milieu des nombreux morceaux qui lui ont été présentés. A sa gauche, madame Féret rayonnante de joie, sûre du succès; à sa droite, l'empressé cavalier, tremblant d'inquiétude et d'espérance, qui se dispose à tourner les feuillets; derrière son tabouret, un cercle d'hommes, de femmes, de demoiselles qui écoutent. Elle commence. Tout va bien pendant les premières mesures, il semble que la musicienne obéisse à une inspiration profonde: le souffle de son voisin l'électrise, il y a de la passion dans son jeu, un murmure flatteur s'élève autour d'elle, elle entend ces mots sortir de la bouche du jeune homme: « C'est très-bien, mademoiselle! » Mais bientôt, soit qu'elle ne puisse maîtriser l'émotion dont ces paroles ont frappé son cœur, ou qu'en effet elle ne soit qu'une médiocre écolière qui ne sait parfaitement que le commencement de sa leçon, la pauvre Claire s'embarrasse, ralentit le mouvement musical là où il eût fallu le plus d'énergie et de rapidité; ses doigts se promènent lourdement sur le cla-

vier ; alors le vertige la prend , elle ne sait plus ce qu'elle fait ; les notes, l'instrument, tourbillonnent sous ses yeux qui regardent sans voir , et même quelques sons douteux viennent effrayer les oreilles les plus disposés à l'indulgence. Enfin elle termine , et de rares bravos arrachés à la politesse lui sont autant de preuves de sa défaite. Deux ou trois voix obligeantes la prient bien de prendre sa revanche avec un autre morceau , elle n'en a pas le courage , et se lève pour regagner sa place ; mais l'aimable cavalier n'est plus là , il s'est perdu dans la foule ; c'est madame Féret qui vient la consoler en disant à haute voix :

— Elle s'est intimidée , la pauvre enfant.... Tout ce monde , la peur.... et puis c'était la première fois qu'elle jouait en public.... Allons , viens , ma fille....

Et Claire traverse le salon , au milieu des chuchottemens dont sa déconfiture est le sujet , pâle à présent tant elle est humiliée des demi-mots peu charitables qu'elle entend , et de la compassion moqueuse qu'elle remarque dans tous les regards qui l'accompagnent jusqu'à cette chaise qu'elle eût mieux fait de ne pas quitter.

— C'était bien la peine de nous empêcher de danser , disent les petites filles , enchantées de se venger

du triomphe de cette beauté qui les éclipsait tout à l'heure.

— Ce n'est pas à elle qu'il faut en vouloir, répondent les mères, non moins jalouses; c'est à son maître de musique qui n'a pas eu la patience de lui faire répéter aussi souvent la seconde moitié de la cavatine que la première.

— Ni fortune, ni talent : c'est dommage !

A ces mots prononcés par une voix d'homme, Claire se retourne en tressaillant, et un poids glacial vient se poser sur son cœur, car elle le voit, c'est bien lui, lui qui peu de minutes auparavant l'a appelée du doux nom d'ange; lui qui, dans son dépit, n'a pas pu retenir ces paroles cruelles et significatives. En les entendant, la pauvre abandonnée sent ses larmes mouiller sa paupière, et si elle est assez forte pour les empêcher de couler le long de ses joues, elle ne peut faire du moins qu'elles ne tombent pas en dedans; larmes de douleur ou d'amour-propre froissé, mais larmes brûlantes, comme on en répand à la perte d'une illusion chérie, depuis long-temps caressée. Pour Claire, à dater de ce moment, le bal est sans charmes. Ce bonheur d'être admirée qu'elle a goûté avec tant d'ivresse et d'abandon, cette scène

mobile et variée sur laquelle naguère planaient ses regards de reine, tout est mort maintenant à son ame désenchantée. Les danses ont recommencé, le même empressement lui ramène ses cavaliers aussi nombreux, aussi galans, et ce n'est que pour ne pas déplaire à sa tante qu'elle accepte leurs invitations, et ce n'est qu'avec une nonchalante indifférence qu'elle se laisse aller à former des pas terre-à-terre et sans expression, elle d'ordinaire si vive, si voluptueuse dans sa danse. A plusieurs reprises elle a témoigné le désir de se retirer; mais madame Féret n'a pas voulu y consentir, et à chaque refus sa tristesse a pris une teinte plus rembrunie. Peu à peu cependant la foule s'éclaircit, les premiers rayons du jour pénétrant à travers les rideaux répandent dans les salons une lueur blafarde; les plus intrépides amateurs sont obligés d'abandonner la place, et Claire ne respire à l'aise que lorsqu'elle se trouve hors de cette maison où elle était venue chercher la réalisation de ses espérances, et où elle a trouvé une déception amère, presque du mépris.

— Eh bien! vous savez, — dit madame Féret à Charles Baudin qui s'est offert à reconduire la tante et la nièce, — vous savez....

— Oui, un rien, une bagatelle.... Ma cousine a tort de s'affecter pour si peu, cela n'en vaut vraiment pas la peine : il n'y a qu'heur et malheur dans ce monde. Tenez, moi, par exemple, je ne m'attendais certainement pas au bonheur qui va peut-être m'arriver.

— Qu'est-ce ? — demanda la vieille dame avec une curiosité trop vive pour que Charles ne la soupçonnât pas d'être quelque peu intéressée.—Claire, écoute donc.

— Le digne négociant, de chez qui nous sortons, m'a fait espérer qu'il me fournirait de l'argent pour fonder un nouveau journal dont je serais le directeur. Comprenez-vous, me voilà tout à fait lancé.

— Ah ! tant mieux ! Mais cela ne m'étonne pas : le talent finit toujours par percer tôt ou tard ; c'est ce que je répète tous les jours. Tant mieux, monsieur Charles ! Allons, la fortune vous sourit, et personne n'en est plus enchanté que moi et ma nièce. N'est-ce pas, Claire ?

— Assurément, répondit celle-ci, qui avait à peine entendu ce dont il s'agissait ; je suis bien contente de tout ce qui peut vous arriver d'heureux, mon cousin.

Telles furent les seules paroles prononcées par la jeune fille dans le trajet de la rue d'Enghien au haut du faubourg Poissonnière, où demeurait sa tante.

— La vieille folle ! se disait Charles un instant après en se rendant chez lui, elle s'imagine peut-être qu'une fois riche je n'aurai rien de plus pressé que de m'offrir pour mari à ma cousine qui est jolie, c'est vrai, mais voilà tout : pas si bête !

Arrivé dans sa mansarde, le futur directeur a serré soigneusement son costume de soirée, a allumé son poële, et, sans prendre de repos, s'est mis à écrire avec ardeur. En remuant quelques papiers entassés sur sa table de bois blanc, qui, avec trois chaises, un lit sans rideaux et une commode, forme tout l'ameublement de son unique chambre, une lettre au timbre du ministère, jetée là sans doute dans un mouvement d'irritation, car elle est toute froissée, s'est rencontrée sous sa main. A cet aspect la colère a brillé dans ses yeux ; il a saisi la malencontreuse missive et l'a jetée au feu, en s'écriant : « Ah ! ils m'ont refusé !.... Je me vengerai. » Son travail terminé, Charles, fort modestement vêtu, se rendit aux bureaux d'un journal où il occupait une place de rédacteur subalterne, mince emploi qu'il a accepté, quoi-

que bien au-dessous de ses talens, pour vivre, en attendant mieux.

— Ah! ça, maintenant il faut que je te gronde, dit madame Féret à Claire lorsqu'elles eurent monté leur troisième étage; qu'as-tu donc à être triste? Est-ce à cause de cette maudite musique? Eh! mon Dieu, beaucoup de celles qui t'ont critiquée ne sont pas seulement aussi habiles que toi : tu as baissé un peu à la fin, mais tu avais joliment commencé, va, tout le monde le disait. Déshabille-toi, ta tristesse passera avec le sommeil.

— Ma tante, répondit-elle d'une voix altérée, ma bonne tante, je ne veux plus retourner dans ce monde-là.

— Quelle idée! Et pourquoi, pourquoi?

— Parce que....

Un léger coup de sonnette qui se fit entendre en ce moment l'empêcha d'achever sa phrase.

— C'est sans doute notre femme de ménage, dit la vieille dame en allant ouvrir. Mais bientôt Claire l'entendit prononcer un : « Bonjour, mademoiselle, » bien sec, et au même instant, une petite fille de onze à douze ans, toute rouge de froid, en costume d'ouvrière, coiffée d'un simple bonnet d'où s'échappait

une forêt de cheveux blonds, se précipita dans la chambre de Claire, qui tressaillit en l'apercevant, et lui sauta au cou.

— Fanny, ma sœur !

— Oui, c'est moi. Mais, continua-t-elle en ouvrant de grands yeux, comme te voilà élégante ce matin! Quelle jolie robe !....

— Je.... je l'essayais, répondit Claire en balbutiant, comme si la vue de sa sœur lui eût rappelé un souvenir qui la rendait honteuse.

— Et qui nous procure de si bonne heure l'avantage de vous voir? demanda madame Féret en pinçant les lèvres.

— Claire le sait bien : il y a un an aujourd'hui que notre pauvre père est mort, et je viens te chercher, ma sœur, pour aller au cimetière. On m'a donné deux heures à l'atelier, mais dépêchons-nous.

A ces paroles, un remords cuisant pénétra le cœur de Claire : avoir été au bal la veille de ce jour sacré, et à quel bal! Sa jolie figure se contracta : elle souffrait.

— Vous voyez, mademoiselle, que vous faites de la peine à votre sœur.... et puis elle va s'enrhumer,

c'est sûr.... Ah ! ça l'arrangera bien, elle qui n'est pas déjà trop forte.

— C'est vrai, Claire, reprit la petite avec l'expression d'un tendre et naïf intérêt, tu sembles fatiguée : on dirait que tu n'as pas dormi cette nuit.

La pauvre jeune fille n'y tenait plus. Elle se débarrassa des bras de l'enfant qui avait fait suivre d'un long embrassement ses reproches involontaires, courut dans la chambre de madame Féret, et comme celle-ci l'accompagnait en murmurant :

— Elle avait bien besoin de venir te rappeler cela?

— C'est moi, s'écria-t-elle en fondant en larmes ; c'est moi qui aurais dû m'en souvenir hier ; mais j'ai été assez punie.... Ah ! ma tante, pourquoi me l'avez-vous fait oublier ?

Pendant ce temps Fanny pleurait aussi : elle pensait à son père.

CHAPITRE III.

—

RETOUR VERS LE PASSÉ.

Il faut que je revienne sur mes pas,
car j'ai laissé tomber quelque chose.
W. GRATTAN.

Semez, vous recueillerez.
L'Évangile.

DIX-HUIT ans avant ce qui précède, la maison *Granger et Compagnie* était une des plus solidement assises de la rue des Bourdonnais; fondée par le père de celui qui la dirigeait alors, elle avait en peu de temps acquis un crédit considérable, et dans les

mains de ce dernier, l'établissement avait gagné encore en richesse et en estime. Des spéculations habilement conçues, des entreprises dirigées avec prudence avaient été couronnées du plus brillant succès. L'ordre, ce grand élément des fortunes commerciales, ce principe fécond à la fois et conservateur, à l'absence duquel il n'est pas de chance heureuse qui puisse suppléer, l'ordre le plus strict, le plus sévère, présidait à l'administration comme à la vie privée de M. Granger. Ce n'est pas pourtant qu'il eût puisé dans le négoce cet esprit d'économie étroite et minutieuse tant reproché à ses pareils : c'était chez lui habitude dès long-temps contractée, plaisir toujours nouveau ; il mettait sa gloire à l'agrandissement de sa maison, comme un poète à l'amélioration de son œuvre, comme un homme d'état au perfectionnement et à l'adoption de ses idées. Veiller lui-même à tous les détails, écrire de sa main à ses nombreux correspondans, vérifier les comptes de chaque mois, recevoir et faire exécuter les commandes de la province, en un mot, ne pas avoir une pensée, ne pas faire un pas qui n'eût pour but son commerce, telles avaient été jusqu'à présent les jouissances de l'honnête négociant. Sortant peu de chez lui, sa société la plus

chère se composait de ses commis, et jamais il n'était plus content que lorsqu'au milieu d'eux, dans ses vastes magasins, il leur parlait d'affaires, les encourageait avec amitié par l'exemple de sa prospérité, fruit du travail, leur confiait même parfois le projet d'une spéculation nouvelle, sollicitait leurs avis; car il n'était pas de ces patrons maladroitement orgueilleux qui croient avoir fait assez pour s'attacher leurs subordonnés quand ils les ont payés exactement : absurde conduite d'un maître vis à vis de ceux qui le servent, auxquels il peut bien par là imposer l'accomplissement de leurs devoirs, mais rien de plus, puisqu'il repousse ce lien puissant, l'affection, qui seul réussit à exciter tant de volontés vers un même but, l'intérêt d'un homme devenu l'intérêt de tous.

Avec des goûts si paisibles, concentré qu'il était dans des occupations qui prenaient tous ses instans, il n'est pas extraordinaire que M. Granger eût atteint un âge assez avancé sans songer le moins du monde à se donner un héritier et un successeur; il ne lui était jamais venu dans l'idée qu'il pouvait exister un autre bonheur que celui qu'il goûtait au milieu de ses registres et de ses ballots; dans ses rares visites à ses confrères, quand il les voyait entourés de leur fa-

mille, soignés par leurs femmes, caressés par leurs enfans, il lui arrivait très-peu souvent de remonter à la cause de cette félicité. Ses pensées étaient toutes ailleurs ; et si par hasard un ami lui parlait mariage : « J'ai bien le temps », répondait-il.

Cependant les années s'écoulaient, la quarantaine allait sonner, et à force de s'entendre vanter les douceurs de l'union conjugale, le bon célibataire commençait à trouver qu'un minois féminin ne déparerait nullement l'aspect général de sa maison, et qu'il y aurait sottise du reste à laisser à des collatéraux éloignés une richesse si bien gagnée. Ce qui ne laissa pas de donner une nouvelle force à ces réflexions, ce fut la rencontre d'une belle jeune personne qu'il vit, ún soir, dans une réunion chez un de ses voisins ; à son aspect, il ressentit pour la première fois un trouble que jamais femme ne lui avait fait éprouver; surmontant son émotion, il s'était approché, avait causé avec elle, et, sa bonhomie aidant, les charmes et l'habile coquetterie de la sémillante Caroline avaient remporté un triomphe complet sur le cœur du candide négociant. La nuit suivante, il ne dormit pas si bien qu'à l'ordinaire, et le lendemain de singulières distractions vinrent l'assaillir ; enfin, après s'être interrogé maintes fois sur les sen-

timens nouveaux qui détruisaient sa tranquillité habituelle, il reconnut, avec joie, avec transport, qu'il était amoureux. « Eh bien ! tant mieux, se dit-il quand il fut parvenu à cette découverte, ce bonheur que mes amis m'ont tant prôné, ce bonheur dont si souvent moi-même j'ai vu l'image, insensible que j'y étais alors, je le connaîtrai à mon tour ; pourvu, continua-t-il avec inquiétude, pourvu qu'elle veuille de moi ! »

Cette résolution prise, rien ne put l'arrêter, pas même la certitude qu'il acquit, dans ses informations sur Caroline, qu'elle était sans fortune ; à cette nouvelle il hocha bien la tête, un moment il hésita, mais la pensée qu'il en avait pour deux, lui fit surmonter aisément cette difficulté ; bref, comme il n'avait pas de temps à perdre, il se présenta, fit sa demande, fut accepté par les parens de la jeune fille : cela ne pouvait pas être autrement ; et quand il offrit à celle-ci son amour franc et naïf, un amour d'autant plus ardent qu'il s'était fait attendre davantage, ce fut avec ivresse qu'il l'entendit prononcer un oui assez intelligible pour qu'il pût se croire le plus heureux des hommes.

Mais faut-il le dire? ce consentement si désiré était

dicté moins par la tendresse que par l'envie de partager la fortune du prétendu. Le confiant Granger, jugeant du cœur de Caroline par le sien, et de fait l'expérience lui manquait pour établir une autre comparaison, ne vit que la preuve d'un amour mutuel, là où il y avait calcul et ambitieuses espérances : comme toutes les demoiselles pauvres et jolies, qui apprennent plus tôt que les autres à feindre pour arriver à leur but, la coquette Caroline sut assez bien jouer son rôle de soumission et de reconnaissance, sauf à se montrer telle que l'avaient faite la nature et l'éducation lorsqu'il n'y aurait plus moyen pour sa dupe de revenir sur ses pas. Du reste ce rôle lui fut facile : le futur était si peu clairvoyant, si ignorant des détours sinueux où se cache le vrai caractère d'une femme adroite qui a intérêt à tromper !

Trois mois après la première entrevue, deux époux se présentèrent au grand autel de l'église St-Eustache pour y recevoir la bénédiction, et si les assistans, étrangers à la noce, eurent un mouvement de compassion maligne à l'aspect de la jeune fille, moitié moins âgée que celui qui la conduisait, ils durent se rassurer en voyant, après la cérémonie, un éclair de joie illuminer la belle physionomie de la mariée.

A dater de ce jour, un changement sensible s'opéra dans les habitudes du négociant de la rue des Bourdonnais : sans négliger son commerce, il se laissa tout doucement aller à l'attrait des plaisirs du monde, parceque sa femme les aimait, sa femme dont les moindres fantaisies étaient une loi pour lui ; au commencement, il la voyait si heureuse dans les bals, dans les soirées, qu'il se faisait un bonheur de l'y conduire pour peu qu'elle en exprimât le désir ; puis comme sa passion prenait de nouvelles forces avec le temps, et comme il ne croyait pouvoir jamais assez payer sa chère Caroline de la félicité qu'elle lui donnait, ce fut lui bientôt qui alla au-devant de ses caprices. La jeune femme avait le goût des fêtes, de la parure : n'était-il pas juste que son mari se plût à la voir parée et brillante, qu'il se mêlat avec elle au bruyant tourbillon de la mode, qu'il oubliât pour elle ses principes d'ordre et d'économie, ses inclinations tranquilles et casanières ? D'ailleurs, tous les momens qu'il pouvait dérober à son culte, car il était véritablement idolâtre de sa compagne, il les consacrait aux affaires, et rien n'annonçait qu'en continuant ce train de vie, la maison dût en souffrir.

Peu à peu cependant, madame Granger était de-

venue exigeante : afin d'intéresser l'amour de son époux à ses propres penchans pour le plaisir, elle feignait de croire qu'il lui préférait ses comptes et ses spéculations ; il n'en fallut pas davantage au mari pour qu'il la laissât, d'abord censurer son assiduité au travail, puis demander, certaine qu'elle était d'être obéie, qu'il s'y livrât moins sous prétexte que cela le fatiguait, puis encore exercer un empire absolu, enfin en venir par degrés à s'emparer de son esprit au point qu'il ne pouvait plus penser et parler que par elle, et toutes ses pensées, à elle, étaient pour la dissipation ; mais ses paroles étaient si tendres, si douces quand elle voulait une dépense nouvelle, des diamans, une toilette qui la rendrait plus belle à ses yeux, aux yeux de l'amoureux Granger ! chose bizarre ! cet homme, si soigneux, si méthodique pour lui et sa maison, toujours vêtu de la même manière simple et sans faste, devenait luxueux et prodigue quand il s'agissait de sa femme ; en sortant de donner dans ses magasins une leçon d'ordre et d'économie, il passait à la caisse maintenant tenue par un autre, et se jetait pour satisfaire Caroline dans des profusions ruineuses : tant la passion gouvernait despotiquement ce cœur neuf encore à quarante ans, tant ses yeux

étaient fascinés, fixés sur un seul point, la beauté, le bonheur de Caroline !

Les commis s'étaient bien vite aperçus de cette métamorphose du patron qu'ils ne reconnaissaient plus.

— Il n'est plus le même depuis son mariage, disait l'un.

— Dame ! sa femme est si jolie, répondait un autre en forme d'excuse.

— Pourvu, ajoutait un troisième, que la beauté de madame ne fasse pas tort aux bénéfices !

La naissance d'une fille, arrivée au bout d'un an, ne ralentit pas l'ardeur de madame Granger pour le plaisir. A peine remise de ses couches, elle s'élança de nouveau dans le monde ; il semblait qu'elle vînt de perdre un temps précieux et qu'elle ne pût trop se hâter de le réparer : c'est qu'en effet le monde est séduisant à cet âge où l'on est belle, où tous les hommages vous enivrent, où de charmans murmures signalent votre entrée dans un salon, où vous comptez autant de triomphes que de journées, autant de victimes que de regards ! Oh ! oui, le vertige est entraînant, la pente est irrésistible, on vole, on glisse sur la vie, encensée, adorée, l'ame mélodieu-

sement bercée par tous ces bruits de louange et de flatterie ; on ne s'arrête pas à compter les heures, et joyeuse, on attend l'avenir, un avenir aux couleurs vives et chatoyantes comme le présent d'aujourd'hui, comme le passé d'hier : n'est-ce pas là le bonheur? Quelle femme dira : Non! M. Granger ne le disait pas non plus : il était si fier de voir briller sa Caroline !

Grâce à la complaisance du médecin qui avait déclaré que la santé de l'accouchée ne lui permettait pas de donner son lait à son enfant, la petite Claire avait été confiée à une nourrice que l'on fit venir dans la maison ; c'était autant de gagné pour les goûts de la jeune femme qui, si elle n'échappait pas tout à fait aux soins de la maternité, se voyait ainsi du moins délivrée d'une dépendance dont la seule idée la faisait frémir. A la vérité, le négociant avait été d'abord un peu contrarié de cet arrangement : il eût désiré que sa fille ne connût pas d'autre sein que celui de sa mère ; il attendait même avec une sorte d'impatience l'époque où celle-ci serait obligée de se livrer à ces douces occupations qu'il regardait comme un devoir, car alors il pourrait renoncer, pour un temps du moins, à cette existence bruyante qui commençait à lui peser : déjà il se faisait un gracieux tableau des

jouissances paisibles qu'il allait goûter en famille; mais, malgré lui, il fallut abandonner ce plan, et il l'abandonna sur le champ lorsqu'il sut que pour la mettre à exécution, il fallait compromettre la santé de celle qui lui était plus chère que son bonheur. Seulement, il renvoya à plus tard la réalisation de ses espérances de retraite, et ce fut avec une joie qui ajoutait encore à sa joie d'être père, qu'il vit sa fille grandir sous ses yeux.

Claire avait quatre ans passés; l'heure du repos, de ce repos après lequel il avait si long-temps et si ardemment soupiré, semblait approcher pour M. Granger. A cet âge, la petite commençait à avoir besoin de ces premières leçons, de cette éducation primitive qui doit être si bienveillante, si amicale qu'il n'y a qu'une mère qui puisse s'en charger. Et quelle autre qu'une mère, en effet, connaît la portée de cette intelligence enfantine, qui sait mieux qu'elle gronder et sécher par un baiser les larmes qu'a fait couler un instant de sévérité? Sous quel maître ces frêles créatures feront-elles plus de progrès? Le meilleur instituteur d'un enfant c'est sa mère devenue son amie. Aujourd'hui sans doute beaucoup de femmes savent cela, mais combien peu se conduisent comme si elles en

étaient convaincues! Qu'elles y prennent garde cependant! Dans nos jours de démoralisation, où le scepticisme moqueur s'attaque à toutes les croyances pour les détruire une à une, au milieu de cet envahissement de l'incrédulité, parmi ces ruines de toutes les religions renversées tour à tour, il en est une encore qui surnage, une foi sublime, l'amour maternel. Gardiennes de cet autel sacré, que rien ne soit épargné par elles pour entretenir sa flamme régénératrice: elles contiennent dans leur sein autre chose que le germe des individus, c'est l'avenir tout entier de la société ébranlée sur sa base qui se trouve confié aux mères de famille.

Mais aux premiers mots adressés à ce sujet par Granger à Caroline, elle répondit avec une modestie toute charmante qu'elle avait trop de défiance d'elle-même, et pas assez de courage pour entreprendre une tâche si importante et si grave; elle ajouta que ce n'était certainement pas par mauvaise volonté de sa part, qu'elle était prête à essayer si son mari l'ordonnait, mais elle avait la certitude que, loin d'être utile à leur fille, elle ne ferait par sa maladresse que lui donner le dégoût du travail. Une larme vint même à ce moment briller dans ses beaux yeux, larme, dit-

elle, arrachée par le regret de ne pouvoir, faute de moyens, remplir une obligation imposée par la nature et dont elle se serait fait un si grand plaisir. Pour achever son triomphe, elle entoura de ses bras la tête du bon négociant, lui demanda pardon; et celui-ci, vaincu, lui promit, quoiqu'en soupirant, de la laisser libre et maîtresse. Quelques jours après, Claire entra, en qualité de pensionnaire, dans un des plus célèbres pensionnats de Paris : on ne pouvait, suivant madame Granger, donner trop de talens à l'héritière d'une grande fortune. Sur ce point là encore, le brave homme, faible comme toujours, fit abnégation de sa volonté; il eût préféré, lui, une instruction solide, une éducation de bonne ménagère, qui n'exclut pas, mais qui fait valoir les agrémens de la femme du monde, et qui peut, dans le malheur, devenir une ressource précieuse.

Le patient mari commençait à se lasser des caprices dispendieux de sa frivole moitié; par instans, quand il examinait de sang-froid la situation de ses affaires, il ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était un peu éloigné de son ancienne prospérité; alors un nuage rembrunissait son front, il se jurait d'avoir de la fermeté, de mettre un terme à cette vie d'entraînement

et de fatigues qui pouvait finir si mal ; et la minute d'après, un regard, une caresse chassait le sinistre nuage, l'amour ramenait la sécurité, et l'esclave reprenait sa chaîne, aveugle volontaire, fermant les yeux pour ne pas voir.

Débarrassée des soins à donner à sa fille qu'elle n'oubliait pas cependant et qu'elle ne manquait pas d'aller voir deux ou trois fois par semaine, car elle aimait Claire, elle l'aimait beaucoup pourvu qu'elle n'eût pas à s'en occuper, délivrée, disons-nous, d'une sujétion fastidieuse, l'imprudente Caroline se lança avec une nouvelle ardeur dans le mouvant tourbillon des plaisirs, et pour réparer autant que possible ses folles dépenses, l'époux malheureux et toujours épris redoublait de zèle et d'activité. Les choses durèrent sur ce pied environ deux ans après l'entrée de la petite dans sa pension.

Jusqu'alors pourtant rien de sérieux n'avait annoncé la décadence de la maison Granger ; mais à cette époque quelques revers imprévus eurent pour résultat une fâcheuse impression sur la place et par suite une diminution de crédit ; le négociant, alarmé de ces tristes présages, voulut rétablir la confiance dont il avait joui pendant si long-temps, et tenta des spécu-

lations hasardeuses qui toutes, l'une après l'autre, échouèrent : il semblait que son ancien bonheur l'eût abandonné. Humilié, en proie à de funestes pressentimens, à des craintes trop bien fondées pour l'avenir, il prit enfin une forte résolution : il lui en coûtait sans doute de parler le langage d'une pénible nécessité à celle qui se berçait encore de riantes illusions, ce fut avec un cruel serrement de cœur qu'il se résolut à dicter à sa femme avide des jouissances du luxe, l'impérieuse loi d'une réforme qui pour elle serait une privation; mais il le fallait sous peine de voir tout s'évanouir, bonheur et fortune; un effort pouvait tout sauver; il parla en maître une fois, c'était la première, ce fut la dernière aussi ; Caroline refusa de souscrire à des arrangemens qui ne lui permettaient plus de tenir le même rang dans la société; elle alla même jusqu'à traiter de chimériques terreurs la prudence de son mari ; puis, voulant ressaisir le pouvoir sous lequel il s'était tant de fois courbé, et se faisant un mérite d'une légère concession, elle promit de se restreindre, de mieux calculer, de mettre de l'ordre dans ce qu'il appelait son désordre : certainement il ne pouvait en exiger davantage. Granger fut obligé de se contenter du peu qu'elle voulait bien lui accorder;

et bientôt ce peu se réduisit à rien, sans qu'il osât recommencer un débat qui l'avait affligé autant qu'elle. Dès-lors, le ménage marcha, lentement il est vrai, grâce aux efforts du chef, mais il marcha vers une décadence sinon prochaine, du moins inévitable. Dès-lors en même temps, l'amour qui avait trompé si cruellement le cœur de l'homme faible, se glaça sous le poids de cette dernière déception, et le malheureux époux se résigna avec une sorte d'indifférence mêlée parfois de désespoir, à courir à sa perte, entrainé par la femme qu'il avait tant aimée et qui ne savait pas le comprendre.

Néanmoins cette passion se réveilla aussi forte que le premier jour dans une circonstance solennelle. A voir l'affliction véritable du bon mari, à voir son air morne, ses yeux voilés par les larmes, ses soins attentifs, sa complaisante abnégation qui le faisait s'oublier lui-même pour ne songer qu'à sa jeune épouse, on n'eût certes pas deviné qu'il avait à se plaindre d'elle : c'est qu'un terrible moment était venu, un de ces momens où les torts s'effacent, où le souvenir reste seul de la félicité reçue : Caroline était malade sans espoir de guérison, elle allait mourir, quitter le monde à travers lequel son passage avait été semé de fleurs, dire

adieu à la vie si douce, si parfumée, et si courte pour elle! A son heure suprême, d'ordinaire l'heure des pensées graves pour les moins réfléchis, elle pensa à sa fille, et ce fut pour payer un tribut à cette frivolité qui avait été le trait distinctif de son caractère.

— Mon ami, dit-elle à Granger, promets-moi de continuer l'éducation de Claire ainsi qu'elle a été commencée, je veux qu'elle soit élevée comme sa mère.

— Peux-tu bien, répliqua-t-il avec un ton de tristesse involontaire, peux-tu bien me demander cela pour elle.

Elle comprit et ne répondit pas.

— C'est peut-être son malheur que tu exiges, poursuivit-il après un instant de silence, ou bien celui....

— N'ai-je pas été heureuse, moi? interrompit la mourante avec une ravissante expression de reconnaissance, en serrant dans ses mains amaigries la main de son mari; dis-moi, n'ai-je pas été heureuse? Eh bien! Claire qui sera jolie comme je l'étais....

M. Granger se détourna pour cacher une larme.

— Elle plaira, comme je t'ai plu, à quelqu'un qui lui donnera du bonheur comme tu m'en as donné. Que voudrais-tu de plus?

— Mais, notre fortune? objecta timidement le

père raisonnable, se faisant une arme de l'intérêt de son enfant à défaut du courage qui l'abandonnait.

Elle ne le laissa pas aller plus loin, et reprit aussi vivement que ses forces défaillantes le lui permirent :

— C'est précisément pour cela, mon ami : je n'en avais pas, moi, de fortune, et j'en ai trouvé. Je ne mourrai donc pas contente? Faut-il que j'emporte un reproche contre toi, toi si bon, et une douloureuse incertitude sur l'avenir de ma pauvre petite. Sois donc tranquille, rends-toi à ma prière.... Claire fera comme moi.

— Comme toi!.... mais il n'acheva pas. Caroline pleurait : il prononça le serment qu'elle arrachait à sa tendresse inconsidérée. « Au fait, elle peut avoir raison, se dit-il ensuite quand le souvenir de sa promesse venait l'importuner ; sans ses charmes, sans ses graces, fruits d'une éducation pareille, je ne l'aurais peut-être pas épousée. » Après quoi il ajoutait, en forme de consolation : « D'ailleurs, je ne suis pas ruiné, grâce au ciel, et des temps meilleurs peuvent revenir. »

En effet, la maison Granger existait encore, mais le négociant fut saisi d'effroi quand, après la mort de sa femme, regardant face à face le délabrement de ses

affaires, il vit le gouffre qui s'ouvrait devant lui : plus de crédit, plus de confiance, un déficit énorme presqu'impossible à combler; un pas encore et c'en était fait de cette fortune si laborieusement amassée. Devant cette réalité terrible, qui lui laissait à peine l'espoir de sauver quelques débris du naufrage, l'énergie de cet homme, usée par une longue habitude de soumission, l'énergie lui manqua pour en appeler à de nouveaux efforts et au travail du malheur causé par sa faiblesse. Il tomba dans une apathie aussi funeste dans ses effets que le désespoir; et cependant s'il eût voulu ouvrir son cœur aux consolations, il y eût peut-être puisé la force de résister à l'accablement qui s'était emparé de ses facultés morales : des voix amies murmuraient sans cesse à son oreille de douces et compâtissantes paroles capables de cicatriser sa blessure, deux femmes lui prodiguaient leurs soins, l'excitaient à la résignation, lui prédisaient des jours plus heureux; mais à l'une, il répondait tristement que pour lui le bonheur s'était enfui pour toujours; et l'autre, il ne l'écoutait pas. Celle-ci, il faut en convenir, s'y prenait mal pour endormir une douleur récente : à ses encouragemens, elle mêlait d'aigres récriminations contre la cause première de l'état où se trouvait Gran-

ger, des souvenirs d'un temps plus fortuné, souvenirs si pénibles à celui qui souffre; au lieu d'adoucir le sentiment de ses pertes, elle l'irritait encore en l'accusant d'en être le seul auteur. « Ah! s'il avait su mieux choisir, s'il avait pris une autre compagne! » tel était le refrain éternel des sermons de l'insupportable prêcheuse, dont les insinuations intéressées ne réussissaient ni à calmer ni à convaincre son auditeur.

Celle qui se consumait ainsi en peines inutiles, était une veuve déjà sur le retour, madame Féret, cousine éloignée de Caroline. Soit inclination vraie, soit plutôt espérance que le négociant n'était pas tombé aussi bas qu'il le croyait et le disait, toujours est-il qu'elle n'avait qu'un but : devenir madame Granger, et qu'elle n'épargnait rien pour l'atteindre, ni protestations de dévouement inaltérable, ni témoignages de sensibilité. Madame Féret avait été pauvre toute sa vie, et avec des idées beaucoup au-dessus de sa fortune, elle avait passé ses belles années à désirer, à envier tout ce que sa position ne lui permettait pas d'obtenir. Aujourd'hui, presque vieille, elle enviait et désirait encore; la seule différence qui existât entre le présent et le passé, était un degré de tenacité de plus dans ses deux aimables qualités, la jalousie et l'ambition qui avaient

pris racine en sa chair et faisaient partie nécessaire de son existence. Un premier mariage n'avait pas répondu à ses vues, elle en convoitait un second; mais son cousin la connaissait trop bien, et certes, après avoir aussi chèrement payé l'expérience d'un caractère et de goûts semblables à ceux qu'il lui savait, il n'avait garde de se rendre à ses avances. Souvent même, s'il résistait à la tentation de lui imposer silence quand elle le fatiguait de ses astucieuses doléances, c'était uniquement parce qu'il voyait en elle un appui pour sa fille.

Le malheureux découragé recevait mieux les conseils de son autre consolatrice, car elle était bonne, celle-là, elle l'aimait véritablement, et elle ne l'avait jamais fait voir qu'au jour de l'infortune. Madeleine, pauvre fille accueillie autrefois par charité dans l'opulente maison du négociant, avait récompensé la bienfaisance de son maître par un attachement à toute épreuve, par une fidélité exemplaire. Toujours livrée aux travaux qui lui avaient été confiés, elle s'était fait un devoir sacré de la reconnaissance, et de la reconnaissance à un sentiment plus tendre il y a si peu loin que sans le vouloir, sans le savoir, Madeleine avait laissé pénétrer dans son cœur un amour pur et

respectueux, un de ces amours qui ne ravagent pas, qui calment au contraire, qui font prendre l'adversité en patience, qui sont moins un tourment qu'un plaisir, même quand une distance infranchissable sépare celui qui l'éprouve de celui qui l'inspire. Tant que la prospérité et la joie avaient régné dans cet asile que la bonté lui avait donné, la pauvre servante se serait reproché comme un crime d'ingratitude de s'arrêter aux pensées qui, malgré elle, se présentaient quelquefois à son esprit; elle évitait même, et cela par un admirable instinct, de parler trop souvent à l'homme si généreux pour elle. Seulement elle admirait ses nobles qualités, se trouvant satisfaite de vivre près de lui: c'était une belle ame qui en devinait une autre, sa sœur suivant la nature, et que les lois du monde lui rendaient étrangère. Elle avait joui du bonheur de M. Granger comme si ce bonheur lui eût appartenu; plus tard, elle avait pris une moitié dans ses peines. Le malheur venu, elle sentait que son rôle n'était plus le même; jusqu'alors elle avait gardé le silence de peur de se trahir, maintenant elle parlait, car il avait besoin qu'elle parlât pour le distraire, pour adoucir son mal, qu'elle parvenait à lui faire oublier à force de le partager.

Nous l'avons déjà dit : la cure n'était pas facile, mais la persévérante Madeleine ne se rebutait point. Chaque jour plus attentive, plus zélée, elle savait occuper l'esprit de son maître d'objets qui semblaient au premier aspect n'avoir aucun rapport avec sa position, puis elle l'y ramenait insensiblement avec cet art venant du cœur, que possèdent si bien les femmes qui aiment. Aux premières tentatives, il détourna la conversation, comme un malade qui répugne à approcher ses lèvres d'une potion amère, mais peu à peu sa répugnance diminua ; enfin il prit courage, et promit à son ange consolateur, comme il l'appelait ce jour-là, de secouer sa morne tristesse, de voir s'il n'y avait pas quelque moyen de retarder la catastrophe qui le menaçait, et de tout faire pour la prévenir, si c'était possible. A la vue de cette métamorphose, madame Féret tressaillit d'aise et chanta victoire : elle se donnait tout le mérite de la guérison.

Dès ce jour, M. Granger travailla donc à arranger ses affaires ; ses premières démarches furent couronnées du succès : il obtint du temps de ses créanciers, sa probité, si long-temps éprouvée, inspira de la confiance ; quelques-uns même de ses confrères vinrent généreusement à son aide : un moment, il put espérer

le rétablissement de son crédit et croire à des jours prospères comme ceux d'autrefois; mais en même temps il lui fallait s'imposer un surcroît de pénibles fatigues, et ses forces, minées par le chagrin, étaient incapables de le supporter. Ce brusque passage d'un repos presque absolu à l'activité continuelle de corps et d'esprit exigée par les détails d'une administration embarrassée, pouvait devenir funeste à sa santé. Cette considération, jointe à la peur de l'isolement qu'éprouve toujours l'homme faible et malheureux qui s'est laissé consoler, mais qui redoute le malheur et sa faiblesse, jointe aussi peut-être à un secret penchant pour Madeleine dans le cœur de laquelle il avait pu lire, le détermina à faire de sa domestique sa compagne. Pour celle-ci, tant que le négociant ne parla que le langage de l'amour, elle eut assez de force pour ne pas accéder à sa proposition, mais quand il eut ajouté que de cette union dépendait son courage à lui et la réalisation des espérances qu'elle l'avait amené à concevoir, elle ne résista plus : elle accepta, pour lui plus que pour elle, afin d'être toujours là, prête à le maintenir dans l'énergie qui était son ouvrage, ou bien à le consoler en cas de rechute.

Lorsque le projet de son cousin ne fut plus un mys-

tère, lorsque surtout l'exécution l'eut suivi de près, madame Féret, piquée au vif, ne sut pas retenir les éclats de sa colère. Elle maudit « la servante hypocrite » qui, par ses artifices, avait ensorcelé son pauvre » maître; » elle dit à qui voulut l'entendre que son parent faisait la plus insigne folie qu'un homme pût faire dans sa situation; que certainement, s'il avait voulu l'en croire, il n'aurait pas été forcé d'épouser une fille sans éducation, qui n'avait rien; puis, les médisances à demi-mot, lés calomnies même, tout lui parut bon à servir son ressentiment; et, de fait, la vengeance et la fureur lui étaient bien permises, à elle qui se voyait trompée dans son illusion la plus chérie, parce que c'était la dernière. Par la longue habitude de convoitise qu'elle avait caressée en s'emparant à l'avance de Granger comme d'un bien à elle appartenant, elle s'était si fortement enracinée dans la jouissance de la propriété! elle avait si souvent dit dans son cœur avec conviction : « Il sera mon mari ! » et se voir tout à coup ravir cet objet de son ardente cupidité, n'y avait-il pas là de quoi soulever tout ce que l'ame d'une vieille femme peut renfermer de fiel et d'amertume? Pour elle, après ce mariage manqué, il n'y avait plus, suivant une expression populaire.

qu'à tirer l'échelle; c'était son unique ressource, son va-tout de veuve qui veut cesser de l'être, et elle s'y était raccrochée avec tenacité, avec désespoir, comme un naufragé à sa dernière planche de salut. Aussi jura-t-elle une haine à mort à la bonne Madeleine, et si Granger ne fut pas compris dans son serment d'exécration éternelle, il le dut uniquement à l'amour que sa vindicative cousine portait à Claire, amour qui s'accrut sans doute en raison de l'aversion dont elle gratifiait la *marâtre*, et la fille que celle-ci donna peu de temps après au négociant. Toutefois, il faut en convenir, quand, avec les années qui s'écoulaient, elle vit les efforts infructueux du père de Claire pour relever sa maison, quand elle comprit comme tout le monde qu'une ruine complète devenait certaine, la rancuneuse veuve eut un mouvement de pitié, mais ce fut pour sa protégée qui perdait autant que sa sœur dans ce désastre. Sa vengeance était satisfaite, mais le plaisir qu'elle ressentait d'un côté fut tempéré par les craintes qu'elle concevait de l'autre, puisque l'objet de sa prédilection se trouvait frappé du même coup que les objets de sa haine.

Le remède était venu trop tard pour Granger : malgré l'ordre de Madeleine, malgré l'activité des deux

époux, des malheurs successifs amenèrent une faillite. Ce ne sont plus les luttes de l'homme fort aux prises avec l'adversité, les angoisses de l'homme abattu par le découragement qui nous resteraient à raconter, mais les privations, les souffrances de la misère, et aussi la patience angélique de la femme qui cacha ses plaintes dans son cœur, et qui, aux jours du deuil, se fondit en un trésor inépuisable de tendresse sur son mari et son enfant. Tout avait été payé, l'honneur demeurait intact et sans tache; mais l'honneur avec la pauvreté, et pour la combattre, de misérables travaux qui gagnaient à peine la nourriture de chaque jour. Madeleine passait les nuits, prêchait d'exemple la résignation à celui qui l'avait prise pour compagne de son sort, élevait sa petite Fanny dans l'amour de Dieu, lui apprenait à coudre, à broder, à lire, à écrire, et lui répétait sans cesse qu'elle ne devait rien attendre que d'elle-même : c'était, du reste, continuer l'éducation qu'elle lui avait destinée, même dans des temps meilleurs, sauf plus tard à y joindre quelques talens d'agrément en rapport avec la position que sa fortune lui donnerait dans le monde, car le sens droit de la pauvre mère lui faisait préférer le solide au brillant; Granger aussi était de cet avis.

Hélas ! maintenant il n'en était pas à se repentir de son imprudente promesse qu'il avait tenue jusqu'au moment où il n'avait pu payer les frais de pension de sa fille aînée, force lui avait bien été alors de la prendre avec lui, malgré la proposition de madame Féret qui voulait garder Claire chez elle : c'est que le bon père nourrissait l'espérance que les leçons de Madeleine pourraient détruire le germe de la vanité dans cette tête de jeune fille ; il se trompait : tandis que Fanny, avec un sérieux charmant qui n'excluait ni les rires ni la joie enfantine quand son ouvrage était fini, écoutait les conseils de sa mère et travaillait à ses côtés, l'ex-pensionnaire rêvait à ses jeux abandonnés, à l'instruction qu'elle avait reçue et qui lui semblait la rendre si supérieure à sa sœur qu'elle aimait bien pourtant ; au commencement de son séjour dans la chétive demeure où s'était établie la famille de l'ancien négociant, à l'aspect de cette indigence dont souffrait son père, elle avait pris la résolution d'aider à l'adoucir autant qu'il serait en elle, car son cœur était bon et sensible ; mais il fallait apprendre et souvent elle se dépitait de voir qu'elle ne pouvait réussir aussi bien que la petite Fanny ou, encore pendant que son aiguille avançait machinalement la tâche qu'elle s'était imposée, son esprit était ailleurs :

que lui importait d'entendre les leçons de morale, de patience et d'économie que la prudente mère avait sans cesse à la bouche? Et quand bien même elle y eût prêté l'oreille, n'y avait-il pas là une autre voix plus séduisante, celle de madame Féret, qui ne lui adressait que des mots de meilleur avenir, de fortune, de succès dans le monde? Quel cœur de jeune fille, élevée comme Claire, eût balancé entre des idées si diverses, les unes graves et austères, les autres riantes et gracieuses: et à qui la faute si le choix est mauvais? Mais qu'y faire après tout? Cela doit être sans doute, car notre société est ainsi organisée que le mal y est aussi nécessaire que le bien. Seulement que les moralistes ne s'étonnent plus des progrès effrayans du vice et des suicides: la cause en est, la principale cause voulons-nous dire, dans ces éducations avortées, dans ces demi-instructions qui lancent une foule de jeunes gens des deux sexes sur le pavé des grandes villes, pour y vivre de prostitution et de bouleversemens, car avant tout il faut vivre. La plaie est là saignante et profonde: c'est aux sages et aux puissans de la guérir, et c'est à ceux qui n'ont pas entre leurs mains le pouvoir de la guérison, c'est à nous de la signaler du moins: pauvre mérite en vérité, quand tout le monde peut la toucher

du doigt et que pour la sonder il suffit d'ouvrir les yeux ; mais il est bon d'avertir sans relâche ces aveugles incurables, ceux qui ne veulent pas voir.

Un malheur plus poignant que la perte de sa fortune était réservé à M. Granger : usée par la fatigue la santé de Madelaine chancelait à vue d'œil ; elle expira entre ses bras, en montrant le ciel où elle allait prendre sa place. Cette fin paisible et sublime produisit une forte impression sur l'esprit de Fanny : elle avait tant vu souffrir, la pauvre petite, et elle n'avait pas dix ans ! mais son jugement et sa raison s'étaient formés avant l'âge, l'exemple et les préceptes de sa mère ne pouvaient sortir de sa mémoire ; elle pria Dieu en lui demandant de la faire ressembler à cet ange qui venait de la quitter et qui, s'il le permettait, veillerait toujours sur elle.

Quant à l'ancien négociant, ce coup terrible l'acheva. A dater de cette heure qui l'avait séparé d'une épouse dont la seule présence le faisait vivre, il s'éteignit peu à peu, doucement, presqu'avec bonheur. Enfin la dernière heure de cette existence mêlée de tant de joies et de traverses allait sonner. Autour du lit de mort, madame Feret et Claire d'un côté, de l'autre Fanny agenouillée et serrant la main froide de son père, attendaient dans un triste silence, troublé seule-

ment par les sanglots de la petite, le dernier soupir du moribond. Claire pleurait, et la veuve elle-même essuyait de temps en temps une larme qui coulait le long de ses joues: en ce moment elle se rappelait sans doute que cet homme qui était là, devant elle étendu, et dont chaque seconde emportait une parcelle de vie, elle l'avait aimé: c'est un souvenir qui ne meurt jamais, ou, s'il a pu s'effacer, qui revient toujours accompagné d'émotion alors qu'on va se dire un adieu éternel.

Le regard fixe et voilé, la respiration embarrassée, le vieillard s'agitait sur sa couche : une pénible inquiétude semblait empreinte sur ses traits, on eût dit que pour mourir il attendait quelqu'un. Tout à coup il se ranime : des pas retentissant sur l'escalier ont frappé son oreille, ses yeux se dirigent vers la porte de la chambre qui vient de s'ouvrir, et une expression de joie indicible brille sur sa figure tout à l'heure contractée par la souffrance et l'anxiété; à l'aspect de la personne qui entre, il fait un effort pour lui tendre la main et pour parler.

— Ah! c'est la religieuse-murmure madame Féret en se détournant et affectant de ne pas saluer ,— elle vient chercher l'autre apparemment, elle fait bien, car je ne m'en serais pas chargée;— et ces paroles sont

suivies d'un regard à la pauvre Fanny, regard qui témoigne assez que la haine de la vieille dame pour la mère était tout entière reportée sur la fille.

— Merci, sœur Louise, merci! dit Granger d'une voix faible, je vous attendais, mais je savais, mon cœur me disait que vous viendriez.... que va-t-elle devenir ? et sa main montrait la petite; ma cousine prend Claire avec elle...

— Oui, interrompt la veuve, et je vous promets..

— Je le sais, je le sais,.. reprend-il; mais mon autre enfant ?

— Calmez-vous, répond la sœur d'un ton affectueux, je lui ai trouvé un asile, je prendrai soin d'elle. Fiez-vous à moi. Soyez en paix.

— Oh ! merci ! aimez-la comme vous avez aimé sa mère... adieu, mes enfans.. je meurs plus tranquille. embrassez-moi.. oui, plus tranquille.. et cependant... Claire, prends garde ,.. et vous aussi prenez garde, prenez garde !

Ce furent ses dernières paroles, et dans l'accent avec lequel il les adressa à madame Féret, il semblait qu'il y eût de la crainte, une prière, une révélation de

l'avenir. Fanny et sa sœur y répondirent par des sanglots.

Le lendemain de ce jour, Charles Baudin, le fils du serrurier de Chef-Boutonne, était arrivé à Paris.

CHAPITRE IV.

RÊVES DORÉS.

> Dans mon songe, tout était lumière, splendeur et richesse. Oh! béni soit Dieu qui me l'a envoyé!
>
> G. NOVALIS.

> Mais j'ai seize ans : les cartes seront belles;
> Les cartes ont toujours raison.
>
> BÉRANGER.

CLAIRE a été fidèle à sa promesse, et n'a plus voulu paraître dans ce que madame Féret appelle le grand monde; malgré les invitations réitérées de la vieille dame, la jeune fille a tenu bon : elle se souvient avec amertume du bal de la rue d'Enghien. Ce-

pendant la blessure faite à son amour-propre s'est cicatrisée avec le temps : à son âge les impressions fâcheuses sont si légères, si fugitives! Sa gaieté est revenue, et depuis quelques jours ce n'est plus le front chargé d'un nuage, l'air inattentif et l'esprit préoccupé qu'elle écoute les projets de sa tante pour son avenir. Si madame Féret aime Claire d'affection, il y a aussi de l'égoïsme dans sa tendresse. A près de cinquante ans, la saison est passée d'être ambitieuse et jalouse pour son propre compte, mais la jalousie et l'ambition sont du nombre de ces passions tenaces que Rabelais compare « à une épousée dont on ne se « défait pas jusqu'à l'heure du trépassement » plutôt que d'y renoncer, la veuve les exerce au profit d'une autre qui, peut-être plus heureuse, en recueillera tous les bénéfices ; c'est donc sur sa nièce que l'envieuse matrone a reporté ses désirs de grandeur. Comme il n'est plus temps de rêver pour elle et qu'il est dans son caractère de rêver toujours, rebelle qu'elle est aux désillusions et aux désappointemens, Claire est le but de ses rêves d'à présent, car elle ne réfléchit pas, l'imprudente, que son exemple est là pour prouver la vanité de ses magnifiques idées ; semblable à ces pécheurs endurcis qu'une leçon n'a pu corriger, elle

retombe en aveugle dans sa faute favorite, avec cette différence que ce ne sera pas elle qui en deviendra la victime ; soit ignorance, soit absence de jugement, elle berce et enivre, comme elle s'est jadis bercée et enivrée, la confiante et facile enfant, de même que les parvenus généreux aiment à élever à leur suite un ami, leur créature, sauf à l'entraîner plus tard dans leur chute; seulement ici la générosité peut aller jusqu'à la prodigalité; la vieille dame n'en sera pas moins riche après : sa dépense est toute en paroles, en discours, longs et maintes fois répétés, il est vrai ; mais on doit croire que cette loquacité ne lui coûte rien. D'ailleurs, on l'écoute si volontiers, l'ame de la jeune fille s'épanouit si délicieusement à ces tableaux de fortune et de bonheur, que c'est un nouvel encouragement à continuer chaque jour son œuvre de prédilection : aussi ne se fait-elle pas faute de parler, son imagination n'est jamais à sec de gracieuses descriptions, d'aventures charmantes dont les héros, de grands et riches seigneurs, finissent toujours par épouser de pauvres filles, et tout l'étalage des fictions romanesques. Pourtant sa mémoire lui joue parfois de mauvais tours, et, pour y suppléer, les livres ne sont-ils pas là?

Claire existe donc bien en-dehors de la sphère où la fortune l'a placée en dépit de son éducation ; elle sort peu, ses journées s'écoulent dans de frivoles occupations. Certes, retirée dans sa chambre, quand ses doigts parcourent les touches du piano de Petzold, seul héritage que son père lui ait laissé, ou bien, dans le petit salon, lisant à sa tante un ouvrage nouveau, lecture interrompue par de rares visites, car ces deux pièces forment avec la chambre où couche madame Féret leur modeste appartement ; certes, disons-nous, les pensées de la belle jeune fille ne sont ni à la musique ni à la conversation des visiteurs, et si son esprit est un peu plus captivé par les livres, c'est que dans les livres sans doute elle trouve la continuation, la réalisation de ses pensées. Devenue oisive et paresseuse, à force de s'entendre dire que toute espèce de travail est indigne d'elle qui n'en aura pas besoin dans la position que le ciel ne peut manquer de lui faire plus tard, elle aurait presque honte de donner quelques instans, même à ces délicates broderies qui amusent et attachent, même à ces légers ouvrages que jamais une femme ne rejette, pas plus au milieu du luxe que dans la pauvreté ; elle semble avoir peur de secouer cette espèce de sommeil qui la berce éveillée

si doucement, si mollement. Paresseuse, oui, et cela doit être : ces livres futiles, ces romans qui n'apprennent rien, qui ne renferment ni moralité ni instruction, ont toujours cela de pernicieux que, même en n'ayant pas la corruption du cœur pour effet immédiat, ils plongent les facultés dans une sorte de langueur somnolente, et les détournent de toute occupation sérieuse. Il y a plus, quoiqu'on affecte de penser et de dire le contraire : les ouvrages cyniques et scandaleux ne portent pas des fruits aussi funestes que les compositions vides et sans portée; les premiers peuvent repousser, les seconds se font lire, affaiblissent l'ame à coup sûr, et fraient le chemin aux autres. Mais qu'importe si le plus grand mal vient de ceux-ci? Oh! sans doute, qu'importe? Seulement nous ne savons pas d'imprudent assez entêté pour se jeter dans un abîme à pic, et pour qui la pente ne serait pas au moins une excuse à la chute.

Avec ses dix-huit cents francs de rente viagère, madame Féret ne pouvait guère procurer de plaisirs à Claire, à l'exception de ceux qu'on se donne à peu de frais. Pendant les longues promenades que faisaient ensemble la tante et la nièce, le cœur de la vieille dame lui bondissait de joie dans la poitrine en enten-

dant les exclamations admiratives que les jeunes gens ne pouvaient retenir à l'aspect de sa compagne qui, à son tour, coquette et souriante, rougissait et baissait les yeux.

— Vois donc, Claire, comme on te regarde : c'est qu'en vérité tu es jolie comme un ange. Qui sait? il y a peut-être là un mari.

— Vous croyez, ma tante?

— Tiens, si je le crois! Pourquoi pas donc? avec ton éducation et tes talens....

Puis un peu plus loin :

— Oh! le charmant tilbury, le beau coupé! voilà comme tu en auras, petite. Dis-moi donc à propos : qu'aimes-tu mieux d'un coupé ou d'un tilbury? Moi je préfère le premier, et il faudra que tu tiennes à cela, parce que tu me conduiras au bois de Boulogne avec toi. Entends-tu, c'est décidé.

— Mais je n'y suis pas encore....

— C'est tout comme; ça viendra, ça viendra.

Le moyen, après cela, que pour la jeune fille l'enivrement des sens et du cœur ne suivît pas l'enivrement des regards, qu'un éclair de raison vînt luire à travers cette molle atmosphère de séductions! Puisqu'ainsi que nous l'avons vu, elle avait bien pu oublier la

mort de son père, le moyen que sa mémoire conservât le souvenir des sages paroles du vieillard ! « Prends garde! » avait-il dit. Oh! non, elle ne prenait pas garde, et ce qu'il y a de plus triste, c'est que personne ne prenait garde pour elle.

A part ces promenades, qui ne faisaient que fournir un nouveau texte aux pensées de Claire et aux ambitieuses suggestions de sa tante, à part aussi quelques visites reçues et rendues, et une fois par mois, peut-être, une soirée chez une amie de madame Féret, petite réunion dont la fille de Caroline était la reine par sa beauté et ses talens, l'existence des deux dames se passait dans la solitude, et la solitude entretenait les illusions et les flatteuses espérances : on rêve si bien et avec tant de charme quand on est seule, et que la vérité ne fait pas entendre à l'oreille sa voix rude et sévère! Au retour de ces soirées, c'était à qui, de la tante et de la nièce, se moquerait le plus des modestes invités, des jeunes gens sans fortune qui avaient osé adresser à la charmante brune, ainsi qu'ils l'appelaient, une timide parole d'amour ou un regard plus hardi; le dédain de la vieille éclatait en aigres apostrophes aux absens, dont l'audace, disait-elle, la ferait rire si elle ne lui faisait pitié; tandis que Claire,

tout en repoussant de pareils hommages si peu en harmonie avec ses sentimens, ne laissait pas de sentir son amour-propre doucement chatouillé des preuves d'admiration qu'elle avait recueillies. Si madame Féret, ce qui lui arrivait assez souvent, se répandait en invectives trop amères contre ses adorateurs, vite elle prenait leur défense avec un ton de compassion méprisante sans doute, mais dans laquelle, à son insu peut-être, perçait une émotion secrète, émotion dont jamais une jeune fille ne se défendra qui se voit adorée, n'importe d'où parte l'adoration.

Ainsi la retraite, les personnes qu'elle voyait, les discours qu'elle entendait chez elle ou ailleurs, tout concourait, comme par un accord unanime, à nourrir dans son cœur des idées d'élévation. Un seul être au monde lui donnait un exemple contraire. C'était sa sœur Fanny; mais cette enfant, qu'elle aimait beaucoup et qu'elle trouvait encore davantage au-dessous d'elle, ne pouvait guère peser dans la balance. Malgré la haine de madame Féret qui s'exhalait en reproches violens à propos du moindre mot prononcé par la petite, malgré les rebuffades qui l'attendaient toutes les fois qu'elle se présentait à la maison du faubourg Poissonnière, Fanny avait trop d'amitié pour sa sœur pour ne

pas venir voir aussi souvent que cela lui était possible. Quant à Claire, elle la recevait bien, lui parlait avec douceur, avec tendresse, mais elle ne laissait échapper aucune occasion de lui faire part de ses triomphes, de ses espérances que l'avenir ne manquerait certainement pas de réaliser. La fille de Madeleine écoutait ces confidences comme on écoute une langue qu'on ne comprend pas, et surprise qu'elle était de ces idées si étrangères à sa manière de vivre et à l'avenir qu'elle se préparait, tout cela lui paraissait naturel cependant, lorsqu'elle venait à réfléchir que l'éducation de Claire avait été bien autre que la sienne : « Ça doit être, pensait-elle, et ma sœur a raison, pourvu qu'elle y trouve son bonheur. » Dans la naïveté de son ame, elle allait jusqu'à partager des espérances qu'elle ne concevait pas pour elle-même.

— Oui, Fanny, disait Claire dans ces entretiens où son cœur débordait de joie ; oui, un beau jeune homme aimable et riche, qui me comblera de soins et d'amour. Comprends-tu ? mais non, tu es trop petite pour cela.

— Est-il venu, l'as-tu vu ? répondait l'autre.

— Non, mais je le verrai, et songe comme je serai heureuse !

— Eh bien ! tant mieux, ma sœur.

Et là-dessus l'enfant s'en allait, et la minute d'après elle ne pensait plus à rien de ce que sa sœur venait de lui dire, sinon que Claire serait heureuse, et elle-même était contente. C'est qu'elle avait à s'occuper de bien autre chose.

En dépit des sentimens élevés dont la veuve faisait volontiers parade, le désir de briller, devenu chez elle une habitude, l'avait peu à peu conduite à de singulières croyances. Suivant elle, les visions du sommeil influaient prodigieusement sur les événemens de la vie, rien n'arrivait qui n'eût été prédit d'avance : il s'agissait seulement de comprendre les prédictions. Or, à cet égard, sa science était infaillible : n'avait-elle pas, durant le premier veuvage de M. Granger, rêvé chat et dents tombées, ce qui signifiait dispute et malheur. Forte de cette expérience, sa manie divinatoire prétendait connaître les plus intimes révélations de l'avenir : superstitieuse, en un mot, comme toutes les vieilles femmes qui n'ont rien à faire, elle cherchait sans cesse et à propos de tout à lire dans l'obscurité des temps; niaise, du reste, car elle espérait toujours, et crédule autant que possible, car elle avait intérêt à croire, nous n'affirmerions pas, mais il est probable qu'elle mettait à la loterie. Quoi qu'il en soit

de cette dernière assertion, inspecter les lignes d'une main ou d'un visage, interroger les cartes sur les chances plus ou moins heureuses qui se trouvent dans leurs combinaisons, voilà, après le bavardage, son plus cher délassement, son occupation favorite. Dans ces momens là, Claire l'écoutait avec attention, et il faut le dire, avec un certain plaisir : par un hasard étrange toutes les consultations lui étaient favorables.

Un jour, ses lunettes sur le nez, l'œil brillant de joie, la nouvelle déesse du destin interrogeait des tarots étalés sur une table, devant elle.

— Tiens, disait-elle à sa nièce, vois comme cela se présente bien.

Et à mesure qu'elle retournait les cartes :

— Bonne nouvelle... fortune... Ah ! ah ! une lettre à la poste. Qu'est-ce que cela signifie? Bien, la lettre est agréable. Mais qu'est-ce que je vois là? une contrariété.... une femme blonde qui t'en veut, qui contrecarre tes desseins.... J'en étais sûre : c'est ta sœur !

— Et où pouvez-vous prendre cela, ma tante? Vous vous trompez : Fanny n'a que de l'amitié pour moi. En ce cas, il faut qu'elle se cache bien.

— Justement, elle se cache. Regarde : elle te

tourne le dos, elle agit de ruse : c'est une jalouse et une hypocrite. Mais cela ne peut pas être autrement : elle reçoit de mauvais conseils d'une autre.... Juste ! la religieuse !

— Allons, ne dites pas de mal de sœur Louise, elle est incapable....

— Incapable ! je n'en voudrais pas jurer. D'ailleurs ce n'est pas moi qui parle, ce sont les cartes, et les cartes, c'est la vérité pure.

— Après, ma bonne tante, après?

— Ma foi, tout se brouille.... plus rien.... Oh ! si fait, si fait : trèfle, amour et richesse ! Bonté divine ! un roi qui te regarde, qui te trouve jolie, et puis un jeune homme aussi, rivalité sans doute ! Oui, une lettre envoyée par le jeune homme à l'autre, qui fronce le sourcil.... Bien ! bien ! Non, toujours cette maudite dame blonde qui se trouve entre toi et le bonheur.... Je te dis de te défier de Fanny ; mais c'est égal, tu triompheras : l'amour et la richesse dominent.... Voyons maintenant le grand jeu pour le mariage !

— Voyons ! s'écria Claire, je serais si contente !

— Et tu le seras bien sûr.... Écoute.... Ah ! ah ! toujours ce beau cavalier !.... Il paraît qu'il a forcé

son rival à se désister de ses prétentions ; et d'ailleurs, celui-là a beau se mettre à tes genoux, tu ne l'écoutes pas. C'est décidé, tu épouseras un jeune homme.

— Mais certainement, ma tante !

— Bien ! ses projets sont honnêtes ; bien, il renverse tous les obstacles, la passion le transporte. Oh ! comme il t'aime, comme il t'aime !....

— Est-il brun ou blond, ma bonne tante ?

— Brun, ma nièce, brun, très-brun, beaux sourcils, beaux yeux, beau garçon ! Vois, plutôt.

— Ah ! tant pis ! Et un léger soupir accompagna cette exclamation.

— Allons, répliqua la sibylle, reprenant momentanément son rôle de tante ; c'est parce que tu es brune que tu aimerais mieux un blond, je le conçois, mais, pour un caprice il ne faut pas refuser ce que le bon Dieu nous offre, mon enfant. Ainsi attention : comme je te le disais tout à l'heure, ce charmant jeune homme qui est riche à millions t'aime à en perdre la tête ; il extravague que c'est une pitié, et tu dois avoir compassion de son état.

— Vraiment ?

— C'est si vrai, répondit la vieille dame suppléant par son imagination à ce que les cartes ne disaient pas

sans doute, c'est si vrai, ma fille, que la pensée seule d'un refus lui inspirerait une terrible résolution : sur ma foi rien qu'à le voir, on devine qu'il ferait un malheur, prends-y garde !

— Ah ! mon Dieu ! vous m'effrayez....

— Bon ! il ne mourra pas, c'est moi qui le prédis... avec ça qu'il saura bientôt à quoi s'en tenir ; oh ! il veut tout de suite connaître son sort, il y va de tout cœur, celui-là ; comme il est pressé, comme il se dépêche !

— Je n'attendrai donc pas long-temps ?

— Non, ma foi, il accourt sur les ailes de l'amour pour t'offrir son cœur et sa main... ah ! ah ! le voilà, il vient.—Tiens, qui est-ce qui nous arrive là ? c'est drôle ! s'écria-t-elle tout-à-coup interrompant l'horoscope ; et moitié surprise, moitié mécontente, elle se hâta d'enlever les cartes, de remettre la table à sa place, et s'en alla ouvrir au visiteur. Quant à Claire, elle entendit probablement une voix qui ne lui était pas inconnue, car toute rouge et toute émue, elle avait quitté le petit salon, lorsque madame Féret y rentra précédant d'un air sec et digne le nouveau venu, à qui elle montra une chaise de la main ; après quoi, ils s'assirent, et un assez long silence régna

entre eux, tandis que la curieuse jeune fille, l'oreille collée à la porte de sa chambre, s'apprêtait à ne pas perdre un mot de la conversation qui, à en juger par les mouvemens de son sein et l'attention toute particulière qu'elle mettait à comprimer son haleine, comme si elle eût craint d'être entendue, devait singulièrement l'intéresser.

Georges Marsault était un bon et honnête ouvrier, qui, à force d'application et de travail, était parvenu à se distinguer dans l'art si difficile et si beau de la mécanique; son assiduité, ses progrès avaient frappé son maître, possesseur d'une fabrique immense située à l'une des barrières de la capitale. Fils de ses œuvres, Georges ne devait rien qu'à lui-même : à vingt ans, son ignorance le condamnait à un état pénible, capable de le nourrir sans doute; avec des bras et du courage un homme gagne toujours de quoi vivre, mais voilà tout; il avait voulu davantage, il avait voulu fortement apprendre et savoir, à vingt-cinq il était habile; ses heures et ses jours de repos, au lieu de les perdre dans la dissipation et les mauvaises compagnies, il les avait employées à étudier. Il avait complètement réussi, et le patron qui le connaissait bien, lui confiait parfois la direction d'un travail im-

portant. Voyant ses efforts récompensés, le gain de ses journées triplé, fier surtout de l'amitié de son maître, Georges était heureux, rien ne troublait le calme dont il jouissait; grâce au ciel, la fabrique dont il se regardait pour ainsi dire comme l'enfant, prospérait au gré de ses vœux; rien ne lui manquait donc jusqu'au jour, ou pour parler plus justement, jusqu'à la soirée où il avait vu Claire, car la voir et l'aimer ce fut tout un pour le jeune mécanicien, mais l'aimer avec passion, avec délire : elle était si belle, elle paraissait si bonne et si douce quand elle le voulait, et la coquette n'avait pas refusé de l'être avec lui, peut-être parce qu'il était bien fait et blond, et nous savons que la couleur blonde est celle que son imagination donne à l'amant de ces rêves. Timide et craintif comme on l'est quand on aime réellement et pour la première fois, si le jeune artisan n'avait pas, depuis cette soirée qui faisait époque dans sa vie, osé risquer une parole, en revanche, ses regards s'étaient chargés de ce soin, et la jolie brune n'avait pas été long-temps sans s'apercevoir qu'une nouvelle victime s'enchaînait à son char. Toutefois, soit caprice, soit instinct, elle gardait sa découverte pour elle seule, et sa tante à qui d'ordinaire

elle ne cachait rien, l'ignorait. Quant à Georges, il avait tout dit au fabricant, et celui-ci l'encourageait à se prononcer.

— Cela ne peut plus durer, lui disait-il, tu n'es plus le joyeux garçon que j'aimais tant à voir; à présent tu es triste, préoccupé, il faut une fin à tout; elle te plaît, présente-toi, que diable? elle pourrait choisir plus mal; va, mon ami, ne te laisse pas épouvanter, un moment de courage et tout sera fini.

— Mais, reprenait l'amoureux, elle a des goûts si différens des miens?

— Tu la mettras à la raison, et ce ne sera pas difficile pourvu qu'elle t'aime.

— Voilà la question.... c'est ce que je ne sais pas.

— Eh bien! le meilleur moyen est de le lui demander.

— C'est juste!

— A propos, est-elle riche, cette belle demoiselle?

— Non, mais c'est égal, j'ai peur.

— Va donc, va donc! et une fois marié ne redoute pas les suites, compte sur moi.

Un jour, le bon maître ayant une fois expliqué un peu

plus clairement ce qu'il entendait par ces derniers mots, Georges prit son courage à deux mains, et content, plein d'amour et d'espérance, vêtu de son habit des jours de fête, il sortit de la fabrique, entra dans Paris, et se dirigea vers le faubourg Poissonnière, lestement d'abord, puis moins vite, puis tout-à-fait à pas lents; à mesure qu'il approchait de cette maison où son sort allait se décider, l'espoir s'enfuyait et les craintes revenaient, si bien que quand il fut arrivé, il fut tenté un moment de s'en retourner et de remettre sa visite à un autre jour. Pourtant il eut honte de sa faiblesse, il entra, mais son cœur se serrait à chaque marche de l'escalier qu'il montait, il tira machinalement le cordon de la sonnette, et quand il vit s'ouvrir devant lui cette porte qu'il ne devait repasser qu'heureux ou bien malheureux, un éblouissement si fort l'étourdit qu'assis en face de madame Féret depuis quelques minutes, son trouble durait encore. Il fallut même que la vieille dame répétât deux ou trois fois sa première question, avant qu'il fût en état d'y répondre autrement que par des inclinations de têtes multipliées.

— A quoi dois-je le plaisir, Monsieur... qui vous amène?

— Qui m'amène ?... Ah ! pardon, madame, balbutia-t-il enfin, oui, pardon.... je dois vous paraître bien extraordinaire, mais quand vous saurez, quand vous connaîtrez, ainsi que mademoiselle votre nièce... et... comment se porte-t-elle ?

— Très-bien, monsieur, très-bien... mais veuillez m'expliquer.

— Je suis venu pour cela sans doute..... et je vais.... au fait, reprit-il avec plus d'assurance, pourquoi n'irais-je pas droit au but avec franchise, sans détour ? je ne sais pas faire de phrases... Madame, j'aime mademoiselle Claire... oh ! je l'aime bien ! de son côté... non, non, je ne puis me flatter, et cependant...

— Excusez-moi si je ne vous comprends pas davantage, fut obligée de dire la vieille dame, car il s'interrompit en pâlissant.

— Et cependant je crois que je la rendrais heureuse ; du moins je n'aurais pas un vœu, pas une pensée qui ne fût pour son bonheur, poursuivit Georges tout d'une haleine.

— Tout cela est fort bon, mais enfin que voulez-vous ? quels sont vos projets ?

— Ce que je veux ! épouser mademoiselle Granger,

si vous le voulez, si elle y consent, et c'est ce que je viens vous demander à toutes deux.

— C'est donc une proposition de mariage ? — et tout bas en elle-même : — les cartes, pensait-elle, l'avaient bien dit.

— Oui, madame, répondit le jeune homme avec un soupir d'allégement, car le grand mot était prononcé.

— Eh bien ! mon cher monsieur, — et en parlant ainsi madame Féret cachait à grand'peine sa joie sous une apparence de dignité ; — Voyons, je suis pour ainsi dire la mère de Claire : elle n'a que moi au monde, la pauvre enfant ! vous ne trouverez-donc pas mauvais que je vous adresse quelques questions.

— Non, non, je suis prêt à répondre.

— Et d'abord qui êtes-vous ?. c'est bien le moins qu'on sache à qui l'on a affaire.

— C'est tout naturel ; je m'appelle Georges Marsault, je suis ouvrier mécanicien...

— Georges Marsault ! un ouvrier ! s'écria la vieille radieuse jusque-là, et saisie d'une horrible colère à cette confidence.... un ouvrier !... ah ! maintenant je me souviens, et moi qui croyais!

— Oui, madame, un ouvrier, — répliqua le jeune

homme avec vivacité, espérant par ce qui lui restait à dire réparer le mavais effet produit par ce mot, — mais ne pensez pas qu'avec moi votre nièce se trouve dans une situation précaire... je gagne cinq francs par jour, j'en gagnerai plus encore, car je travaillerai pour deux; de plus j'ai des économies à la caisse d'épargnes, mon patron m'aime, il a confiance en moi, je ne crois pas en être indigne... il se fait vieux, si j'en juge par quelques paroles souvent répétées, s'il ne m'a pas trompé ce matin même, et je le jure, il en est incapable, eh bien! madame, le temps n'est pas éloigné où je serai pour quelque chose dans la fabrique, mieux qu'ouvrier, maître aussi à mon tour, du moins en partie : de là à l'aisance, à la fortune, qui sait? n'y a pas loin; en attendant, lorsque la promesse qui m'a été faite sera réalisée, ma femme viendra avec moi.

— Vivre dans des ateliers, tenir des écritures, n'est-ce pas?

— Non, oh! non, je lui épargnerai toute la peine; son bonheur sera ma seule étude, mon bonheur à moi-même; pour elle, comme je vous l'ai dit, je travaillerai davantage, pour elle j'arriverai à cette richesse dont je vous parlais tout à l'heure; fiez-vous

à moi, quand il s'agira d'elle, mes forces et mon courage doubleront, car la volonté ne me manquera pas; elle sera heureuse, j'en fais serment devant vous qui êtes sa tante, son amie, croyez-moi, elle sera heureuse!

Georges aurait continué long-temps ses plans d'honnête garçon et de mari dévoué que la vieille dame n'eût pas songé à l'interrompre; elle suffoquait de fureur, et les seuls mots un peu intelligibles qui sortissent de sa bouche étaient ceux-ci: — un ouvrier! ma nièce, femme d'un ouvrier!

— Accordez-moi sa main et qu'elle y consente, poursuivit Georges, et ma vie ne sera pas assez longue pour lui prouver à elle mon amour, à vous ma tendresse et mon respect, dites, le voulez-vous!

— Avez vous un équipage, monsieur Marsault? demanda-t-elle au lieu de répondre.

— Non, madame, mais je ne vois pas... dit-il avec étonnement.

— Ah! vous ne voyez pas... eh bien! votre réponse est la mienne; vous avez dit non, je dis non à mon tour... vous ne voyez pas! mais je vous excuse, vos idées ne sont pas les miennes, et il n'y a rien d'étonnant, votre éducation...

— Je voulais devenir un artisan utile à moi et aux autres; je me suis borné à apprendre ce qu'il faut savoir pour cela. Je n'ai pas de ces jolis talens qui plaisent aux femmes, je ne sais pas faire de ces gracieux complimens qui leur tournent la tête, mais j'ai un cœur franc et plein d'amour pour votre nièce, je croyais que cela suffisait.

— C'est bien quelque chose, certainement, mon cher monsieur, c'est quelque chose; mais voyez-vous, ma Claire n'est pas de celles à qui l'on peut venir dire : acceptez-moi pour mari, et la richesse viendra après, peut-être..... non, non, elle mérite une fortune toute venue, une fortune brillante.

— Ah! si je l'avais, ce serait un bonheur pour moi de la lui offrir, soyez-en sûre.

— Je vous crois sans peine; par malheur vous êtes loin de là.

— Ainsi, madame, c'est un refus.

— Réfléchissez vous-même : puis-je faire autrement? la pauvre petite ne résisterait pas à l'existence que vous lui proposez; ah! si vous étiez propriétaire de la fabrique où vous n'êtes qu'ouvrier, et que votre femme n'eût rien autre chose à faire qu'à s'amuser, nous verrions, quoiqu'en vérité ce serait décheoir

encore. Georges en avait assez entendu ; il se leva d'un air triste, salua sans prononcer un mot, et fit un mouvement pour sortir, puis tout à coup, revenant sur ses pas, il s'adressa à madame Féret avec l'accent d'une émotion douloureuse.

— Madame, lui dit-il, il me reste une grâce à vous demander : par pitié, ne me la refusez pas. En venant ici j'avais de l'espoir, sans cela je ne serais pas venu. Maintenant je n'en ai plus guère, et je voudrais n'en pas avoir du tout. Oui, il me semble que je souffrirais moins si j'étais certain de mon malheur. Je suppose, d'ailleurs, que mademoiselle Granger partage vos idées ; il ne lui en coûtera donc pas plus qu'à vous, de confirmer le refus que vous m'avez fait entendre. Que sa bouche aussi....

— J'en suis fâchée, très-fâchée, interrompit la vieille avec impatience, mais ma nièce n'est pas ici ; elle est sortie.

— En ce cas, permettez-moi de vous faire une seconde visite : cela doit vous être égal ; mon supplice durera plus long-temps, voilà tout.

— Je ne sais si je puis. D'après ce qui vient de se passer, à quoi bon ?

Il insista. Madame Féret ne pouvait se résoudre ni

à lui accorder ce qu'il demandait, ni à le lui refuser. Elle se repentait d'avoir feint une absence de Claire. « Ce serait fini à présent, » pensait-elle. Par bonheur, la jeune fille en paraissant mit un terme à son embarras.

— Ma tante ignorait que je fusse rentrée, dit-elle, rougissant de son mensonge.

A sa vue, le jeune homme sentit comme un coup qui le frappait au cœur; il chancela, et fut obligé de s'appuyer sur le dossier d'une chaise; Claire se tenait debout, les yeux baissés, et la tante lui faisait en vain des signes qu'elle ne voyait pas.

— Mon enfant, dit enfin celle-ci d'un ton aigre, voici Monsieur qui veut absolument te parler. J'aurais préféré que tu fusses restée là-dedans, mais puisque tu es là, j'espère que tu sauras te rappeler ce que tu te dois à toi-même, et que ta réponse sera digne de la fille de ta mère.

— S'il en est ainsi, mademoiselle, continua l'ouvrier d'une voix pénétrée et tremblante; un mot, un seul mot et je me retire. Votre tante a commencé à me faire bien du mal; achevez son ouvrage, de la franchise, ne craignez rien. Oh! si vous saviez combien je vous aime!....

— Je le sais, j'ai tout entendu, répondit-elle vivement, mais tout bas ; je sais ce que vous avez à me demander.

— Ah ! laissez-moi vous dire....

— C'est inutile.

— Eh bien ! que décidez-vous ?

— Je ne décide rien, monsieur ; seulement, je n'ai pas d'autre volonté que celle de ma tante.

En proférant cet arrêt cruel, elle regarda le jeune homme, et elle eut pitié de lui, car, à coup sûr, il souffrait horriblement.

— C'est tout ce que je voulais savoir, mademoiselle, s'écria-t-il. Ah ! je vous aime pourtant bien !

Et il sortit, le désespoir dans l'ame. Claire, touchée de cet amour si vrai, demeura pensive et rêveuse. Quant à madame Féret, il semblait qu'elle attendît son départ avec une vive impatience, car à peine la porte se fut-elle fermée sur le malheureux, que son indignation, long-temps comprimée, s'exhala avec amertume.

— A-t-on jamais vu une pareille audace ! s'écria-t-elle ; un méchant artisan qui a bien l'impertinence.... Ah ! on vous en donnera, monsieur l'ou-

vrier mécanicien, on vous en donnera une femme comme celle-là.... A ta place, mon enfant, je l'aurais traité du haut en bas; mais, c'est égal, je suis contente. Embrasse-moi.... L'insolent!

— Pauvre garçon! il a l'air de bien m'aimer.

La jeune fille ne put retenir cette exclamation, qui faillit amener sur elle la colère de sa tante; mais sachant, par expérience sans doute, qu'il est dangereux de heurter de face certaines émotions, celle-ci chercha bien vite à détourner le cours des idées de sa nièce; il n'y avait guère moyen de songer aux cartes: ce qui venait de se passer leur avait fait perdre du crédit. Un volume qui par hasard tomba sous sa main, lui parut la meilleure ressource.

— Allons, ma chère amie, ne pensons plus à tout cela. Tiens, lis-moi plutôt ce roman jusqu'à l'heure du diner. J'en suis au chapitre où la jeune personne danse devant un lord qui en devient éperdument amoureux.

— Et l'épouse-t-il, ma bonne tante?

— Pourquoi pas? — répondit madame Féret en s'étalant dans son fauteuil, et en continuant par sa phrase favorite: — Les talens finissent toujours par

mener loin, tôt ou tard.... Claire, tu seras comme la danseuse.

— Pauvre jeune homme! répéta celle-ci; puis elle se mit à lire.

CHAPITRE V.

—

LE LEGS D'UNE MÈRE.

> Quand Dieu voulut que l'homme travaillât, il cacha un trésor dans le le travail parce qu'il est père, et que l'amour d'un père ne meurt point.
>
> DE LA MENNAIS.

> Pauvre créature abandonnée, console-toi, tu ne seras pas seule au monde.
>
> A. STÉPHEN.

LORSQUE Granger eut rendu le dernier soupir, tandis que de son côté madame Féret emmenait Claire, sœur Louise prit Fanny par la main, et l'arracha, malgré sa pieuse résistance, à cette scène de

deuil : les deux orphelines s'embrassèrent en pleurant, puis il fallut se séparer.

Qui peut savoir par quelles épreuves passe une ame avant d'en venir à cet état d'abnégation absolue qui fait qu'on se dévoue à consoler les misères de ses semblables ! Certes, un pareil dévouement ne peut partir d'un cœur froid et mort ; une flamme doit y brûler, ardente et vive, un courage que rien ne rebute doit lui prêter secours et force, le courage de la foi, le seul qui ne succombe pas à l'aspect des plaies saignantes, au spectacle des agonies douloureuses. Et quand celle qui se consacre à ce ministère, où tout est peine et sacrifice, quand elle est jeune, oh ! qui sait quels trésors de tendresse elle renferme dans son sein ! qui sait sur combien d'amers chagrins il lui a fallu poser le baume de la résignation, combien de soupirs elle a étouffés, combien elle a réprimé de révoltes intérieures pour se trouver enfin digne du maître et de la tâche qu'il lui impose ! Ces saintes et sublimes filles sont des anges envoyés du ciel au chevet des mourans pour adoucir les angoisses de la chair qui se plaint, pour aider le souffle immortel à s'exhaler au bruit des prières, de son enveloppe terrestre ; servant d'intermédiaire entre le monde et la divinité, ce

sont elles qui font aimer Dieu, car elles sont bonnes et miséricordieuses comme le Dieu dont elles parlent; oui, c'est ainsi qu'il est beau d'être religieuse, suivant la parole du Christ qui a dit : « Aimez les hommes, si vous m'aimez. » Louise, la protectrice de Fanny, était sœur de charité.

Comment, à un âge où l'expérience de la vie ne peut être si glacée qu'elle ait anéanti sans retour toutes les espérances, éteint toutes les illusions, Louise avait embrassé une carrière qui la faisait étrangère à tout, excepté aux infortunes humaines dans ce qu'elles ont de plus hideux et de plus repoussant, voilà ce qu'il nous est impossible de dire; qu'importe d'ailleurs le principe de sa dévotion généreuse, à quoi bon rechercher dans les replis du cœur la fibre lésée si la blessure a enfanté un acte méritoire? seulement, à voir sur ce front une ride profonde que le temps n'y a point amenée, on pouvait deviner que cette femme qui avait tant vu et qui voyait chaque jour souffrir les autres, avait dû souffrir beaucoup elle-même. Une semblable révélation se lisait aussi dans ses yeux habituellement doux, mais brillans parfois d'un éclat singulier, comme si, à ces momens-là, un souvenir se fût dressé devant elle, un souve-

nir de peine et de joie tout à la fois. Du reste, une bonne et calme figure, point laide, point jolie, plus aimable que sévère ; en somme, une de ces religieuses plus nombreuses qu'on ne le pense, gaie et riante à l'occasion, indulgente aux faiblesses, laissant là volontiers ses oraisons quand un malade réclamait ses soins, sensible surtout et infatigable dans son zèle bienfaisant.

Louise et Madeleine, la mère de Fanny, étaient nées de la même maison, avaient partagé les mêmes jeux, peut-être souffert les mêmes souffrances, et cette communauté de chagrins et de plaisirs, jointe à une grande dissemblance de goûts et d'humeur, car ce ne sont pas les caractères semblables qui s'accordent le mieux, avait commencé entre elles une amitié d'enfance qui jamais ne s'était démentie ; plus tard, lorsque Madeleine se vit réduite à la misère, la bonne religieuse, se constituant sa protectrice, mais dont la bourse s'épuisa plus vite que la bonté, la fit entrer chez Granger. Puis, après la mort de son amie, sachant le mauvais état des affaires du négociant, elle avait pris la résolution de servir de mère à l'orpheline. Aujourd'hui, elle tenait sa promesse.

La petite, tout entière à sa douleur, suivait ma-

chinalement sa conductrice qui, trop familiarisée avec le désespoir et ses effets pour ne pas comprendre quel grand bien cela fait de pleurer dans un moment pareil, n'essayait même pas de sécher les larmes de l'enfant. « D'ailleurs, pensait-elle, le chagrin ne peut faire un long séjour dans un cœur de dix ans ni les pleurs sur un frais et rose visage, et plus la première explosion sera forte, moins elle aura de durée. » La sœur raisonnait juste. Elles marchaient donc à travers Paris, et le spectacle aussi varié que nouveau qui s'étalait sous les yeux de Fanny ne lui était pas une distraction, ou pour mieux dire, elle regardait sans voir, ses pensées toujours dans cette chambre qu'elle venait de quitter, auprès de ce lit où son père était mort, son père qu'elle n'entendrait plus, qui ne la caresserait plus, qu'elle ne pourrait plus embrasser. La pauvre orpheline avait fait de bonne heure un rude apprentissage de la vie, et cette nouvelle perte lui était plus sensible parce qu'elle lui en rappelait une autre : elle avait aussi vu mourir sa mère, si bonne, si malheureuse, et qui l'aimait tant. La fille de Madeleine songeait à tout cela, et son cœur se brisait.

Cependant, au bout de deux heures de chemin,

comme elles passaient devant la magnifique église de Sainte-Geneviève,

— Ah! que c'est beau! s'écria Fanny, et un rayon de joie brilla sur sa figure pâle mouillée de larmes.

— Oui, mon enfant, c'est bien beau, regarde! — Puis voulant profiter de l'occasion que le hasard lui offrait d'opérer une diversion salutaire sur les idées de sa protégée, elle se mit à lui raconter l'histoire de la sainte patronne de Paris; mais aux premières paroles la petite l'arrêta. — Ma mère me l'a apprise, dit-elle; et ce mot, ma mère, fut suivi de nouveaux sanglots. La sœur ne dit plus rien, émue qu'elle était elle-même, et continua sa route.

Le terme n'en était pas bien éloigné. Bientôt elles entrèrent dans la rue des Postes, rue silencieuse et décente, à l'aspect uniforme et tant soit peu lugubre, car c'est une rue à part dans la grande ville, où le vent siffle plus violent que dans toute autre, où le soleil n'apparaît jamais dans les plus longs jours, où il semble qu'on ait froid comme dans un cloître. C'est qu'en effet ces maisons aux fenêtres étroites et rares, sont presque toutes des couvens de femmes, douces et tranquilles retraites ornées de jardins, choisies exprès sans doute sur ce lieu élevé : l'air y est plus pur

les bruits du monde n'y pénètrent qu'affaiblis par l'espace, et puis l'on y prie mieux le ciel, peut-être parce qu'on en est plus rapproché.

— Nous voilà arrivées, dit sœur Louise, en levant le marteau d'une petite porte cochère qui s'ouvrit aussitôt.

— Ah! fit la petite, tant mieux, ma bonne amie.

Elles entrèrent. En passant devant la loge du concierge, Fanny remarqua une vieille femme qui lisait dans un gros livre, et qui n'interrompit sa lecture que pour adresser un bonjour amical à la religieuse. Le temps était doux; d'autres femmes habillées de la même manière que sœur Louise, se promenaient dans une allée de tilleuls dépouillés de leurs feuilles, au fond de la cour, en face de la porte; un instant après en montant à l'escalier qui conduisait à la cellule de son guide, elle vit encore des femmes vêtues de gris qui échangèrent quelques mots avec leur compagne. L'une d'elles, plus âgée que les autres, dit en considérant l'orpheline qui avait cessé de pleurer, tant sa curiosité était vivement excitée:

— Nous avons eu du chagrin, mon ange, un grand chagrin, car vous êtes bien triste!» elle l'embrassa sur les deux joues. Et Louise lui ayant parlé

bas à l'oreille : — « Si jeune, mon Dieu! s'écria-t-elle, si jeune! » puis elle s'éloigna. Fanny avait compris instinctivement ce que signifiaient ces paroles; peu s'en fallut que sa douleur n'éclatât de nouveau; mais tout ce qu'elle voyait lui paraissait si étrange que l'étonnement domina dans son âme, et ne fit qu'augmenter lorsqu'elle se trouva dans l'appartement de la sœur.

On a répété maintes fois que les dévots sont au plus haut degré friands de leurs aises, que nul ne s'entend mieux à s'environner des douceurs de la vie matérielle, que si leurs désirs sont restreints, du moins apportent-ils un soin tout particulier à remplir à leur guise tous les points du cercle borné dans lequel ils se sont volontairement concentrés; on a dit encore que leur ambition, pour n'aspirer qu'à la conquête de minuties, que leur concupiscence, pour ne s'attacher qu'à des riens, n'en étaient l'une et l'autre, ni moins ardentes ni moins tenaces que chez les autres hommes. Tout cela peut être vrai, mais il nous semble que ces défauts tant reprochés sont des conditions nécessaires d'une existence qui n'a que soi pour objet et pour but; sans doute à la longue, et voilà le plus malheureux, à force de se renfermer dans une sphère

toute personnelle, sans doute le cœur se dessèche et s'ossifie, l'égoïsme amortit les élans de la charité et règne en maître dans ces âmes qui, au lieu de se replier sur elles-mêmes, devraient se répandre au dehors en onctueuse bienveillance. Mais cela vient du manque d'occasions et d'habitude. Et puis, malgré le renoncement aux choses de la terre, la pensée de la conservation et celle du bien-être qui en découle ne peuvent que bien rarement mourir tout-à-fait; ces idées revivent, se réveillent plus despotiques peut-être dans le silence de la vie ascétique, et, même à l'insu de ceux qui les répudieraient s'ils se les connaissaient, peu à peu, par degrés, s'en font écouter et obéir. A qui donc la faute s'il y a faute : aux pratiques religieuses ou à la nature humaine, qui retrouve toujours ses droits si humble esclave qu'elle se fasse?

Pour revenir à notre point de départ, et sans prétendre en tirer aucune fâcheuse conséquence pour notre bonne sœur Louise, soit par goût, soit par suite de son activité naturelle ou de sa vie retirée, toujours est-il que sa cellule offrait une preuve de plus que l'ordre et l'arrangement sont les qualités distinctives des personnes de sa condition; tout, dans cette chambre de douze pieds carrés, était soigneusement

disposé, luisant, coquet, presque élégant, tant une propreté scrupuleuse avait embelli ces meubles simples, grossiers pour mieux dire. Les carreaux qui formaient le parquet avaient perdu leur couleur d'ocre primitive et s'étaient blanchis par le frottement, mais on voyait qu'une main diligente leur avait donné cette sorte de vernis si agréable à l'œil des bonnes ménagères ; sur la commode, sur les chaises, aux rideaux du lit et des croisées, il eût été impossible de découvrir une parcelle de duvet ou de poussière ; partout enfin, la pauvreté dissimulée sous l'apparence d'une richesse économe ; pas un pouce d'espace qui n'attestât que le balai ou le plumeau passait par-là chaque jour. C'était, en effet, le grand plaisir de sœur Louise d'approprier son réduit ; elle y tenait et ne s'en cachait pas : plaisir innocent et bien pardonnable à celle qui consacrait ses années à soulager tant et de si horribles souffrances. Du reste, ses malades de l'hôpital n'y perdaient rien : elle savait suffire à tout.

Fanny, émerveillée de cette modeste aisance qui pour elle était du luxe auprès de la misère dans laquelle elle avait toujours vécu, ouvrait de grands yeux et restait muette d'ébahissement. Peu à peu cependant elle s'accoutuma aux objets qui frappaient ses

regards, et son désespoir s'effaçant aussi vite qu'il avait été violent, ce fut avec une joie toute naïve qu'elle dit à sa protectrice :

— C'est donc là que je vais demeurer maintenant ?

— Non, mon enfant. Qu'y ferais-tu ?

La joie de l'enfant disparut, elle reprit avec un gros soupir :

— Ah ! bien, j'aimerais mieux rester avec vous. Il faudra donc que je vous quitte aussi ?

— Allons, sois raisonnable : tu sais ce que j'ai dit ce matin là-bas.

— Je n'ai pas entendu, je pleurais si fort.

— Je ne puis te garder ici, mais j'irai te voir souvent, presque tous les jours, autant que je le pourrai.

— Oh ! tant mieux, tant mieux !

Satisfaite de cette assurance, la petite n'en demanda pas davantage, et se mit à examiner l'appartement qu'elle trouvait si joli : son attention fut surtout captivée par les nombreuses images de saints et de saintes qui tapissaient les murs de leurs rangs pressés. Allant de l'une à l'autre, ne voulant pas qu'une seule échappât à sa curiosité, se haussant sur la pointe des pieds pour se faire grande, elle les passa toutes en

revue, et pour celles que leur élévation mettait hors de sa portée, elle avait recours à sa bonne amie.

— Qu'est-ce que c'est que ce saint là qui a une longue barbe?

— C'est saint Pierre, mà fille.

— Et cet autre qui a un bœuf auprès de lui?

— Saint Luc, l'évangéliste.

— Ah! voilà une sainte qui est bien jolie.... Comment qu'elle s'appelle?

— Sainte Thérèse.

— Comme elle a de beaux yeux et de belles mains! c'est absolument comme Claire, ma sœur. Ne trouvez-vous pas qu'elle lui ressemble?

La religieuse s'était amusée quelques instans à répondre à ses questions, mais à cette dernière ne recevant pas la réponse qu'elle attendait, l'enfant se retourna : sa bonne amie n'était plus derrière elle. Inquiète d'abord, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant au fond de la cellule une porte ouverte; et pensant que Louise était sortie, mais qu'elle allait bientôt revenir, elle continua son examen, se répétant à elle-même à chaque portrait : « Ah! que c'est amusant! »

Pourtant la sœur n'avait pas quitté la chambre,

ainsi que Fanny le croyait. Après avoir jeté sur l'orpheline un regard plein de compassion et de tendresse; après avoir fait un geste qui indiquait sans doute que l'instant était venu de mettre un grand dessein à exécution, elle s'était éloignée sans bruit, à pas lents, avait ouvert une porte qui conduisait à un petit cabinet, et y étant entrée, elle s'était agenouillée, priant Dieu de ne pas laisser sans fruit ce qu'elle allait faire, le priant avec amour et ferveur, car peut-être de l'action qu'elle méditait dépendait l'avenir tout entier d'une créature innocente! Ensuite, ayant levé le couvercle d'une boite qu'elle avait tirée du fond d'une armoire, elle considéra long-temps l'objet qui s'y trouvait, sans oser y toucher, avec une attention religieuse : ses yeux étaient humides, sa bouche murmura un nom, elle resta immobile, le regard levé au ciel; enfin, sortant de son extase et se rappelant ce qu'elle était venue chercher là, elle prit ce que contenait la boite. C'était un petit livre, vieux mais propre encore, modestement relié mais aussi parfaitement conservé que le temps et un long usage l'avaient permis; tenant à la main ce livre qui pour elle paraissait un trésor, elle sortit du cabinet et rentra dans la chambre.

Au bruit qu'elle fit en fermant la porte, Fanny poussa un cri, absorbée qu'elle était alors dans la contemplation des gravures, puis elle recommença ses interrogations. Mais sœur Louise, tout entière à son projet, ne l'entendit pas ou du moins feignit de ne pas l'entendre, et d'une voix grave :

— Fanny, dit-elle, laisse là les images : viens ici, j'ai à te parler.

La petite accourut près d'elle à l'autre bout de la cellule. Là il y avait une table; au-dessus de la table s'élevait une petite chapelle couverte d'un rideau de mousseline et ornée de deux rameaux de buis croisés en forme de couronne; auprès, un bénitier de verre, au pied de la table un petit banc : c'était là sans doute que la sainte fille faisait ses prières du matin et du soir, à ce prie-dieu qu'elle épanchait ses secrètes pensées, les pures émanations de sa foi, ses espérances d'une vie meilleure et ses regrets de la vie présente, regrets bien amers peut-être! Quand l'orpheline fut à ses côtés, elle souleva d'une main le rideau qu'elle ramena en dehors de la chapelle, tandis que de l'autre elle posait sur la table le petit livre. Un Christ en bois noir pendait sur la croix au fond du modeste sanctuaire. Ces préparatifs terminés avec

une lenteur calculée probablement afin de produire une forte impression sur l'esprit de sa protégée, sœur Louise se recueillit un instant.

Elle avait frappé juste. Émue autant que surprise de son attitude sérieuse et de son air de mystère, l'enfant avait suivi tous ses mouvemens avec une naïve curiosité d'abord, et bientôt, son désir de connaître l'explication de cette scène extraordinaire croissant en raison de la longueur de l'attente, avec une impatience mêlée de quelque chose de solennel. Et c'était gracieux à voir que cette physionomie enfantine devenue ainsi grave et pensive par degrés ; à la fin, n'y pouvant plus tenir, elle fixa sur sa silencieuse compagne un regard où toute son ame semblait passée, un regard bien éloquent et qui demandait si elle pourrait savoir ce que tout cela voulait dire. Sœur Louise le comprit, et triomphant d'une faiblesse involontaire qui la fit hésiter l'espace d'une minute, s'armant de résolution comme devant un devoir à remplir, devant un devoir qui est une nécessité, elle prononça les mots suivans avec un accent plein de douleur et de tristesse :

— Tu te souviens de ta mère, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Fanny, luttant contre l'envie de

pleurer ; oh ! oui... je m'en souviens... elle était... mais la douleur fut la plus forte et ses larmes coulèrent en abondance sur le visage de la religieuse, car celle-ci, prévoyant l'effet de sa question, n'avait pas attendu la réponse pour attirer dans ses bras la fille de Madeleine qu'elle essayait de consoler, surmontant sa propre affliction :

— Pauvre enfant ! allons, il faut du courage, je la remplacerai, moi, ta mère... allons, ne pleure plus...

— Nnno, non... puisque vous le voulez, je tâcherai ; mais vous pleurez aussi, vous ?

— C'est vrai, je n'ai pu m'en empêcher en pensant à elle.

Il y eut encore un silence. Ce fut la petite qui le rompit la première en achevant sa phrase interrompue :

— Elle était bonne, ma mère, comme vous, ma sœur, oh ! je ne l'ai pas oubliée.

— Cher ange, n'aie pas peur... je le serai toujours pour toi, autant qu'elle-même si c'est possible... oui, elle t'aimait bien, et lorsqu'elle est morte elle aurait voulu te donner quelque chose ; mais tu étais trop petite dans ce temps-là, tu n'aurais pas compris

son intention : même à présent, quoique tu aies deux années de plus, tu ne comprendras peut-être pas encore. C'est égal, le temps est venu d'accomplir sa volonté, sa volonté entends-tu, la volonté de ta mère qui est auprès du bon Dieu et qui lui demande à chaque instant de rendre sa Fanny courageuse et obéissante pour qu'elle soit heureuse, et bonne pour qu'elle puisse aller la rejoindre plus tard.

— Ah ! que je serais contente si ça se pouvait !

— C'est bien, ma fille, car tu es ma fille maintenant.

— Ah ! oui je veux bien l'être...

— Allons, commence dès aujourd'hui, essuie tes yeux, mets-toi sur mes genoux, et causons comme deux bonnes amies... écoute-moi : le tems est arrivé de te parler raison, d'ailleurs te voilà grande et tu as été élevée à une école où l'on apprend vite, celle du malheur. Vois-tu, Fanny, ce que tu vas entendre, une petite fille qui aurait été choyée, à qui l'on aurait passé tous ses caprices, toutes ses fantaisies, une enfant née de parens riches qui l'auraient gâtée, qui auraient flatté ses goûts, encouragé sa paresse, une semblable petite fille de dix ans comme toi, ne concevrait pas ce que j'ai à te dire et je ne lui dirais

rien : ce serait inutile, mais toi c'est différent, tu as toujours aimé à travailler, tu as profité de l'exemple et des leçons de ta mère, figure-toi que c'est elle qui te parle en ce moment. Ecoute-moi donc....

La petite était tout oreilles; la sœur continua :

— Lorsqu'elle nous fut enlevée par la permission du bon Dieu, il y avait quelque chose qui lui disait que ton pauvre père ne lui survivrait pas long-temps et que toi tu serais bientôt sans appui sur la terre; cette idée la tourmentait, j'étais auprès d'elle, tu dois te rappeler...

— Oui, ma bonne sœur, je me le rappelle,.. vous étiez bien triste.

— Mais ce que tu ne peux pas savoir, c'est qu'elle me dit bas, bien bas, afin de n'être entendue de personne : « Vous voulez vous charger de Fanny en cas de malheur, je vous en remercie, Louise; eh bien! je veux qu'elle vous soit soumise comme à moi... tenez... vous lui remettrez cela... plus tard.... » puis elle s'éteignit doucement, tenant encore à la main l'héritage qu'elle te destinait et dont elle me faisait dépositaire.

— Un héritage! s'écria l'enfant.

— Oui un trésor précieux pour une bonne fille...

— Est-ce que je serais plus riche que Claire qui est chez ma tante ?

— Plus riche qu'elle ! Oh ! sans doute, si tu fais un bon usage de ce que j'ai à te donner.

— Est-ce bien beau ? faites-le moi voir... Ah ! tout de suite....

Mais la sœur voyant que la petite ne comprenait pas, s'arrêta au moment où elle se disposait à la satisfaire et reprit avec une certaine vivacité :

— Tout à l'heure, nous avons le temps.

— Oh ! mon Dieu ! est-ce que je vous ai fâchée ?

— Non, mon enfant, non, mais auparavant il faut que tu me répondes ; dis-moi, Fanny, as-tu quelque chose qui ait appartenu à ta mère ?

— Rien, il y avait une croix en or qui devait être pour moi ; un jour que papa n'était pas à la maison, il vint un monsieur qui donna de l'argent et qui emporta la croix ; je ne le voulais pas, il s'en fut tout de même... il était bien vilain ce monsieur-là !

— Et tu as regretté la croix d'or ?

— Oh ! Je vous en réponds, beaucoup ; maman me l'avait promise et ça venait d'elle.

— Chère fille ! et dis-moi encore : si à cette heure

je mettais devant toi des bijoux superbes et un ruban, une médaille sans valeur que ta mère aurait portée, que choisirais-tu ?

— Je prendrais le ruban ou la médaille : maman n'avait pas de bijoux, elle n'avait que sa croix en or, et elle l'a vendue.

— Mais si je te proposais un marché, si je te disais : donne-moi ton ruban, je te donnerai beaucoup d'argent.

— Je garderais mon ruban, et je travaillerais, si vous vouliez, pour gagner l'autre...

— Je suis contente de toi, et je vais te remettre ton héritage. » En disant ces mots, elle étendit le bras, et prenant sur la table le petit volume : « Tiens Fanny, dit-elle, c'est ta mère qui te l'envoie.

— Ce livre ! elle a lu dedans, quel bonheur !

— Tu sais lire ?

— Un peu, pas si bien que Claire par exemple ; elle est plus habile que moi là-dessus, mais moi je sais coudre et elle ne le peut pas ; elle dit que ça l'ennuie, moi, ça m'amuse et puis ça faisait plaisir à maman.

L'orpheline avait ouvert le volume.

— Tiens, dit-elle, c'est un livre de prières.

— Oui, mon enfant, mais continue à feuilleter, tu trouveras... y es-tu ?

— Non, bonne sœur, des prières toujours comme celles que je sais par cœur... ah! une page blanche! non, il y a quelque chose d'écrit.

Elle s'arrêta et se mit à épeler en elle-même les deux lignes tracées sur cette page en gros caractères.

— Comprends-tu ? demanda Louise.

— Ah bien! oui.

— Voyons.

Et la petite lut en s'arrêtant sur chaque mot :

— *A Fanny*, c'est moi.... *sois bonne*, *travaille bien*, *et dis tout ce que tu feras à sœur Louise.* Il y a encore quelque chose plus bas : *Ma....Madeleine.* C'est ma mère qui a écrit ça ?

— Oui, c'est elle qui te parle, Fanny, que réponds-tu ?

— Oh! je le promets, je vous le promets, répliqua-t-elle en portant à ses lèvres la page où la main de sa mère avait passé ; comment voulez-vous que je le promette ? oui, je serai bonne, je travaillerai autant que je le pourrai et je vous dirai tout, ma sœur.

Déjà la pauvre enfant avait quitté les genoux de sa protectrice, et se plaçant devant la chapelle, étendant sa petite main vers l'image du sauveur, elle allait répéter son serment, lorsque sœur Louise, émue de cet élan d'enthousiasme, mais voulant en prolonger la durée, posa une main sur son bras et l'autre sur sa bouche entr'ouverte.

— Pas maintenant, ajouta-t-elle, pas maintenant; demain, ma fille, demain quand tu diras adieu à ton père qui t'aimait bien aussi et qui se voyait mourir avec chagrin, ne sachant qui prendrait soin de toi après lui, mais il est mort content quand il m'a vue arriver. Oui, tu le promettras demain à tous les deux, et chaque année à pareil jour, sur leur tombe à tous deux, ce sera le moyen de ne pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai jamais, et le livre?

— Tu peux le prendre et le garder: il est à toi.

—Oh! merci, maman, merci! il ne me quittera plus.

— Et si tu tiens ta promesse, mon enfant, ton père et ta mère veilleront sur toi de là haut, comme moi ici, et tu seras heureuse, car tu n'auras rien à te reprocher.

— Ah! je ferai bien en sorte, s'écria l'enfant, le

regard brillant et animé à travers les larmes qui le voilaient.

Le lendemain les deux sœurs, Fanny avec sœur Louise, Claire avec madame Féret, suivies de quelques amis, assistaient au service des morts célébré pour l'ancien négociant. La fille de Madeleine ne pleurait pas; seulement on voyait se réflêter sur sa mobile physionomie les efforts qu'elle faisait pour conserver de la force. Le combat était rude et au-dessus de son âge; aussi maintes fois le cœur faillit à lui manquer et à céder la victoire à la douleur, mais elle lutta si bien qu'elle l'emporta. Il semblait qu'impressionnée par une grande résolution, par un sentiment étrange dans une si frêle créature, elle imposât pour un temps silence à ses plaintes, jusqu'à ce que, libre de tout autre soin, elle pût déplorer sa perte récente et une plus ancienne mais non moins cruelle, avec tous les signes du désespoir et de la désolation. Claire fondait en larmes, et peut-être les assistans, examinant les filles du défunt, et témoins de ce contraste, se disaient en eux-mêmes : « La petite ne comprend pas : c'est bien heureux pour la pauvre enfant! » Pourtant, après tout, la plus affligée, qui eût pu la nommer?

Parmi les conviés à la triste cérémonie, il y avait un jeune homme que personne ne connaissait, que nul ne se souvenait d'avoir vu ailleurs que là; il était facile de deviner que l'étranger ne s'associait au deuil que par convenance, par devoir, ou peut-être par un sentiment moins louable, car de temps en temps il considérait Claire avec attention et à sa vue il se laissait aller à des idées peu en harmonie avec la circonstance où il la rencontrait pour la première fois.

— Diable! se disait-il, elle est jolie; mon père avait raison, mais il avait tort en me parlant de l'épouser : elle n'a rien. Diable! Vrai, elle est charmante, et si.... Allons donc, je ne serai pas assez fou pour faire une pareille sottise; non, sur ma foi, je trouverai mieux; d'ailleurs, j'ai tout le temps d'attendre.

A la fin de ce monologue plusieurs fois répété, il recommençait à regarder la jeune fille, puis il s'élançait dans l'avenir, entassait projets sur projets, son orgueil ne posant pas de bornes à son ambition.

La cérémonie terminée, le cortége se dirigea vers le cimetière Montmartre, où sœur Louise avait acheté pour le défunt une fosse particulière près de celle de Madeleine, et madame Féret se hâta d'entraîner Claire

hors du lieu saint : la vieille dame ne concevait pas que les pleurs soient une consolation. Les assistans étaient partis. Seule, Fanny restait à genoux dans l'église, son petit volume à la main. Sœur Louise s'approcha d'elle et regarda : le livre était ouvert à la page blanche.

— J'ai promis, dit l'orpheline d'une voix basse, mais expressive ; j'ai promis, je tiendrai, vous verrez !....

En dépit de sa tante, Claire avait voulu dire adieu à sa sœur qu'elle attendait à la porte de l'église ; elles s'embrassèrent tendrement et quand il fallut se séparer :

— Nous nous reverrons, Fanny, j'irai te voir.

— Et moi aussi, quand je pourrai.

— Adieu, adieu. Bonne sœur Louise, ayez bien soin d'elle.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, répondit la religieuse ; mais permettez que je vous fasse aussi une recommandation. Souvenez-vous des dernières paroles prononcées par celui que vous venez de quitter : « Prenez garde, mon enfant ! » — Viens, Fanny.

— C'est bon ! — repartit aigrement la vieille dame, je sais ce que j'ai à faire aussi bien que vous.....

Mais la sœur ne l'entendait plus, elle était déjà loin ; ce qui ne l'empêcha pas de continuer : — A-t-on jamais vu ! De quoi se mêle-t-elle ? Cette dévote me déplaît.

— Ma tante !.... dit timidement Claire.

— Oui, elle me déplaît, je ne peux pas la souffrir, et il y a long-temps : elle a toujours quelque chose de désagréable à vous dire. As-tu remarqué son air en parlant ? On aurait dit qu'elle nous faisait entendre un mauvais présage et qu'elle en était enchantée.

— Je suis tout à fait de votre avis, madame, répondit pour Claire une voix derrière madame Féret qui se retourna et salua de sa plus gracieuse révérence le jeune étranger dont nous avons parlé plus haut, lequel s'avançant alors continua ainsi : — Pardonnez-moi la manière dont je me présente à vous, mais je n'ai pu résister plus long-temps à mon désir de vous offrir mes hommages. Nous sommes parens, mademoiselle, je me nomme Baudin....

— Ah ! c'est vous, M. Charles ! s'écria la veuve : nous vous connaissons, nous savons que vous êtes un jeune homme plein d'espérance et de talent.

Charles s'inclina, et la connaissance ainsi faite, ils

se rendirent tous les trois chez madame Féret, celle-ci et le nouveau venu échangeant politesses sur politesses, et tandis qu'il se disait tout bas, à part lui :

— Dieu ! est-elle ennuyeuse, la tante !

Claire de son côté gardait le silence, mais n'en pensait pas moins :

— Mon cousin n'est pas beau, et puis il a un ton de suffisance qui ne me convient guère.

CHAPITRE VI.

—

PLEURS ET SOURIRES.

> Tableau frais et riant, encadré de pauvreté, de gêne, de privations, mais sur lequel venait luire de temps en temps un rayon de soleil.
>
> H. RIDNER.

> Age facile à vivre !
>
> F. SOULIÉ.

— MADEMOISELLE FANNY, dit madame Mollier la maîtresse du magasin, vous ne faites rien qui vaille : regardez-moi cette couture, quelle belle mine cela vous a ! Et puis vous n'avancez pas du tout....

— Mais, madame, objecta timidement la petite, je n'ai cette chemise que depuis ce matin.

— C'est bon ; je n'aime pas les raisonneuses. Laissez-là votre ouvrage plutôt, et venez avec moi.

— Cependant Madame disait que ces chemises pressaient.

— J'ai changé d'avis là-dessus, venez. Et vous, mesdemoiselles, silence et diligence, vous m'entendez.

Cela dit du ton d'une femme qui veut être obéie, madame Mollier, grosse maman à la figure joviale et rebondie, empreinte néanmoins par la force de l'habitude d'une sorte de sévérité officielle, sortit de l'atelier d'un pas majestueux et Fanny la suivit.

— Tiens, silence et diligence ! elle n'a jamais que ces deux mots à la bouche, — s'écria la plus jeune des ouvrières aussitôt que la porte fut fermée, — comme si on pouvait coudre sans causer. Ce n'est pas qu'on soit babillarde, ah Dieu ! fi donc ! mais ça délasse.... Est-ce embêtant, de pousser l'aiguille toute une journée !.... Je ne viendrai jamais à bout de mon mouchoir. Qu'est-ce qui a pris mon fil à présent ? C'est toi, Zoé ? Donne ; non, garde-le, je vas me reposer, et je dirai que je l'ai perdu....

— Du tout, du tout, répliqua l'autre : je serais grondée. Madame ne badine pas quand elle s'y met, le voilà !

— Les volontés sont libres, continua l'espiègle : tu veux me le donner, et moi je ne veux pas m'en servir. Assez causé pour le moment.

Et quittant son tabouret, elle se mit à courir dans le magasin, et à faire des niches à ses compagnes qui ne demandaient pas mieux que d'y répondre. Puis s'arrêtant tout-à-coup :

— Dites donc, mesdemoiselles, avez-vous remarqué l'air bête de la nouvelle venue tout-à-l'heure ? Est-ce qu'elle s'imagine par hasard être ici pour apprendre à travailler ? Quelle folie ! on voit bien qu'elle n'y est pas encore. Ah ! minute, on la formera, cette enfant ; on lui fera faire les commissions, les courses ; elle sera la bonne de la maison, le souffre-douleur de Madame, et allez donc ! C'est pas malheureux pour moi, tout de même ; j'ai long-temps agrippé la corvée, chacun son tour ; j'en avais assez, suffit, comme dit le tambour-major dans une pièce de *Bobineau* que j'ai vue dimanche dernier. Ah ! mes chères, si vous saviez, c'est très-amusant, *Bobineau*, et puis bon ton, bien meilleur genre qu'à *Mont-Parnasse*.

— Conte-nous-la, conte-nous-la, demandèrent ses camarades faisant chorus.

—D'abord, mesdemoiselles,—commença la narratrice en prenant une pose dramatique, et en donnant un accent d'emphase au timbre argentin de sa voix; — d'abord vous saurez que le tambour-major est un très-bel homme, moustaches *idem*....

Mais un *chut* malencontreux, répété par toutes les bouches comme par un écho, vint interrompre le récit intéressant promis par cet exorde persuasif; l'éloquente admiratrice du tambour-major se tut, chacune reprit sa place, les aiguilles voltigèrent de nouveau sur la batiste et la percale, et lorsque l'argus rentra dans l'atelier on y eût entendu tomber une épingle.

Ceci se passait dans un célèbre magasin de lingerie situé vers le haut de la rue Saint-Jacques; c'était là que, quelques jours auparavant, Fanny, présentée par sœur Louise, avait été admise en qualité d'apprentie; là qu'elle devait demeurer pendant le temps de son apprentissage, épreuve rude et difficile, à en juger par la petite scène qui précède. Lorsque sa protectrice, au retour de l'enterrement de son père, lui avait annoncé qu'il fallait se séparer, la pauvre enfant s'était jetée à son cou en disant:

— Pourquoi donc ne resterais-je pas avec vous ? je travaillerais tout autant.

— Mais, ma fille, je m'absente souvent des journées entières, tu t'ennuierais d'être seule.

— Oh ! non pas, et je serais bien sage ! Gardez-moi !

— Cela n'est pas possible, tu n'apprendrais rien ; je ne pourrais pas te montrer. D'ailleurs, tu ne m'auras pas toujours. Que deviendrais-tu alors ? et puis souviens-toi de ce que tu as promis....

Elle avait promis en effet d'être obéissante et courageuse, mais aussi quitter coup sur coup ce qu'elle avait de plus cher, c'était triste. N'importe, elle se résigna, prit le mince paquet qui contenait son modeste trousseau, et partit avec la Sœur. La course ne fut pas longue, et lorsqu'arrivée devant le magasin, celle-ci dit : « C'est là ! » un éclair de joie illumina la figure éplorée de la petite.

— Oh ! tant mieux, s'écria-t-elle, je ne serai pas loin de chez vous, et d'ici je pourrai presque voir votre maison.

Louise l'avait bien fait exprès ! Pour qui connaît la topographie de ce quartier, ces paroles n'ont pas be-

soin d'explication ; quant aux autres, ils les comprendront aisément lorsqu'ils sauront que le magasin de madame Mollier s'ouvrait en face de la place de l'Estrapade à laquelle fait suite en obliquant à droite la rue des Postes. Un peu consolée par cette perspective de voisinage, et surtout par l'assurance que lui donna sa seconde mère de venir la voir souvent, bien souvent, Fanny la vit s'éloigner sans trop de chagrin ; mais quand vinrent à pleuvoir les railleries par lesquelles des ouvrières accueillent toujours une nouvelle camarade : les unes sans pitié, lui demandant pourquoi elle était vêtue de noir et si c'était la règle du couvent dont elle sortait ; les autres, riant en dessous de son air timide ; celle-ci plus effrontée la forçant à tenir sa tête haute et détaillant un à un ses traits, examen accompagné de malins commentaires ; celle-là enfin implorant avec une feinte bienveillance la compassion générale pour la dernière venue ; toutes chuchottant entre elles, la prenant pour jouet ou pour servante ; puis la maîtresse avec ses brusqueries, et pas un mot d'amitié, pas un mot de douceur ! Alors l'abandonnée sentit maintes fois son pauvre petit cœur se gonfler : pourtant elle s'y accoutuma, elle répondit aux moqueries avec bonté, elle se mon-

tra soumise, affectueuse; force fut aux espiègles de la laisser tranquille.

Néanmoins l'espèce de persécution dirigée contre elle continua sourdement, et il y avait une bonne raison pour cela : elle avait en elle quelque chose d'étrange, de mystérieux, en un mot elle ne ressemblait pas aux autres; car un atelier, comme un collége, offre en raccourci l'image du monde : comme dans le monde, il y existe des jalousies, des ambitions; et pas plus que dans le monde on n'y pardonne à celui ou à celle qui se distingue de tous, quelle que soit la nature de la distinction. A part cette différence dans le début de Fanny, elle eut le sort ordinaire à toutes les apprenties : vivant d'une chétive nourriture à peine suffisante, dormant peu, travaillant beaucoup, les trois quarts et demi de ces jeunes filles n'ont pas même une chance honnête de sortir de cet état précaire, pas même l'espoir d'un meilleur avenir. Car celles qui gagnent le plus que gagnent-elles? Tout juste de quoi ne pas mourir de faim; et encore! Mais les autres....

On nous fait de charmans tableaux de la vie des grisettes; on nous les représente gaies et insouciantes, riant au plaisir, sans peine du lendemain, appelant l'amour à l'aide de leur misère, joyeuses sur un gra-

bat, franches et sémillantes créatures, à l'ame stoïque, et chantant quand leur estomac jeûne; à les voir telles que les livres nous les font, il semble vraiment que dans cette existence semée de roses, il n'y ait pas un jour, une heure pour la réflexion, pour le malheur; que, loin de là, un privilége soit attaché à ce nom, heureux talisman qui les défend contre tout ce qui n'est pas espérance et joie! Une chose manque seulement à ces gracieux portraits, peu de chose néanmoins : la vérité. Oh! que ne creuse-t-on au fond de cette insouciante gaieté, que ne regarde-t-on derrière le masque de convention éternellement appliqué sur ces jeunes visages qu'on enlumine de si fraîches couleurs? Alors ils apparaîtraient pâles et amaigris par le besoin, par la dépravation, et on les plaindrait, les malheureuses; car, si elles sont ainsi, ce n'est pas leur faute : demandez plutôt à nos institutions sociales.

Que deviendra une infortunée, jetée sans soutien dans un monde où le célibat forcé des prêtres et des soldats la condamne à rester célibataire? La corruption d'un côté, la nécessité de l'autre, tendent un vaste réseau qui l'enlace, qui l'attire comme une proie certaine dans un gouffre inévitable. Le vice et

la dévotion s'entendent pour accaparer tous les travaux des filles honnêtes : des aumônes soutiennent les couvens ; des impôts, les maisons de force ; les recluses et les prisonnières lancent au rabais dans la circulation des ouvrages destinés à faire vivre les ouvrières ; des coquines et des dévotes mangent leur pain. Que deviendront-elles ? des filles sans mœurs, des infanticides. Elles sont conduites dans un chemin tout tracé par une main de fer. La vertu seule ne fait pas vivre, il faut en convenir. Il y a bien aussi la mort, mais tout le monde n'a pas le courage, ou, si vous l'aimez mieux, la lâcheté de recourir à cette dernière ressource. Et ce qu'il y a de vraiment horrible, c'est qu'à leur tour elles contribueront à rendre d'autres ouvrières misérables et criminelles, soit qu'elles frappent à la porte des communautés religieuses, soit que saisies au-delà des limites du vice, car nos législateurs ont posé une borne en deçà de laquelle le vice est permis et favorisé, on les traîne dans ces cloaques infects qui ne s'ouvrent que pour rendre en crimes ce qu'ils ont reçu en mauvaises inclinations. Et vous, sermoneurs patentés, qui tonnez contre l'immoralité du peuple, s'il vous arrive, un jour que le temps sera beau et le soleil brillant, de venir à la Bourbe,

vous vous effraierez du nombre prodigieux des enfans trouvés qu'on y apporte de toutes parts, et vous attribuerez encore sans doute cette superfétation à Voltaire et à Rousseau dont les ouvrages sont dans toutes les mains!

Par bonheur, la fille de Madeleine a de plus que beaucoup de ses compagnes un appui, sœur Louise, et aussi une sauve-garde, le souvenir de sa mère toujours présent pour elle sous la forme du petit livre de prières. Accoutumée de bonne heure à une existence de privations, elle supporte tout sans se plaindre; cependant il y a des instans où le découragement s'empare d'elle, mais elle y résiste de toutes ses forces : de fait, une plus ferme volonté que la sienne y succomberait. Se lever avec le jour pour travailler jusqu'au soir bien tard sans autre répit que l'heure accordée aux maigres repas qu'on lui donne, s'il ne s'agissait que de cela, elle trouverait encore son sort assez doux; mais avoir à souffrir les accès continuels de mauvaise humeur de la maîtresse, avoir à obéir non-seulement à celle-ci, mais aux autres ouvrières, à tout le monde, se voir réduite à servir de domestique dans une maison où elle est venue pour apprendre un état, car plus le temps marche, plus la

prédiction faite plus haut par l'espiègle qu'elle remplace se réalise : voilà ce qui cause un véritable désespoir à la nouvelle apprentie ; encore est-ce pour elle un grand bonheur que madame Mollier ne soit pas mariée et n'ait pas un petit garçon ou une petite fille : dans ce cas, Fanny serait bonne d'enfans. Elle n'a donc pas trop de quoi s'affliger, à ce que lui disent ses camarades, et il faut qu'elle prenne son mal en patience.

De la patience, elle en a besoin vraiment ! Sans être précisément méchante, la respectable matrone gouverne son petit empire avec une sévérité quelque peu acariâtre, et en sa qualité de dernière venue, c'est Fanny qui accapare toutes les boutades ; elle a beau se défendre avec douceur, on lui jette l'épithète d'insolente ; si, au contraire, elle ne répond pas, l'irritable lingère la traite de sournoise ; l'instant d'après, on la reprend sans motif, et comme pour lui faire oublier cette injustice, on lui parle avec douceur, l'enfant sourit, mais viennent les reproches, et la voilà triste : transitions brusques et sans cesse répétées qui la désolent. Madame Mollier avec son caractère changeant ressemble assez à ces favoris de la fortune dont la prospérité n'a point gâté le cœur, et qui

retrouvent de temps en temps leur bonté naturelle, malgré les flatteries de leur amour-propre ; car elle est riche, car elle aurait le droit d'être fière, la digne dame ! Son magasin est à la mode, c'est elle qui fournit les trousseaux des mariées de bonne maison ; sa renommée s'étend jusqu'à la Chaussée-d'Antin et la Nouvelle-Athènes, et toute élégante qui se respecte se croirait déshonorée si elle prenait ailleurs ces jolis colifichets qui coûtent si cher, et qu'on fait si bien chez la lingère de la rue Saint-Jacques. Et puis, sur la longue enseigne placée au-dessus de la porte principale, ne voit-on pas en grandes lettres dorées le nom de la propriétaire accompagné de ces mots magiques : *Fournisseur de S. A. R. madame la duchesse de .....* Le moyen, après cela, de résister aux fumées enivrantes de l'orgueil ! Néanmoins, à de certains momens, tout cet étalage, toute cette richesse, n'empêchent pas la grosse lingère de se rappeler qu'elle aussi a commencé par être simple ouvrière, et alors elle redevient ce qu'elle était autrefois. Par malheur, ainsi que nous l'avons dit, ses bons mouvemens ne durent guère.

A côté de ces ennuis de chaque jour venaient se placer pour la petite apprentie quelques douces com-

pensations : est-il possible que le chagrin fasse un long séjour dans un cœur si jeune ? L'enfance est oublieuse du mal qu'on lui fait, et souvent les larmes et les sourires se rencontrent sur le même visage à la même minute : la fille de Madeleine ne pensait plus aux rebuffades de la maîtresse à la vue de sœur Louise, lorsqu'elle venait la voir au magasin, ou bien lorsque les dimanches elle l'emmenait avec elle rue des Postes ou dans ses courses de charité. C'était aussi un grand bonheur quand Fanny, fidèle à la volonté de sa mère, racontait à sa protectrice tout ce qu'elle avait fait dans la semaine, et que la religieuse disait : « Je suis contente, viens que je t'embrasse ! » Age candide, où tout est naïveté, franchise, où le cœur et la physionomie parlent à découvert, où les atteintes du malheur ne passent pas l'épiderme, où l'on se laisse aller au courant de la vie avec confiance et sécurité, ignorant des dangers et des écueils ! âge heureux surtout parce qu'il croit à ce qui est bon ! Pourquoi faut-il qu'une désolante expérience dessèche plus tard ces fleurs qui promettaient de si beaux fruits ?

Deux années s'étaient écoulées depuis l'entrée de Fanny dans le magasin de madame Mollier, sans apporter aucune différence dans la situation de l'ou-

vrière. Cependant, malgré les occupations étrangères à son état auxquelles on l'employait, elle avait fait de rapides progrès : son intelligence naturelle avait suppléé au temps et aux leçons, et à contre cœur sans doute, mais ne pouvant se refuser à l'évidence, la maîtresse lui déclara un jour, après une visite de sœur Louise, qu'à dater de ce moment son apprentissage était fini, et qu'elle serait payée par semaine pour commencer, ajoutant que si elle travaillait bien, elle ne tarderait pas à être admise à la paie par journée. Quelle joie à cette nouvelle pour la protégée de la religieuse ! comme elle se promit de devenir habile ! elle tint parole, de sorte qu'au bout de quelque temps, la grosse lingère n'eut qu'à se louer de cet avancement si rapide que dans le commencement elle regardait comme un pur effet de sa complaisance. Maintenant tout entière à ses ouvrages d'aiguille, la petite n'avait plus à craindre d'en être arrachée à chaque instant par une commission à faire ou par tout autre objet de service domestique. A présent, elle était heureuse : elle était ouvrière ! désormais elle ne serait plus tout-à-fait à la charge de sa bienfaitrice, elle aurait de l'argent gagné par elle ! cette pensée la rendait fière ; et lorsque, une semaine après, elle toucha une pièce

de quarante sous, oh! elle crut posséder un trésor. Ce fut bien mieux encore quand elle vit toutes ses journées lui rapporter quelque chose: bien peu néanmoins car sur son gain on retenait son logement et sa nourriture; n'importe! pour elle c'était beaucoup.

Mais comme il faut que toute médaille ait son revers, la jalousie de ses camarades augmenta en raison de son bonheur; elles l'accablèrent de complimens ironiques, Fanny les remercia de leur bonne amitié; puis vinrent les mots piquans, Fanny s'obstina à ne pas y répondre. Réduites au silence, elles jurèrent de se venger: si on leur eût demandé de quoi, pas une n'aurait su que dire, mais enfin, elles voulaient humilier leur jeune compagne, elles voulaient lui faire de la peine, elles soupiraient après l'occasion d'une vengeance, l'occasion ne se fit pas attendre.

Depuis quelques jours Fanny paraissait soucieuse. Elle d'ordinaire rieuse et folle comme on l'est à son âge, elle était devenue grave et pensive. Sur son front si blanc, si uni, une ride légère, oh! bien légère, mais c'en était une, amenée là par un nuage de tristesse, se faisait voir par momens; puis elle soupirait. Ses compagnes, qui n'étaient pas dans le secret de ce changement, la croyaient malheureuse et jouis-

saient malicieusement de sa souffrance. Elle ne souffrait pourtant pas, mais tandis que sa main courait sur son ouvrage, pendant que son attention semblait tout entière fixée sur les élégans festons tracés par son aiguille, sa tête travaillait aussi, son esprit calculait, elle cherchait et ne trouvait pas, c'était vraiment bien triste, et les autres riaient, mais elle ne les voyait pas rire: sa pensée était ailleurs.

C'est que la petite avait conçu un grand projet: à force d'économie, à force d'amasser sou sur sou, elle se trouvait à la tête d'une somme de huit francs, et avec ces huit francs elle pouvait acheter une belle robe d'indienne, qui ne serait pas de trop vu l'état de délabrement de sa pauvre toilette: une robe! une robe neuve achetée par elle avec son argent à elle, quelle délicieuse emplette! déjà elle en avait parlé à sa bonne amie la religieuse qui l'avait approuvée. Il entrait bien aussi un peu de coquetterie dans ce magnifique dessein: la coquetterie, n'est-ce pas la sœur jumelle de la femme, née avec elle, compagne inséparable de sa vie jusqu'à la mort et ne la quittant même pas lorsque s'ouvre cette tombe anticipée, la vieillesse?

Or donc, l'ouvrière caressait la robe neuve de ses regards doux et brillans d'espérance, elle y rêvait,

elle y songeait éveillée. Mais hélas ! ce n'était pas tout. Fanny avait de l'ambition, et cette robe ne lui suffisait pas : en même temps, la fête de sœur Louise approchait, et la reconnaissante enfant s'était promis de lui faire un petit cadeau. Quel dommage de n'avoir que huit francs en sa possession, ou bien quel dommage que la fête de sœur Louise n'arrivât pas un mois plus tard ! le temps pressait, il fallait se décider, et l'alternative était rude de renoncer ou à la robe ou au présent de fête ; une robe charmante qui irait si bien, un présent qui plairait tant à la religieuse, Fanny en était sûre : quelques jours auparavant, restée seule dans la cellule de la rue des Postes, pendant que Louise s'était rendue à l'hopital pour soigner ses malades, la petite avait remarqué une déchirure au rideau qui recouvrait la chapelle ; et quel bonheur, s'était-elle dit alors, si je pouvais le remplacer par un neuf brodé par moi ! Son cœur avait adopté cette idée avec enthousiasme, la réflexion était venue après, et cette réflexion avait été pénible, car ses huit francs ne pouvaient fournir à tout : si elle choisissait le rideau pas de robe ! si elle aimait mieux la robe, adieu le joli rideau de mousseline qu'elle aurait eu tant de plaisir à donner ! toutes ses méditations

aboutissaient à ces deux conclusions aussi cruelles l'une que l'autre.

Et puis, une autre difficulté se présentait : dans le cas où le rideau aurait la préférence, comment feraitelle pour les broderies? ses heures étaient comptées et prises au magasin ; à quel moyen ingénieux avoir recours pour parer à tous ces obstacles, pour satisfaire en même temps son envie et son bon cœur? et puisqu'il en fallait un, à quel sacrifice s'arrêter? hélas! hélas! n'y avait-il pas là de quoi rendre triste la pauvre fille?

De plus, car il semblait que tout conspirât contre elle, et en vérité c'était à en perdre la tête, une prompte résolution était nécessaire, indispensable : à peine lui restait-il une semaine jusqu'au grand jour. Plus les autres la voyaient sombre et réfléchie, plus elles étaient contentes: — le dénouement approche, se disaient-elles à voix basse, nous saurons enfin à quoi nous en tenir; la petite sournoise ne veut rien dire, tant mieux, nous aurons le plaisir de deviner.

Et là dessus redoublement de curiosité, d'attention à surveiller ses pas, ses moindres paroles, ses gestes, les jeux de sa physionomie, rien n'échappait à leur maligne investigation : espionnage d'autant plus facile

que l'enfant absorbée dans ses recherches, ne s'en doutait pas et ne faisait rien pour s'y dérober.

Mais qui fut désappointé ? voilà qu'un matin Fanny a retrouvé sa gaité d'autrefois, voilà qu'elle babille et rit volontiers comme les autres, que la vilaine ride a disparu de son front avec la tristesse; voilà aussi qu'elle ne s'aperçoit pas non plus de l'étonnement que cause sa métamorphose à ses compagnes: elle est toute à la joie maintenant, car dans la nuit elle a fait un grand effort sur elle-même; le moyen qu'elle a tant cherché, elle l'a trouvé; sa détermination est fixée; ses mesures sont prises, elle est à peu près certaine du succès, il est vrai que sa résolution lui a coûté quelques regrets, deux ou trois soupirs involontaires qu'elle a étouffés bien vite; enfin elle est sortie victorieuse de la lutte, et maintenant vive et légère, le cœur content, un sourire sur les lèvres, parceque quelque chose lui dit que ce qu'elle vient de décider est bien, elle ne songe plus qu'à mettre son projet à exécution.

—Changement de décoration, mesdemoiselles,—dit une des ouvrières, l'espiègle que nous avons vue plus haut commencer l'intéressante histoire du beau tambour-major et qui saisit avec avidité le moment où madame Mollier et Fanny sont sorties de l'atelier; —

Ah! ça, pourriez-vous me dire ce qu'elle avait et ce qu'elle n'a plus à présent? Dieu me pardonne, si ça n'était pas si jeune, je croirais que c'est une brouille avec l'ami de cœur.

—Tu es une folle,—répond mademoiselle Zoé, grande blonde à la taille roide comme un cierge et qui baisse les yeux à chaque mot,—outre que cette enfant ne sait pas si elle a un cœur, est-ce qu'elle se permettra jamais.... allons donc, l'élève d'une dévote, d'une religieuse!

— Folie tant que vous voudrez, mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il se passe quelque chose, je ne sais pas quoi par exemple, mais je le saurai: d'abord j'adore les mystères, non pas précisément par curiosité, mais j'aime à savoir; oui, certainement je découvrirai tout, et nous rirons, bah! avec ça que je lui en veux, moi, à cette pimbêche: c'est-il pas une indignité, mesdames, qu'elle soit venue me couper l'herbe sous le pied. Dieu de Dieu! quand je pense que la voilà ouvrière en grand, et que je ne suis qu'à la semaine; que je voudrais donc la vexer! ah! elle n'a qu'à se bien tenir....

—Allons, ma chère amie, interrompt la plus âgée des jeunes filles, tu n'as pas raison de lui en vouloir: elle est

gentille, Fanny; elle est bonne enfant, douce comme un agneau; et puis ce n'est pas sa faute si elle marche plus vite que toi : pourquoi es-tu si étourdie, si paresseuse?

— Là, — réplique la rancuneuse lingère exaspérée par cette vérité,— là, entendez-vous la *sainte-nitouche !* comme elle est aimable aujourd'hui ! est-ce fini ? c'est pas malheureux, ma foi. A-t-on jamais vu ! qu'est-ce qui vous prie de parler, mademoiselle, gardez votre morale pour vous, ça ne sera peut-être pas sans besoin, et ne vous mêlez que de ce qui vous concerne ; attrappe !

A ces mots un chorus d'indignation s'élève contre la protectrice de la pauvre petite qui n'ose rien ajouter. Seulement lorsque celle-ci, rentrée dans l'atelier, vient prendre sa place accoutumée à ses côtés, elle se penche à son oreille et lui dit tout bas :

— Prends garde à toi !

— Pourquoi donc? je ne crains rien....

Cette réponse est faite d'un ton si naïf et si franc que l'autre tout à fait rassurée, se borne à prononcer à demi-voix ces deux mots :

— Tant mieux !

—Que veut-elle dire?—pense l'enfant tandis que du regard elle interroge son amie qui se tait. Mais la

minute d'après ses idées ont pris un autre cours. Tout à l'heure, pendant son absence le hasard est venu la seconder merveilleusement dans l'accomplissement de son grand'œuvre. Une marchande en détail demandait un certain nombre d'aunes de mousseline, et madame Mollier avait prié Fanny de servir la pratique. Celle-ci s'était empressée de déployer une pièce d'étoffe, et qu'on juge de son bonheur! les aunes comptées, il restait un petit coupon, tout juste la grandeur du rideau de sœur Louise; profitant alors de l'occasion, elle avait machinalement mesuré le coupon, objet de toute son envie, et après l'avoir serré lentement dans la poche de son tablier, après avoir reçu l'argent de la marchande auquel elle joignit le prix du coupon, elle était passée à la caisse où elle avait payé le tout ensemble en faisant porter sur le livre de vente la pièce entière de mousseline. Tout cela s'était fait avec tant d'adresse quoique la petite tremblât de tous ses membres comme si elle eût commis un crime, que personne ne s'était aperçu de rien. Puis, elle avait quitté le magasin emportant avec elle sa précieuse conquête, bien précieuse en effet pour elle qui aurait consenti à la payer de ses huit francs quand elle n'en valait guère que la moitié; en moins de trois

minutes, elle avait grimpé dans sa mansarde, y avait déposé son trésor et était redescendue. Voilà donc un pas de fait vers le but de ses vœux les plus chers : bon augure pour le reste ; mais il lui faut redoubler d'adresse, car le reste n'est pas le moins difficile.

On était dans les plus longs jours de l'été. A cette époque, à moins qu'une commande importante et pressée ne forçât de prolonger le travail jusque dans la nuit, la règle de la maison voulait qu'il cessât à huit heures ; alors on remettait le magasin en ordre, et vingt minutes après les ouvrières demeurant chez madame Mollier avaient regagné leur taudis et dormaient ou devaient dormir. Défense leur avait été intimée de garder plus long-temps de la lumière dans leurs chambres, et cela sous peine d'une verte semonce pour la première fois et d'expulsion à la récidive. L'impérieuse maîtresse n'était pas d'humeur à se relâcher de sa sévérité ; malheur à celle qui enfreindrait ses ordres. Par suite de cette menace, il n'y avait pas d'exemple qu'on eût osé la braver, ou du moins si quelqu'une des demoiselles s'était montrée désobéissante sur ce point, le méfait avait été entouré de tant de précautions que la coupable avait échappé au châtiment, de sorte que l'audace croissant avec l'impu-

nité, il semblait que les recommandations, quoique souvent répétées, fussent comme non avenues. Fanny se flattait qu'il en serait ainsi pour elle, qu'elle aurait autant d'adresse et de bonheur que les autres.

Dès le soir même, à l'heure où le jour tombait, tandis que chacun s'occupait dans le magasin à replacer les ballots dans leurs cases respectives, elle s'esquiva, entra chez un épicier et y acheta une livre de chandelles. Favorisée qu'elle était par l'obscurité, nul ne remarqua son absence, pas même son ennemie qui pourtant avait juré de la suivre à la piste pour ne pas perdre une de ses démarches. Certes, son cœur battait singulièrement quand elle se vit en possession de cette chère lumière à la clarté de laquelle elle étala la précieuse mousseline, et que retirée dans sa mansarde elle se mit à l'ouvrage. L'espérance et l'envie de plaire à sa protectrice lui donnant des forces, elle lutta contre le sommeil qui par instans l'accablait; elle travailla avec constance, avec énergie, une grande partie de cette nuit-là et aussi des autres qui suivirent. La broderie avançait; la petite, rassurée par l'expérience contre la crainte d'une surprise, voyait avec un sentiment indicible de contentement approcher le jour où elle allait jouir du triomphe pour

lequel elle avait souffert de véritables tortures. Pendant ses longues veilles, au moindre bruit palpitante et peureuse, s'imaginant à chaque minute que son secret était découvert, la pauvre enfant ne vivait pas, et lorsqu'après deux ou trois heures d'un assoupissement plusieurs fois interrompu, il lui fallait se lever, descendre à l'atelier, se livrer au travail ordinaire de la journée, si dans son ame elle était heureuse, néanmoins son visage pâle et fatigué, ses yeux battus, témoignaient assez qu'elle n'avait pas dormi; mais un puissant mobile la soutenait dans cette épreuve qu'elle s'était imposée : ce qu'elle faisait, c'était pour sœur Louise, pour sa seconde mère, et Madeleine semblait lui sourire du haut du ciel en disant : « Tu es une bonne fille, continue. » Encore une nuit ainsi employée et le rideau sera prêt, et son amie la religieuse aura son présent de fête.

Cependant ses compagnes, frappées de son air d'abattement causé par la lassitude, hasardaient sur cet incident les observations les plus contradictoires et se perdaient en conjectures.

— Bien sûr, disait l'une, elle passe les nuits à pleurer.

— Non, si elle avait du chagrin, elle ne serait pas si gaie le jour.

— Puisqu'elle tombe de sommeil, c'est qu'elle ne dort pas.

—Eh! sans doute, la belle malice! — reprenait l'ennemie de la petite fille, dominant de sa voix tous ces caquetages à bâtons rompus. — Elle ne dort pas, c'est connu; faut pas être sorcière pour deviner ça, mais qu'est-ce qui l'empêche de dormir? voilà l'*hic*.... Eh bien! voyons, pouvez-vous répondre?

— Réponds toi-même.

— Cette bêtise! Si je le savais, je ne me ferais pas prier; silence pour aujourd'hui. Demain ce sera différent : rapportez-vous-en à moi.

—Qu'allez-vous faire, Mademoiselle?—objecta alors celle des ouvrières qui a déjà pris la défense de Fanny; —au bout du compte, cela vous regarde-t-il? Laissez-la tranquille. C'est joli d'espionner....

— Du tout, moi! Ah! Dieu! C'est pour son bien ce que j'en fais; car enfin elle se tue, cette petite sotte: elle a les yeux enfoncés qu'on y fourrerait le poing. D'ailleurs, je veux en avoir le cœur net : il faut que ça finisse.

Or, le matin que la protégée de sœur Louise s'é-

tait félicitée en jetant un regard de complaisance sur la broderie qui touchait à sa fin, madame Mollier se trouva dans l'atelier assise au milieu de ses demoiselles, ne grondant pas trop contre son ordinaire, ne cherchant pas querelle, suivant sa louable habitude, tantôt à l'une, tantôt à l'autre, à propos d'un bout de fil égaré ou d'un point cousu de travers, en un mot, d'une assez joyeuse humeur. Un profond silence régnait, chacune était occupée à remplir la tâche qui lui avait été donnée. Seulement celle des ouvrières qui ne pouvait pardonner à la pauvre enfant de l'avoir supplantée, de lui avoir coupé l'herbe sous le pied, comme elle disait, et qui sous le coup de sa rancune avait promis de la surveiller et de découvrir tout le mystère, celle-là seulement chuchottait avec ses voisines d'un air d'importance et d'affectation trop marqué pour qu'elle n'y mît pas de la méchanceté; à droite, à gauche, on tendait l'oreille pour recevoir une confidence, puis la babillarde saisissait le moindre prétexte pour colporter à la ronde son intéressante nouvelle; si bien que la maîtresse, impatientée de ce manége, s'écria tout-à-coup:

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle, à bavarder comme vous le faites? Tenez-vous en repos et tra-

vaillez : je suis sûre que j'aurai à vous gronder ce soir.

— Ce que j'ai, Madame, répondit la malicieuse, je ne dis rien, c'est-à-dire, si fait, je dis que j'ai peur du feu, et que....

A ce mot, Fanny fit un bond sur son siége et frémit.

— Qu'est-ce que signifie?.... interrompit la lingère. Du feu ! vous avez peur du feu!.... Expliquez-vous.... Qui vous donne cette crainte-là?

— Oh! mon Dieu ! je ne sais pas, mais cette nuit j'ai cru..... je me suis peut-être trompée, mais j'ai cru sentir une odeur de roussi, et ça m'a fait trembler. Dame ! brûler toute vive, comme ce serait agréable !

Pour le coup, madame Mollier fronça le sourcil, promena un regard courroucé autour d'elle, et saisissant un coup d'œil de la dénonciatrice qui lui indiquait comme la coupable la pauvre Fanny qui ne savait quelle contenance tenir, elle ouvrait déjà la bouche pour exhaler la colère soulevée dans son ame par cette transgression de ses ordres; mais soudain elle s'apaisa au grand dépit de la perfide et se contenta de répliquer avec dignité :

— Vous êtes une sotte, Mademoiselle, vous rêviez, c'est sûr.

— Cependant, Madame, je vous assure....

— C'est que le feu, c'est terrible ! Il faut y prendre garde ; — ajoutèrent trois ou quatre voix flûtées avec l'accent de l'effroi.

— Taisez-vous, silence ! Suis-je la maîtresse ici ou ne la suis-je pas ? Je vous répète que vous avez rêvé, mademoiselle, car je ne pense pas qu'il y ait ici quelqu'un d'assez hardi pour me désobéir. D'ailleurs, si la faute a été commise, ce que je ne veux pas savoir, qu'on se tienne pour averti, et qu'on n'aille pas recommencer, parce que.... enfin.... vous savez ce que j'ai promis, et quand je promets, je tiens.

Pendant ce court dialogue, l'angoisse de Fanny était au comble. En proie à la crainte de se voir trahie, elle s'agitait sur son tabouret, n'osait lever les yeux de dessus son ouvrage et une sueur froide inondait sa pauvre figure toute bouleversée. Heureusement, pour ce moment-là l'orage passa sur sa tête sans éclater ; le reste du jour il ne fut plus question de rien. Elle se crut sauvée. Du reste, inébranlable dans sa résolution, et plus confiante dans le ton d'incrédulité de madame Mollier qu'intimidée par ses me-

naces, elle n'en persista pas moins dans son projet: il s'en fallait de si peu que le rideau fût fini ! La nuit venue, elle redoubla de soins et de prudence pour se mettre à l'abri d'une surprise ou d'une nouvelle trahison, boucha avec des chiffons les fentes de la porte et le trou de la serrure, se plaça devant la chandelle de manière à en intercepter la lumière autant que possible, et tout en prenant ces mesures de précaution, elle répétait intérieurement : — « O mon Dieu ! faites que je ne sois pas découverte cette nuit : c'est la dernière. » — « Allons, continua-t-elle quand tout fut terminé, Madame ne songe plus à ce qu'elle a dit ce matin. A l'ouvrage ! encore deux petites heures !

Les deux heures étaient passées, la broderie achevée. Fanny l'admirait, enchantée, ravie, se laissant aller à une douce émotion, l'imprudente ! quand tout à coup une clé tourna dans sa serrure, la porte s'ouvrit, elle n'eut que le temps d'éteindre sa chandelle, et :

— Ah ! petite drôlesse, c'est ainsi que vous me désobéissez ! s'écria madame Mollier d'une voix foudroyante ; je vous apprendrai....

Ces mots n'étaient pas prononcés que sa main for-

midable appliqua un énorme soufflet sur la joue de la petite qui, toute saisie d'une aussi rude apostrophe, ne se sentit même pas la force d'y répondre par des larmes. Quant à la grosse maman qui en entrant dans la mansarde avait laissé son bougeoir dans le corridor, elle se retira majestueusement sans ajouter un mot. C'était bien assez.

Les suites fâcheuses que pouvait avoir sa désobéissance ne se présentèrent pas sur-le-champ à l'esprit de l'ouvrière ; s'en croyant quitte pour la correction manuelle qu'elle venait de subir, elle se déshabilla, et tout en frottant sa joue encore chaude du soufflet, elle murmurait en elle-même : « C'est égal, j'ai toujours fait ce que je voulais. » Cette sécurité augmenta le lendemain, madame Mollier la traita avec amitié comme si de rien n'était et la petite ne fut que très peu sensible aux rires ironiques de ses camarades enfin vengées et triomphantes. Ce lendemain était un dimanche, le jour tant désiré par Fanny.

Saisissant un moment où sœur Louise était occupée dans le cabinet au fond de la cellule, elle détacha le vieux rideau qui recouvrait la petite chapelle et y substitua le sien ; elle n'avait pas fini de le poser,

lorsque la sœur rentra et lui demanda ce qu'elle faisait ; alors toute rouge de plaisir :

— C'est votre fête, ma sœur, dit–elle, et ce rideau, c'est moi qui l'ai brodé.

— Je te remercie, mon enfant, mais cela a dû te coûter ; et la robe dont tu me parlais, tu ne dis rien, je devine, tu l'as sacrifiée ?

— Oh ! je verrai plus tard, ma sœur....

— Cher ange !

Et l'attirant à elle, elle l'embrassa. En ce moment, la fille de Madeleine était payée de toutes ses peines.

— Cependant, continua la sœur, une robe te serait bien nécessaire : la tienne est tout usée : il y a si long-temps que tu la portes.

— Oh ! ça ne fait rien ; je m'en passerai bien encore.

La religieuse avait raison pourtant : le vêtement de Fanny, sans avoir de déchirures, offrait à l'œil la preuve d'une économie forcée ; limée sur les coutures, l'étoffe montrait la corde ; la couleur, primitivement noire, avait pris avec le temps une teinte jaunâtre ; en un mot cette robe réclamait impérieusement une remplaçante. Mais qu'était-ce que toute cette misère en regard du plaisir qu'elle éprouvait ? Que de joie

dans le cœur qui battait sous son corsage! Quelle ivresse dans ses yeux lorsque son regard passa de l'examen de sa vieille robe au beau rideau tout neuf!

Hélas! cette joie ne devait pas durer long-temps, ou du moins devait trouver une triste compensation. Rentrée au magasin, la petite fut prise en particulier par madame Mollier qui lui dit :

— J'en suis fâchée pour vous, ma chère Fanny, et pour moi aussi car vous êtes une bonne ouvrière et vous promettez d'en devenir une excellente, mais après ce qui s'est passé cette nuit, vous ne pouvez pas rester chez moi d'autant plus que les autres nous ont entendues, et si je vous gardais, Dieu sait les criailleries! Vous n'êtes pas déjà trop bien avec elles. Parlez à votre protectrice, qu'elle vous loge ailleurs. Quant à moi, tout ce que je peux faire, c'est de vous laisser ici encore quinze jours ; j'en sais beaucoup qui n'en feraient pas tant. Et puis, soyez tranquille, vous ne manquerez pas d'ouvrage tant que je tiendrai magasin : vous travaillerez en chambre, voilà tout.

Et comme Fanny pleurait, elle ajouta :

— Je vous jure que j'en suis aussi fâchée que vous.... Allons, un peu de courage, ça ne durera

peut-être pas toujours ; mais voyez-vous, mon enfant, j'y suis forcée....

Fanny continuait à pleurer.

CHAPITRE VII.

TROP OU PAS ASSEZ.

> Cette fleur demande à être élevée en serre chaude à une température moyenne ; elle s'étiole également sous les rayons ardens du soleil et sous l'haleine du vent du nord.
>
> *Flore allemande.*

Ce jour-là, le troisième étage habité comme nous le savons par madame Féret et sa nièce, offre un aspect inaccoutumé. Dans le petit salon et dans la chambre de Claire les meubles ont été enlevés de leur place ha-

bituelle, pressés les uns contre les autres, quelques-uns même transportés dans la cuisine, afin de laisser le plus possible d'espace vide, et les chaises servant à l'usage particulier des maîtresses de la maison débarrassées pour le moment des vêtemens féminins qui d'ordinaire y sont étalés, ont été rangées avec symétrie autour des deux pièces principales de l'appartement; sur le piano de la jeune fille, si soigneusement frotté qu'on n'y voit pas un grain de poussière, se font remarquer trois ou quatre morceaux de musique nouvelle; des bouquets de fleurs ornent la cheminée si souvent veuve de cette parure qui coûte cher à Paris, et, ce qui surtout annonce que ces apprêts ont un but bien peu en harmonie avec la vie sédentaire et uniforme menée dans ce lieu tranquille, c'est un grand panier que l'on vient d'apporter à l'instant, car l'œil indiscret qui pourrait pénétrer à travers le linge qui le recouvre dans l'intérieur de ce panier, le verrait plein jusqu'aux bords d'un assortiment de gâteaux de toutes sortes. Sans doute il se prépare quelque chose d'étrange et d'important : sinon, comment expliquer ces dépenses de la veuve aux dix-huit cents francs de rente?

La vieille dame a été fort empressée toute la ma-

tinée; et en effet elle a eu beaucoup à faire. Ce n'est pas tout de se dire : « Je donnerai une soirée, » il faut encore s'arranger de manière à recevoir dignement ses invités; ce n'est rien d'ajouter après cela : « J'agirai de mon mieux, » quand on n'a pas de fortune et qu'on a de l'orgueil, et la respectable matrone n'en manque pas, un besoin plus impérieux se fait sentir alors, celui de suppléer à l'aisance véritable par un semblant de luxe, de cacher sous une espèce de vernis brillant la pauvreté qui grimace dans la déchirure d'un rideau ou sur une chaise au dossier brisé et raccommodé à grand renfort de clous visibles à l'œil le plus myope. Qu'importe la conscience qui crie que tout cela n'est que mensonge? On veut tromper les autres, et si l'on y parvient, on essaie un moment de se tromper soi-même : la vanité est satisfaite : c'est autant de gagné sur la réalité.

Or ici, la victoire n'a pas été chose facile; il a fallu tout l'esprit d'invention que la nature peut avoir donné à deux femmes dans une heure de largesse libérale, pour remédier à certains accidens désastreux, aux injures du temps qui se cramponne à tout, en dépit de la plus minutieuse attention, de l'économie la plus sévère, et à plus forte raison là où l'ordre et l'éco-

nomie, ces grandes vertus de tous les ménages, ne sont pas les qualités dominantes : la tante et la nièce avec leurs idées d'élévation ont, en vérité, à s'occuper de bien autre chose que d'une reprise à faire ou d'une tache à enlever ; de sorte que lors de l'inspection du mobilier, madame Féret a senti sa fierté singulièrement blessée à l'aspect des nombreux et désagréables témoignages de sa négligence, ou, ce qui n'a pas été moins pénible pour elle, du mauvais état de sa bourse. Elle s'est donc mise avec une ardeur sans égale à l'œuvre réparatrice, et son activité jointe à celle de la jeune fille, a fait disparaître du moins ce qui ne pouvait manquer de donner matière aux railleries de la société qu'elles attendent. Les siéges dépareillés et dont la garniture est usée sont placés de manière à rester dans l'ombre quand le salon sera éclairé ; un petit secrétaire en noyer, tout taché d'encre et dont l'extérieur antique jure horriblement avec les autres meubles plus nouveaux, a été rélégué dans un coin et couvert d'un grand schall qui aura l'air d'avoir été jeté là par hasard ; le marbre de la commode est fendu en deux, une serviette bien blanche le cache, destinée à recevoir les friandises ; il n'y a pas jusqu'aux vases chargés de fleurs qui n'aient, sur

la cheminée, un but d'utilité en même temps que d'agrément, et qui ne servent à dissimuler une malheureuse étoile causée, au bas de la glace, par le choc trop rude d'une main maladroite ; puis la vieille veuve tâchera de glisser habilement dans la conversation qu'elle a été forcée bien malgré elle d'envoyer au blanchissage les rideaux de l'unique croisée, lesquels le matin même ont été tachés par accident et qui, en réalité, se trouvaient tellement sales et déchirés depuis long-temps qu'il y aurait eu plus que de l'audace à les laisser à leur place. Enfin, ajoutant à ces soins prévoyans qui ne demandent que du temps et de la peine, l'achat d'une douzaine de verres en cristal coulé, car les pâtisseries font boire, et l'eau sucrée est un accompagnement indispensable et le moins coûteux de tous, l'ordonnatrice de la fête, voyant arriver le moment critique, s'écrie en promenant autour d'elle un regard de satisfaction :

— Tout est donc prêt ; ce n'est pas sans peine : voilà huit heures au moins que je suis sur pied, je ne fais qu'aller et venir. Claire, es-tu habillée ?

— Pas encore, ma tante, mais je le serai bientôt.

— Allons, dépêche-toi, et fais-toi belle. Il y a à parier cent contre un que pas un de ceux qui vien-

dront ce soir ici n'en réchappera; tu vas les éblouir, les charmer : c'est tout naturel : quand on est jolie et qu'on a des talens! Tiens, le fils de M. Girard, le marchand de la rue Saint-Denis, c'est un bon parti, et les autres ne sont pas à dédaigner non plus... As-tu bien étudié ta musique au moins, es-tu sûre?....

— Soyez tranquille, ma bonne tante, je la sais presque par cœur.

— A la bonne heure : ce ne sera pas comme l'autre fois....

— Je l'espère comme vous.

Claire prononce ces mots avec l'accent de la tristesse : le souvenir de sa mésaventure chez le commerçant de la rue d'Enghien, imprudemment rappelé par sa tante, bien que dix-huit mois se soient écoulés depuis la nuit fatale, est encore présent à sa mémoire. Elle continue sa toilette en silence, et la veuve opiniâtre se dit en la regardant :

— Est-elle belle, est-elle charmante! et dire qu'elle ne veut pas... Enfin, puisqu'il le faut; heureusement que ce soir....

Un soupir mal étouffé accompagne les paroles d'espérance de madame Féret : elle qui avait conçu tant

et de si brillans projets! elle qui avait rêvé pour sa nièce plus de grandeur, plus de richesse que sa nièce elle-même! la voilà forcée de rabattre de ses idées orgueilleuses. Mais le temps marche, et si Claire ne profite pas de sa jeunesse pour conquérir un mari, que fera-t-elle plus tard? Ne pouvant malgré ses raisonnemens et ses exhortations vaincre la répugnance invincible qu'éprouve la jeune fille à retourner dans un monde qui la dédaigne parce qu'elle est pauvre, voyant aussi que les promenades et les visites n'aboutissent à rien, il a fallu se retourner d'un autre côté, et sans avoir l'air de jeter la belle orpheline au nez du premier venu, elle a eu l'art de provoquer, de la part de quelques connaissances, la demande de cette soirée dont le plus grand plaisir sera d'entendre mademoiselle Claire chanter et toucher le piano. A plusieurs reprises elle a vanté à chacun des curieux les talens de sa nièce, et comme ceux-ci témoignaient le désir d'être admis en petit comité à l'inappréciable faveur d'en juger par eux-mêmes (phrase consacrée):

— Non, non, répondait-elle; elle est si timide, cette chère enfant! C'est vraiment impossible; plus tard peut-être, nous verrons.

Enfin, elle se fit tant prier, la résistance provoqua

tant de sollicitations du même genre, qu'un beau jour, vaincue, disait-elle, par ces prières réitérées, elle alla colporter dans cinq ou six maisons du quartier l'invitation suivante :

— Ma nièce consent ; je vous assure qu'il a fallu la presser ! C'est que, voyez-vous, elle ne ressemble pas aux autres demoiselles qui n'aiment qu'à briller : quoique bonne musicienne, et je puis dire qu'elle est d'une jolie force, elle ne s'occupe de son piano qu'à ses momens perdus, et n'en est pas plus fière. C'est rangé, c'est raisonnable : ce n'est pas parce que je suis sa tante et que je l'ai élevée, mais celui qui l'épousera, c'est-à-dire celui qu'elle voudra épouser, pourra se flatter d'avoir trouvé un trésor. Ah ! ça, n'oubliez pas, mardi soir, vers huit heures.... Sans façon....

Là-dessus des remerciemens à n'en plus finir, et la vieille rusée qui feignait d'accorder une grâce, ne se sentait pas de joie à chaque promesse qu'on lui faisait d'être fidèle au rendez-vous ; car, « au bout du compte, pensait-elle, du moment que ma nièce n'a pas voulu mieux, il faut bien se contenter de cela. » Et d'ailleurs, comme elle aimait à le répéter peut-être pour se faire illusion à elle-même, il y avait encore là de bons partis.

Malgré l'espèce d'antipathie mutuelle qui existe entre Claire et son cousin Charles, madame Féret a voulu que celui-ci fût invité : elle le trouve fort aimable, leurs idées vont si bien ensemble! et puis il est devenu un personnage; les vœux de son ambition se sont réalisés. De simple et obscur rédacteur que nous l'avons vu autrefois, il est monté directeur d'un nouveau journal politique fondé par le riche commerçant de la rue d'Enghien, et en raison de sa position récemment conquise, il a pris un air de suffisance et d'orgueil plus insupportable encore qu'auparavant. Plus il avance sur le chemin de la fortune, plus il s'attache à montrer de l'indifférence à la pauvre orpheline dont la beauté n'avait pas laissé de produire sur lui une forte impression. Grâce à cet esprit de divination que possèdent les femmes à un si haut degré dans de pareilles circonstances, Claire a lu dans le cœur du jeune homme, et l'embarras qu'elle éprouve devant lui qui semble la mépriser ne sert qu'à accroître sa répugnance à le voir; mais la tante a insisté, soit uniquement que le jeune homme lui plaise et qu'elle trouve dans sa présence à sa soirée un motif de vanité, soit aussi qu'elle n'ait pas abandonné toute espérance relativement aux projets de mariage formés

jadis entre les deux familles, projets dont elle peut avoir entendu parler. Justement ce soir-là Charles ne sait où aller passer son temps ; il a donc promis de quitter pour quelques heures ses importans travaux, en faveur de la vénérable dame et de sa belle cousine.

De son côté Claire a exigé une compensation à sa complaisance, et demandé la permission d'inviter sa sœur. A cette proposition, madame Féret s'est récriée :

— Fanny ! une lingère ! Eh ! ma chère amie, que veux-tu que nous fassions d'elle?

— Elle a si peu d'occasions de plaisir : je veux qu'elle s'amuse un peu. Je vais lui écrire....

— Oui, et la religieuse ne voudra pas.

— Je suis sûre de son consentement. Ainsi, ma tante, vous ne voudriez pas me contrarier....

— Non, certes, mon enfant ; que ta sœur vienne puisque tu y tiens. Je ne serai pas, moi non plus, fâchée de la voir.

En effet, tout en parlant ainsi, elle pensait en elle-même :

— Oui, qu'elle vienne en bonnet d'ouvrière, et c'est ce qui lui convient ; qu'elle vienne, je ne demande pas mieux : elle verra briller sa sœur, elle sera

jalouse, humiliée; personne ne fera attention à elle comme de juste, et ce sera bien fait pour la petite pécore que je ne puis souffrir !

Parmi les connaissances des deux dames, il y a aussi quelqu'un qui eût payé bien cher une invitation à cette soirée, un jeune homme plein d'amour et qui, malgré le refus qu'il a essuyé, n'a pourtant pas perdu l'espoir de fléchir celle qu'il aime tant, Georges Marsault en un mot. Depuis sa fatale entrevue avec madame Féret, le mécanicien a passé tour à tour par toutes les phases du découragement et de l'espérance malgré lui renaissante quoique peu fondée d'une meilleure chance pour l'avenir; il a lutté avec force contre sa passion, mais la passion l'a emporté dans son cœur. Pour chasser cette pensée qui lui revient sans cesse, car il voit trop bien qu'elle est chimérique, il a redoublé d'efforts et d'activité dans ses travaux de l'atelier; mais n'y a-t-il pas toujours des heures où l'on se trouve seul à seul avec soi-même, des heures où le cœur parle en dépit de la tête qui cherche à l'entraîner en sens contraire? Dans ces momens-là, c'était l'image de Claire qui venait, brillante de grâces et de beauté, se placer devant lui et anéantir ses courageuses résolutions d'oubli et d'indifférenee. L'indif-

férence, l'oubli, chose impossible : le trait avait pénétré trop avant. Oh ! que la raison sonne creux quand vient s'y adresser une ame qui brûle, une ame où règne un sentiment exclusif que le mépris a été impuissant à en bannir!

— Elle a les mêmes idées de grandeur que sa tante, se disait-il, elle ne veut pas de moi parce que je ne suis pas riche; elle m'a dédaigné, elle me dédaignera toujours parce que je ne le serai jamais assez pour elle. Soyons homme, et rejetons qui nous rejette. — Mais il avait beau se répéter cela avec amertume, son courage n'allait pas plus loin. Cependant il avait des accès d'indignation contre l'orgueilleuse jeune fille, il jurait de ne plus chercher à la voir, et l'instant d'après une voix secrète étouffant ces élans de fierté lui criait qu'il serait plus malheureux encore s'il s'obstinait à fuir sa vue ; alors il avait saisi toutes les occasions de se rapprocher d'elle dans les maisons où elle se rendait quelquefois ; de sorte que, par une sorte de phénomène bizarre et que pourraient seuls expliquer ceux qui se trouvent dans la même position, amoureux et indigné tout à la fois, il nourrissait avec un soin égal ces deux sentimens contraires, ballotté tour à tour de l'un à l'autre sans savoir auquel donner

une préférence décisive. Il était en proie à ces combats de la colère contre la tendresse, lorsqu'il apprit le projet de soirée conçu par madame Féret, et aussitôt il essaya par tous les moyens en son pouvoir d'obtenir une place au nombre des élus ; il fit parler pour lui une amie commune, mais la vieille dame fut inexorable : ce n'était pas là son compte, à elle, et le pauvre Georges désappointé vit avorter ses efforts : il se résigna quoiqu'à regret. A côté de ce regret néanmoins il y avait une pensée consolante : ce n'était pas à Claire qu'il devait ce nouveau refus, peut-être même que si elle eût connu son désir, elle eût tout fait pour le satisfaire. Il se trompait sans doute. Eh qu'importe ? son erreur était si douce !

La toilette de Claire est achevée. Suivant l'expression de sa tante, elle s'est faite belle, et pour lui plaire, elle a emprunté à l'art un secours dont la nature n'avait certes pas besoin. Sa taille se dessine élégante et svelte sous une charmante robe rose, et afin de se rendre plus poétique, inspiration puisée dans quelque roman de l'époque, elle a relevé sur sa tête en nattes gracieuses sa brune chevelure qui ainsi disposée lui forme une espèce de diadème.

— Tu vas enlever tous les cœurs, s'écrie la vieille

dame enchantée ; qui est-ce qui pourrait te résister, à toi si jolie et si bonne musicienne? Allons, le moment de ton triomphe approche ; ne vas pas te troubler, au moins : c'est tout ce que je te demande.... Mais j'entends sonner.... les voici.... Ah ! M. Girard, madame Girard, M. Anatole ! — continue-t-elle en recevant les arrivans avec force salutations ; — que vous êtes aimables de venir de bonne heure !

— Ma foi, oui, répond le marchand, nous avons fermé la boutique à la brune, nous nous sommes attifés lestement, car on ne peut se rendre trop tôt où le plaisir nous attend comme j'ai dit à Mignonne. — *Mignonne*, c'est sa moitié, femme d'une cinquantaine d'années, toute courte, toute ronde, qui roule plutôt qu'elle ne marche, et dont une des joues couperosées contraste singulièrement avec la couleur pâle de l'autre. — Par exemple, ajoute l'heureux époux de cette boule ambulante, nous avons été forcés de répéter plus de vingt fois à Anatole de se dépêcher : je croyais qu'il n'en finirait pas. Enfin nous voilà, les premiers à ce qu'il paraît. Eh bien ! tant mieux : quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre.

— Surtout, — poursuit M. Anatole en voulant faire une légère inclination de la tête pour accompagner

gracieusement le compliment qu'il médite mais ne pouvant y parvenir, attendu que sa cravate empesée lui serre le cou à l'étrangler, — surtout quand le galon est aussi.... a autant de.... enfin.... Mademoiselle, et vous, Madame.... je veux dire que.... certainement mon père a raison.... et....

Malgré ses efforts, Claire ne peut retenir un sourire qui coupe la parole au galant boutiquier, lequel est fort heureux d'être tiré d'embarras par l'arrivée successive des invités. A présent, pour que la société se trouve au grand complet, il ne manque plus que Charles et Fanny. Mais celui-ci n'est pas fâché de se faire attendre, afin de produire plus de sensation quand il daignera se mêler à des gens qui devront, à ce qu'il pense, le regarder comme un génie supérieur. Après quelques minutes de conversation générale, Claire dit à sa tante :

— Ma sœur ne vient pas....

— Ni M. Baudin non plus, et cela me contrarie. Mais ce n'est pas étonnant : il a tant à travailler.

— M. Baudin ? demande-t-on à la ronde avec l'accent de la curiosité.

— Un jeune homme charmant et spirituel, mesdames, — répond d'un air important la maîtresse de la

maison ; — un journaliste, messieurs, c'est-à-dire je me trompe, mieux que cela, le directeur d'un journal de l'opposition, qui donne joliment du fil à retordre aux nobles et aux prêtres. Vous l'entendrez parler : cela vous fera plaisir, j'en suis certaine. En attendant, si vous vouliez toujours commencer une partie d'écarté, voici la table, les cartes. Allons !

— Moi je ne refuse pas, réplique M. Girard ; j'aime assez de temps en temps à faire une petite partie d'amitié, pas chère, dix sous ou cinquante centimes, tant que ça peut aller. Mais, madame Féret, j'espère que vous n'oubliez pas, vous nous avez promis.... et Mademoiselle sera assez bonne pour faire honneur à votre promesse.

— Qu'en dis-tu, Claire ?

— Je ferai ce qu'on voudra, ma tante, trop heureuse d'être agréable à ces messieurs et à ces dames.

— Eh bien ! dans un moment ; nous avons tout le temps nécessaire. Je parie contre vous, M. Girard.

Et en se dirigeant vers la table de jeu, elle glisse dans l'oreille de sa nièce : — Tâche donc de faire causer M. Anatole. — Et un regard significatif accompagne cette insinuation.

Le jeune homme, en effet, n'a pas ouvert la bouche

depuis le malencontreux compliment dont il n'a pu sortir, et maintenant debout à la même place, cloué au plancher, il se contente de dévorer des yeux la belle jeune fille qui sur l'invitation de sa tante s'approche de lui et lui adresse avec un charmant sourire deux ou trois questions sans qu'il puisse trouver un mot pour y répondre. A la fin cependant, encouragé par le ton de bonté qu'elle sait si bien prendre, comme elle lui demande s'il aime la musique et que, se livrant à son enthousiasme, elle ajoute que cet art est le premier de tous, qu'il élève l'ame, agrandit l'imagination, console dans la peine, et fait couler de ces larmes si douces qu'on ne les donnerait pas pour le rire le plus franc et le plus joyeux :

— C'est vrai, réplique-t-il. Toutes les fois que j'entends de la musique, moi, ça me donne envie de danser.

Un peu déconcertée par cette singulière manière de confirmer ce qu'elle vient de dire, elle se tait un instant, mais il faut bien soutenir la conversation.

— Sans doute vous connaissez un instrument, poursuit-elle ; avec le goût si décidé que vous exprimez, je serais étonnée que cela ne fût pas.

— J'aurais voulu apprendre le cor, Mademoiselle, mais mon père n'a pas voulu.

— Ah ! je vois que vous préférez la musique guerrière. En effet elle est noble et grandiose, elle fait tressaillir, le cœur bondit en l'écoutant, et la sensation qu'elle produit, quoique mêlée d'un peu d'effroi, ne laisse pas d'avoir un charme puissant qui entraîne: on voudrait courir. Je conçois que pour un homme ces idées de gloire, de danger....

— C'est possible, je ne dis pas le contraire. Avec ça que le cor, ça fait un bruit, un tapage !

— Et c'est uniquement pour le bruit que vous auriez désiré l'apprendre?

— Ce serait si agréable, Mademoiselle : je me mettrais à la fenêtre, tout le monde me regarderait, et les voisins qui enrageraient.... Ah ! je m'amuserais joliment !

— Piqué sur quatre! Faut avoir du guignon.

Cette exclamation de M. Girard met un terme à l'entretien des deux jeunes gens, au grand plaisir de Claire qui ne trouve plus rien à dire à M. Anatole, lequel de son côté est très-content de lui, et devient à dater de ce moment aussi loquace qu'il a été silencieux au commencement de la soirée. Les parties sont

finies, l'écarté n'a plus d'amateurs, malgré les exhortations réitérées de madame Féret qui s'empresse alors de promener à la ronde une assiette chargée de gâteaux, et comme les époux Girard et leur fils sont les objets particuliers de ses prévenances intéressées, c'est par eux qu'elle commence la distribution :

— Allons, M. Girard, cette brioche vous fera oublier votre perte de tout-à-l'heure. Une meringue, madame Girard ; un baba, M. Anatole.... Tout est frais d'aujourd'hui et vient de chez *Félix*.... Claire, prépare donc de l'eau sucrée pour ces dames....

— Vous avez bien raison, madame Féret, cette méringue était excellente.

— Une autre !

— Ça n'est pas de refus.... Ah ! quel sucre magnifique ! Où le prenez-vous donc ? L'épicier d'à côté de chez nous n'en vend pas de si beau.

Pendant que chacun s'escrime à qui mieux mieux sur les pâtisseries, Charles et Fanny arrivent presque en même temps.

— Ah ! M. Baudin, nous vous attendions avec impatience.

— En ce cas, Madame, je suis désolé de n'avoir pu me rendre ici plus tôt, — répond-il en s'incli-

nant et adressant à la compagnie un salut général, salut que Claire lui rend avec une froideur marquée, — mais j'ai été retenu....

— Oui, oui, dans vos bureaux : ce doit être une rude besogne qu'un journal à faire aller?

— Il est vrai; mais la bonne cause, celle des idées libérales que je défends me donne du courage.

Un murmure d'approbation suit ces paroles, et il va s'asseoir. Quant à la petite ouvrière, elle a sauté au cou de sa sœur, et lui a dit:

— J'ai eu affaire à l'atelier; ce n'est pas ma faute....

— Veux-tu prendre quelque chose?

— Non, plus tard. Que tu es donc jolie, et que cette coiffure te va bien! reprend-elle avec une naïve admiration.

— Mais tu n'es pas trop mal non plus, toi, Fanny. Ce petit bonnet te sied à merveille, et ta robe aussi.

— Elle est neuve, je l'étrenne aujourd'hui. N'est-ce pas qu'elle est bien faite? Il y a assez long-temps que je la désirais, va! Enfin, la voilà! Que je suis contente d'être avec toi!

— Et moi donc, ma bonne petite sœur! Si tu savais combien j'aurais été chagrine de ne pas te voir. Quand tu n'étais pas là, il me semblait qu'il me man-

quait quelque chose. Voyons, qu'est-ce qui te ferait plaisir? Que veux-tu faire?

— Moi! rien que t'embrasser encore, si ça ne t'ennuie pas, et puis aussi t'entendre, car j'espère que tu joueras.

— Bonne petite!

Et un baiser cordial est échangé de part et d'autre, après lequel Claire contemple avec ravissement la figure rayonnante de joie de Fanny. Sainte amitié de sœur à sœur : rien sur la terre n'offre une plus parfaite image de l'amour fraternel des anges dans le ciel.

Ce n'est pas là sans doute la comparaison faite par les invités réunis chez madame Féret, mais ils ne peuvent s'empêcher de remarquer le groupe intéressant formé par ces deux têtes de jeunes filles qui sourient en se parlant à voix basse; ces deux têtes, dont l'une est si belle, l'autre, si gracieuse, et qui ensemble respirent l'affection la plus dévouée, le contentement le plus pur. Mais madame Féret qui maintenant ne veut plus perdre de temps et retarder le triomphe de sa nièce chérie, excitée qu'elle est par l'idée que l'ouvrière sera humiliée de voir sa sœur l'emporter sur elle, comme si la candide enfant pou-

vait être accessible à la jalousie ; madame Féret, disons-nous, se hâte d'interrompre leurs confidences affectueuses, et s'adressant à sa protégée d'un ton d'emphase :

— Puisque ces messieurs et ces dames le demandent, dit-elle, tu devrais, Claire, nous jouer ce grand air qu'on t'a apporté ce matin ; cela vaudrait mieux que de causer de niaiseries avec ta sœur, qui te parle sans doute de son magasin, chose très-importante pour elle sans doute, mais qui ne nous regarde pas le moins du monde. Allons, M. Anatole, donnez la main à ma nièce, ou bien vous, M. Charles....

— Va vite, dit Fanny, il me tarde de t'entendre.

Claire obéit, et avec tant d'empressement que les deux jeunes gens désignés par la prudente matrone qui veut les ménager également l'un et l'autre, n'arrivent pas assez tôt pour s'offrir à la conduire. Elle les devance dans la chambre à côté où, ainsi que nous l'avons fait remarquer, se trouve le piano. Tout le monde la suit et se place : les dames autour de l'instrument, les hommes comme ils peuvent. Charles se tient négligemment debout à la porte d'entrée, et Fanny, voyant un petit espace auprès de madame Gi-

rard, court s'y blottir, retenant son haleine pour ne pas perdre une note.

Cette fois, la timidité ne neutralise pas les moyens de la virtuose. Sûre de son jeu, se livrant sans crainte tout entière à l'essor de son exaltation d'artiste, elle entame le récitatif avec une vigueur et une assurance qui dénotent un talent au-dessus du commun. Arrivée au *cantabile*, son mouvement se ralentit, se déploie harmonieux et large d'abord, ensuite touchant et suave, enfin tout à coup une expression passionnée jaillit sous les doigts de la musicienne, l'instrument semble pleurer, tant les sons qu'il rend sont plaintifs et douloureux. A ce moment-là, Claire vivement impressionnée se penche comme affaissée sous le poids de la peine, et comme si ces accens de la douleur sortaient de son ame; son visage est pâle, on dirait qu'elle souffre, et ses yeux brillans de larmes, elle les tient élevés, pleins de prière et de résignation. Mais par une transition brusque et retentissante, voilà que la mélodie change de caractère et de langage; d'abord calme, timide, presque tremblante, puis plus pressée, rapide, puis entraînante et joyeuse, c'est l'image d'un cœur malade qui n'ose se fier à l'espérance, qui palpite à son approche, qui la reçoit enfin avec trans-

port, et qui célèbre sa venue par des chants d'allégresse et de bonheur. La jeune fille aussi s'est laissée aller à ce charme nouveau, les plus vives couleurs animent son teint, elle est heureuse, elle est au ciel, et elle rêve encore quand, le morceau fini, les applaudissemens et les éloges de la société viennent bien cruellement, hélas! la ramener de force sur la terre.

— Bravo! bravo! s'écrie-t-on à la ronde. — C'est gentil tout à fait. — Joli talent! —

— Mademoiselle, — c'est M. Anatole qui vient un des premiers apporter son tribut de galanterie. — Mademoiselle, vous pouvez vous vanter de m'avoir fait passer un quart d'heure bien agréable.

— Ma foi, dit M. Girard en se frottant les mains, parlez-moi de ça au moins; voilà ce que j'appelle toucher du piano. Ce n'est pas comme la fille du voisin qui accouche d'une note toutes les cinq minutes; Mademoiselle mène ça bon train, avec elle ça roule, ça va tout seul : c'est comme un orgue de Barbarie!

— Orgue de Barbarie! — réplique madame Féret d'un air moitié miel, moitié verjus; — orgue de Barbarie! fi donc! M. Girard, vous n'y pensez pas: comparer

le jeu de ma nièce.... Ah ! cela fait mal, rien que de penser à ce vilain orgue criard.

— Mais je n'ai pas voulu.... certainement.... j'ai cru.... bien au contraire....

— Eh ! sans doute, interrompt Charles avec ironie, Monsieur a tout simplement voulu dire que ma cousine joue du piano avec autant de facilité qu'il mesure, lui, une aune de drap.

— C'est ça, morbleu ! Monsieur m'a parfaitement compris, répart le marchand ; oui, oui, c'est cela.

Et c'est précisément pour cela que la jeune fille, objet de ces prosaïques louanges, n'y peut répondre par les sourires d'usage, tant son cœur est serré, tant son ame a subitement froid auprès de ces ames de glace ! Y a-t-il, en effet, un contraste plus pénible que celui offert par l'enthousiasme qui planait tout à l'heure dans les sublimes régions et qui retombe tout à coup au milieu des intérêts de la vie matérielle ? C'est le brouillard humide après un chaud rayon de soleil, le désert stérile après le verdoyant Oasis. Si pour Claire le songe a été beau, le réveil est désespérant, et elle ne se remet un peu qu'en entendant la voix émue de Fanny murmurer à son oreille :

— Tu étais si belle que j'ai cru voir un ange !

— La musique t'a donc fait plaisir?

— Oui, mais c'était toi surtout.

— Enfant! — Puis elle ajoute en elle-même : C'est la seule pourtant....

Par bonheur, madame Féret est là pour suppléer au silence de Claire.

— Elle est si modeste, — répète-t-elle enchantée à qui veut l'entendre, elle a un talent dont elle ne se doute pas. — Et, passant de l'un à l'autre, remerciant des complimens qu'on est trop bon d'adresser à sa nièce, se donnant un mal infini pour échauffer l'admiration retardataire des moins empressés, faisant circuler les friandises et l'eau sucrée, la bonne tante parle avec mystère d'une petite surprise qu'elle ménage à la société, mais dont le moment n'est pas encore venu.

— Eh bien! M. Charles, — dit-elle, n'étant pas fâchée de fournir à celui-ci l'occasion de briller à son tour, d'autant mieux que si une petite discussion politique venait à s'engager cela ferait passer le temps, — eh bien! comment va votre journal?

A cette question, les messieurs entourent le jeune homme qui, heureux de sortir de la nullité forcée à laquelle il est condamné depuis son arrivée, répond d'une voix haute et grave pour dominer l'attention :

— Mais je n'ai qu'à me louer de la faveur avec laquelle mes efforts ont été accueillis par l'opinion dont je me flatte d'être un des plus courageux organes. N'est-il pas vrai, Messieurs, aujourd'hui plus que jamais il faut qu'un écrivain politique redouble de résolution et d'énergie pour lutter contre les abus, il est besoin qu'on soit sans cesse sur la brèche : grace au ciel, nous y sommes. L'avenir de la France est dans la presse qui ne se laissera plus museler.

— Monsieur a raison, parfaitement raison, réplique un des auditeurs ; on voudrait nous museler, et la preuve c'est que les calicots et les toiles sont en baisse.... On essaie de nous prendre par la famine. Pauvre France !

L'entretien continue quelques minutes sur ce pied-là. Charles, qui trouve qu'il a déjà trop duré, saisit le moment favorable pour s'esquiver, prend son chapeau, s'excuse à la hâte auprès de la vieille dame de ne pouvoir demeurer plus long-temps et sort en se disant :

— Les imbécilles ! les ignares ! C'est pour ces gens-là cependant que nous travaillons ; et un peu aussi pour nous, il est vrai, — ajoute-t-il, — c'est une compensation.

Pendant que les profonds politiques entouraient le directeur-journaliste qui vient de les abandonner si brusquement, deux ou trois dames, à la tête desquelles se trouve madame Girard, se sont emparées de Fanny qu'elles questionnent sur un sujet beaucoup plus intéressant pour elles que tout le reste. Peu sensible aux charmes de l'harmonie, la grosse marchande a tenu constamment ses yeux fixés sur l'ouvrière durant la brillante exécution de la musicienne, et aussitôt que la petite a eu repris sa place auprès d'elle :

— Ma chère demoiselle, lui a-t-elle dit, qui vous a fait cette collerette ?

— C'est moi, Madame.

— Vous, pas possible, un vrai bijou ! Voyez donc, mesdames, comme c'est travaillé !

— Charmant, charmant !

— Donnez-moi, s'il vous plaît, l'adresse de votre magasin.... Ah ! ça ne m'étonne pas, j'en ai entendu parler. Mais, c'est égal, si vous vouliez m'en procurer une semblable....

— Je la ferai, Madame, vous n'avez qu'à venir.

— Pas plus tard que demain, vous aurez ma pratique.

— Et les nôtres aussi, ajoutent les autres dames.

— Et je vous en amènerai tant que je pourrai, je parlerai de vous.... Cher amour, elle est gentille à croquer !

— Ah ! quel bonheur ! — pense Fanny, et les éloges pleuvent sur elle, sa sœur qui s'est approchée les excitant par les siens, tandis que madame Féret voit avec impatience que chez elle on ose s'occuper d'une autre que de sa nièce ; aussi se hâte-t-elle d'appeler cette dernière :

— Allons, Claire, tu vas nous chanter quelque chose à présent : tu dois être reposée.

— Ah ! Mademoiselle chante aussi ! Elle a donc tous les talens ?

— Vous allez voir.

Et lorsque la jeune fille a terminé une romance à laquelle elle n'a pas pris la peine de donner l'accent convenable, se pressant comme pour une corvée dont elle voudrait être délivrée au plus vite, les applaudissemens retentissent de nouveau, et chacun de s'écrier !

— Voix délicieuse ! Véritable gosier de rossignol !

— Comme ils s'y connaissent, pense-t-elle, eux qui tout à l'heure....

Mais ces éloges suffisent pour chasser le sombre nuage qui s'est placé un instant auparavant sur le front de la vieille dame. Dans son ravissement, elle redouble de politesses avec les Girard qui se laissent bourrer de brioches et de biscuits, M. Anatole surtout ne refuse rien et dévore machinalement, ébloui qu'il est par les charmes de Claire.

— Il commence à se faire tard, dit Fanny, adieu, ma sœur. On me gronderait si je demeurais plus longtemps.

— Vous vous en allez, Mademoiselle, s'écrie madame Girard en courant après elle ; à demain !

— A demain, répète l'ouvrière transportée de joie.

— Elle est heureuse, et moi....

Cette pensée dans laquelle il n'entre ni orgueil ni jalousie, n'en est pas moins triste pour la pauvre Claire. Cependant elle s'efforce de la bannir ; pour plaire à sa tante, elle joue encore, elle chante encore, et toujours les mêmes éloges glacés pour ce qui est bien suivant elle, car elle y a mis toute son ame ; toujours le même enthousiasme ignorant et de convention pour ce qu'elle a fait avec négligence. Mais faut-il donc qu'elle s'en étonne ? il n'y a personne qui n'ait entendu chanter, et retenu les exclamations flat-

teuses dont on salue un chanteur. Beaucoup de gens, au contraire, n'ont jamais entendu jouer du piano, ou du moins il leur manque un sens, le sens musical; la voix, c'est encore de la matière pour ainsi dire, et il suffit de l'oreille pour en juger, tandis que l'art qui fait parler et pleurer un instrument, c'est pour eux un mystère impénétrable; là ils se tairaient si l'amour-propre ne s'en mêlait pas, mais ils n'y sont plus, ils cherchent à formuler leur admiration, chose bien nécessaire en effet! Et, par une comparaison tirée d'objets grossiers les seuls à leur portée, ils vous froissent une ame d'artiste avec une aplomb écrasant, ils tuent le feu sacré qui faisait vibrer cette ame; voilà où en est la pauvre fille : elle sent une amertume étrange lui venir au cœur à l'audition de ces louanges sincères pourtant, mais si elles lui font mal c'est surtout parce qu'elle les croit sincères. Elle est rêveuse, et l'on rit à ses côtés, mais ce plaisir n'est pas fait pour elle; oui, l'on rit, on s'amuse, et certes nul des invités n'est plus joyeux que la maîtresse de la maison. Trop ravie pour prendre garde à l'air de sa nièce, elle ne voit que son triomphe complet, éclatant. Elle est aux anges, son cœur déborde, elle étouffe de joie et d'orgueil : et lorsque la société est partie,

lorsque M. Anatole, qui est sorti le dernier, a jeté un regard enflammé sur la musicienne, regard surpris par madame Féret qui en tire un augure favorable à ses projets, revenant alors auprès de sa nièce :

— J'espère que tu dois être contente, dit-elle avec explosion.

— Oui, ma tante, répond Claire avec un sourire forcé.

De toute la nuit, la reine de la soirée ne ferma pas l'œil.

— Ainsi donc, disait-elle, je ne puis être bien nulle part. Pour les uns, j'en sais trop ; pour les autres, pas assez ; ceux-ci me méprisent, ceux-là ne peuvent pas me comprendre. Que faire ? où m'adresser pour trouver le bonheur que j'avais rêvé, pour réaliser les espérances dont je me suis bercée si longtemps ? Faut-il donc y renoncer ?

Pauvre jeune fille, hélas ! pour toi commence le châtiment d'une erreur dont tu n'es pas coupable.

—

CHAPITRE VIII.

—

LE BORD DE L'ABIME.

Les promenades au bois de Boulogne, une rose, un rêve.... que de raisons pour être à Cayenne.

J. JANIN.

Le blasphème aux lèvres d'une vierge.

H. BALZAC.

ENVIRON quinze jours après la soirée que nous avons essayé d'esquisser dans le chapitre précédent, la conversation suivante s'établit entre la nièce et la tante; celle-ci revenait d'une course qui l'avait long-

temps retenue dehors; rien qu'à son air, toute autre moins préoccupée que Claire eût deviné qu'elle avait à dire quelque chose d'important, révélation qu'elle n'osait aborder néanmoins comme si elle eût craint de la voir mal reçue; à la fin cependant elle se hasarda, mais ce fut avec une hésitation, une sorte de timidité bien éloignée de son ton ordinaire.

— Que penses-tu donc de M. Anatole? dit-elle.

— Bien peu de chose en vérité, et ma pensée peut s'exprimer par un seul mot, — répondit Claire avec un sourire de mépris: — M. Anatole est un sot, rien de plus; mais pourquoi m'adressez-vous cette question, ma tante?

— C'est que.... c'est que si j'en crois quelques paroles de son père et de sa mère, il aurait, il paraîtrait avoir des intentions.

— Qu'est-ce que cela me fait à moi qu'il ait des intentions ou qu'il n'en ait pas?

— Au contraire, cela te regarde plus que personne, puisqu'il voudrait, ou du moins, j'ai cru le comprendre ainsi et je m'y connais assez pour être sûre de ne pas me tromper, il voudrait....

— Quoi donc ? je vous en prie, ma bonne tante, faites vite, que je n'en entende plus parler.

— Ce ne serait pas là son compte pourtant ; enfin il est amoureux de toi, amoureux fou, et il ne respire qu'après le moment où il pourra t'épouser:

— Lui m'épouser, lui ! mais il faut d'abord que j'y consente, et je n'y consentirai jamais.

— Là, je m'attendais à ta réponse ! malgré tout, tu me permettras de te dire que tu peux avoir tort.

— J'ai tort ! s'écria la jeune fille presqu'en colère, j'ai tort, c'est vous, ma tante, qui me dites que j'ai tort ! mais vous ne savez donc pas que ces Girard sont des ignorans, que leur fils est un sot, je le répète, incapable de me comprendre.

— Je n'en disconviens pas, mais...

— Mais quoi ? il est riche et je n'ai rien, achevez ; c'est là votre pensée ; sans doute il croit me faire un grand honneur en me donnant son nom et sa fortune ; que m'importe ? à cela je réponds que la mésalliance serait soufferte par moi, la pire des mésalliances, celle des idées, de l'esprit, de l'éducation ; vous le concevez

bien, ma tante, et je suis étonnée que vous insistiez : avez-vous donc oublié la comparaison charmante de mon talent avec l'orgue de Barbarie ?

— C'était une bêtise qui ne mérite pas qu'on y prenne garde.

— Elle vous a choquée cependant, et avec raison : voulez-vous maintenant que je me condamne à vivre au milieu de ces êtres grossiers, auxquels je ne pourrais ni vous non plus adresser une parole sans qu'ils y répliquassent par de semblables platitudes : je ne saurais les élever à mon niveau, de même que je serais désolée de descendre au leur. Est-ce donc là que je devais tomber après tant d'espérances ? voyons, ma tante, est-ce le sort que vous aviez rêvé pour votre nièce ?

Ces paroles firent vibrer une corde bien sensible dans le cœur de madame Féret ; c'était avec peine, presque malgré elle qu'elle s'était décidée à parler à Claire en faveur de M. Anatole ; aussi du moment que celle-ci eut fait un appel à son orgueil, ce sentiment qui ne l'avait jamais tout-à-fait abandonnée et qui sommeillait seulement, se réveilla dans toute sa force, et par une

transition subite elle passa d'une extrémité à l'autre.

— Au fait, reprit-elle, je trouve ce petit monsieur bien hardi d'oser prétendre à un trésor tel que toi, un trésor dont il ne connaîtrait ni le prix ni les charmes; tu as raison Claire, oui tu as raison; laisse-moi faire, je me charge de la réponse quand la demande viendra. Ah! nous verrons si tu as été élevée, si tu as acquis des talens pour aller t'enfouir dans une boutique, si tes grâces et ta beauté sont destinées à orner un comptoir. Allons donc! ces marchands sont d'une impertinence, et moi-même tout à l'heure je n'avais pas le sens commun. Je te remercie de m'avoir rappelé à la fierté qui nous convient. N'aie pas peur; si je me suis laissée aller à des projets indignes de toi et de moi, je ne retomberai plus dans la même faute; je te l'ai dit souvent, je te le dis encore, il n'y a pas de mariage si brillant que tu ne puisses y aspirer, et à force de le chercher, nous le trouverons, sois en certaine. Tu dois briller, tu brilleras; tu dois être riche, tu auras de la fortune: à quoi donc servirait que tu fusses instruite et jolie comme tu l'es? toi pauvre, toi malheureuse, cela ne serait pas juste, ce serait un véritable meurtre. Quant à ceux qui te méprisent, ils sont bien difficiles!

mais il ne faut pas juger des autres par ceux-là. Il y a d'autres sociétés que celles que nous avons vues jusqu'ici, grace au ciel, et je t'y mènerai.

— Quand vous voudrez, ma tante, je ne demande pas mieux.

Quelles étaient donc les sociétés dont parlait alors madame Féret? elle ne voulut pas s'expliquer à ce sujet, et comme sa nièce la pressait d'en dire davantage, elle se contenta d'ajouter :

— La richesse, c'est le principal, n'est-ce pas? allons, aie confiance en moi, et reprends un peu de ton ancienne gaieté, moi, je ne veux pas que tu t'abandonnes à ton chagrin ; nous recommencerons nos promenades où chacun t'admirait, et puis, je tâcherai d'avoir des billets de spectacle afin de t'y conduire et de te distraire. Mais si tu m'aimes, Claire, quitte cet air sombre et triste qui t'enlaidit, car en vérité, ma pauvre enfant, depuis quelque temps tu es bien changée.

En effet, à dater de la fatale soirée, un découragement extraordinaire s'était emparé de la fille du négociant, et se réflétait en nuage de tristesse sur sa belle physionomie devenue pâle dès-lors et comme souffrante..

Jusqu'à ce moment, vivant dans l'ignorance des hommes et des choses, elle avait cru, puisque tout ce qui l'entourait le lui avait dit, elle avait cru qu'elle trouverait n'importe où, un jeune amant, bientôt son mari, beau et riche, à l'unisson de ses pensées et de son cœur, venant mettre à ses pieds sa fortune et ses hommages, un avenir brillant et une félicité longtemps rêvée. Grace à ces intuitions romanesques, qui avaient fini par prendre corps dans sa tête, elle s'était attachée à ses espérances comme à des réalités palpables.

Et maintenant la désillusion était venue, laissant son ame vide et ne sachant où se rattacher pour combattre l'amertume qui l'inondait. D'abord ce fut un abattement profond, un désespoir concentré, un affaissement moral et physique, contre lequel auraient échoué, et le courage si elle eût eu la force d'en montrer, et les consolations du raisonnement si autour d'elle il y avait eu quelqu'un capable de les lui prodiguer. A cette atonie désolante avait succédé un transport qui tenait de la fureur ; se raidissant avec rage contre le sort, elle avait maudit le monde qui semblait la repousser ; ce monde qu'elle ne connaissait que par

des livres menteurs et les rêves non moins fallacieux de son imagination, elle le méprisait à son tour, elle lui rendait haine pour haine, car n'était-ce pas de la haine qu'il avait pour elle, pauvre fille, en la privant d'un bien qui lui appartenait, de cette position éclatante et dorée à laquelle son éducation et ses talens devaient la conduire? trop étrangère aux lois et aux mœurs de la société pour reconnaître son erreur et la fausse route où on l'avait engagée, trop livrée en même temps à des idées qui l'empêchaient de voir qu'elle seule hélas! avait tort, que pouvait-elle faire que se révolter contre ce bras ennemi qui la clouait à sa place loin de ses brillantes chimères? et, comme les réflexions de la solitude aigrissaient encore la blessure de sa vanité, il y avait des instans où sa tête se perdait, des instans où elle jetait le défi à l'opinion du monde, au jugement de ceux qui la méconnaissaient; dans son délire elle eût goûté un indicible plaisir à tout braver ouvertement; sans s'avouer ce qu'elle ferait pour en venir là, elle voulait briller en dépit du monde, elle voulait se venger du monde en lui arrachant, par quel moyen, elle l'ignorait, ce qu'il refusait à son mérite. Se venger! pauvre fille! elle ne savait pas qu'il y a de ces vengeances qui tuent celle

qui s'en sert. Tout cela était chez elle une idée indécise, vague, un chaos à travers lequel le but seul apparaissait distinct; puis tout-à-coup sans cause apparente, par une sorte de révélation instinctive, effrayée des pensées qui l'assaillaient, elle fondait en larmes, appelant le ciel à son aide, comprenant peut-être que de telles pensées ternissaient la pureté de sa robe d'innocence; elle pleurait alors, car en vérité elle se sentait bien malheureuse.

Quant à madame Feret, l'âge et l'expérience ne la rendaient pas plus raisonnable; à l'aspect du changement qui s'était opéré dans l'esprit et les manières de sa nièce, elle y avait puisé un redoublement de mauvaise humeur : ainsi tous ses projets étaient inutiles, tous ses essais infructueux, toutes ses espérances trompées! Ainsi la jeune fille belle et séduisante sur qui elle avait reporté toute son ambition, elle ne pouvait, malgré tant d'efforts, l'élever au faîte brillant qu'elle lui avait destiné dans sa tendresse! Oh! alors, rien n'avait trouvé grace devant elle, ni les hommes, ni le sort, ni la pauvre Fanny qui certes n'en pouvait mais, et à qui cependant elle reprochait d'être sans cesse sur le chemin de sa sœur, ni Claire elle-même non plus;

de sorte que loin de voir dans le passé la cause de ce qui arrivait à l'orpheline, elle s'était obstinée, imprudente et aveugle qu'elle était, à lui conquérir une fortune par un mariage, et ce n'avait été que faute de mieux qu'elle s'était un instant arrêtée à M. Anatole Girard, effort de modestie dont nous avons vu qu'elle n'avait pas tardé à revenir pour se lancer de nouveau dans des idées d'éclat et de grandeur plus extravagantes qu'auparavant et presque criminelles, car elle en arriva par le dépit et l'entêtement au point d'adopter comme bons tous les moyens qui pourraient la mener à la réalisation de ses espérances.

Tels étaient, après l'entretien qui commence ce chapitre, les sentimens secrets de la tante et de la nièce. A force de considérer sous toutes leurs faces les images étranges qui se présentaient à son esprit, cette dernière finit par s'y accoutumer et par ne plus les examiner avec l'horreur et la honte de l'innocence timorée ; c'était un remords qui lui venait avant la faute, mais ne voulant ou n'osant pas s'avouer coupable, elle repoussa le remords comme un outrage, et s'endormit dans une sécurité funeste, le cœur toujours ulcéré, mais espérant toujours, et décidée à parvenir là où elle

s'était dit qu'elle parviendrait, ajoutant qu'elle serait bien assez forte pour résister à ces étranges tentations qui lui pénétraient de la tête au cœur, et qu'il serait assez tôt de les combattre alors qu'elles reviendraient.

Ainsi raisonne l'orgueil, et quand il tombe, il s'en prend à tout excepté à lui-même ; on dit après la chute : « j'étais fou, un bras invisible m'a poussé ! » oui, sans doute, folie qui est une punition d'en haut, puissance cachée que vous n'avez pas invoquée pour vous retenir sur la pente et qui vous a précipité dans le gouffre, et cela était juste : quand le bien ne sauve pas, il faut que le mal perde une victime. A qui la faute ?

Mais aussi le châtiment ne devrait-il pas être en raison du pouvoir de résistance donné à chacun ? Qu'un homme tombe qui a force et courage en lui-même pour lutter, et qu'il soit puni de son crime dans cette vie ou dans l'autre, certes cela se conçoit, et l'adversité envoyée à cet homme n'a rien que d'équitable ; qu'un homme glisse dans le sentier du devoir, qui est faible, mais qui a pour soutenir sa faiblesse des conseils d'ami, une main qui lui est tendue au moment où il entre dans

la mauvaise voie, et que cet homme porte la peine de son insouciance aux avis de la sagesse, voilà ce dont on ne peut se plaindre ; mais qu'un être sans appui, abandonné à lui-même, qu'un de ces êtres doux et fragiles, plus fragile encore par suite des idées dont il a été imbu dès son enfance, qu'il a, pour ainsi dire, sucées avec le lait de sa mère; qu'une jeune fille soit entraînée à faillir, séduite par un éclat menteur qu'elle a été habituée à regarder comme le souverain bien, et puis qu'elle subisse le malheur attaché à toute déviation dans le chemin de la vertu ; oh ! dites, si elle est coupable, à qui la faute? Et si elle est châtiée, n'est-ce pas de la cruauté, n'y a-t-il pas là de quoi faire douter de Dieu ? Ah! la raison se refuse à croire que la providence ne brise que pour le plaisir de briser, et sans doute il y aura une place dans le ciel pour ces fleurs battues de l'orage, pour ces cœurs flétris par un souffle étranger, pour ces ames dans lesquelles on a versé le poison, tandis qu'aux yeux de leur corps, le poison c'était du miel ; car où donc serait la miséricorde d'un père, s'il ne prenait en pitié ses plus frêles enfans devenus rebelles à sa voix, parce que d'autres voix leur ont crié avec une infatigable persévérance : « vous faites bien, vous ne sauriez mieux faire ! »

Et Claire était du nombre de ces égarés qui n'ont point de lumière pour les guider dans la véritable route. Cependant, à défaut de conseils sortant d'une bouche amie et puissante, elle trouva un jour un avertissement dans un de ces livres qu'elle aimait tant à lire, parce que là elle puisait des encouragemens à ses idées ambitieuses. Ce qu'elle lut ce jour-là semblait avoir été écrit pour elle ; c'était la courte et naïve histoire de deux amans long-temps heureux dont l'un, la jeune fille, après avoir été sublime dans la misère, ne put tenir contre la médiocrité : il lui fallait toutes les splendides jouissances de la richesse. Le passage que Claire avait devant les yeux était intitulé l'*Avenir* ; elle lut :

« Plus Emile sentait que son amour, son trésor,
» allait lui échapper, plus il se consumait en efforts
» pour le retenir ;... il eut pitié de cette jeune et suave
» enfant déjà penchée sur le précipice de la corruption ;
» il s'imagina qu'à son premier pas dans une carrière
» de vices et de cachemires, elle s'arrêterait, s'il lui
» montrait en même temps, au bout de la route, la
» honte de la rue et la paille de l'hospice ; il ne savait
» pas que les femmes comme Laure ne font attention

» à ces choses-là que lorsqu'elles y sont arrivées, et
» que bien souvent elles n'y font pas attention du tout.
» Et il se mit à lui raconter la destinée d'une jeune fille,
» douce et jolie comme Laure, comme Laure, égarée
» par ses désirs d'équipages et de grandeurs, car il ne
» voulait pas que Laure se perdît comme elle. Mon
» Dieu! que l'exemple est impuissant à calmer une
» tête de femme qui rêve de l'or et qui n'a plus d'a-
» mour pour y tenir une petite place afin qu'elle ne
» soit pas toute pleine de ces rêves vides qui donnent
» la fièvre aussi bien que les songes du cœur! n'im-
» porte, il raconta.

» — Oui, Laure, dit-il, oui je l'ai connue; comme
» toi bonne et aimante, comme toi insouciante et folle
» d'abord, puis réfléchie et pensive, puis brillante et
» riche, et perdue ensuite; c'est leur histoire à toutes,
» Laure. Ils étaient heureux comme nous l'avons été,
» comme nous pourrions l'être encore si tu voulais:
» lui bon et plein d'abnégation pour elle; elle aimante
» et dévouée, et l'aimant mieux pour les sacrifices
» que pour toute l'opulence qu'il lui eût fait par-
» tager, s'il l'eût pu. Il y a de cela quatre ans.

» Un soir, comme ils étaient riches ce jour-là, il

» la mena dans un théâtre, à un théâtre où les » loges resplendissaient de parures et de diamans, où, » sur la scène, la passion riche et dorée, et aussi » la passion dorée et riche dans les avant-scènes et » aux balcons. Jamais elle n'avait vu cela, et, tout » de suite, son regard fut corrompu, et puis après, » son ame. Il lui parla de leur aisance pauvre : elle » regardait toujours; il lui parla d'amour et de bon» heur : elle répondit schalls et brillans. Ce fut cette » soirée qui la perdit. — Il y a trois ans de cela.

» Vainement il s'efforça de la ramener à lui ; sans » cesse elle avait devant les yeux cette salle étouf» fante et luxueuse ; sans cesse à ses oreilles ces pa» roles de tendresse accompagnées d'un écrin ; sans » cesse dans son cœur l'image d'une vie toute de » mollesse et de volupté. — O la malheureuse ! n'est-ce » pas, Laure ? — C'était comme un étourdissement, » un tourbillon ; à ces pensées son sein se gonflait, » ses yeux brillaient d'un éclat étrange ; elle eût voulu » pleurer, et ne le pouvait pas ; ces souvenirs tenta» teurs formaient comme une ronde infernale qui » bondissait autour d'elle. Dans ces momens-là, il y » avait du Satan dans son regard, dans ses paroles,

» dans toute son attitude. — N'est-ce pas, Laure, » qu'elle était bien à plaindre? — Elle le quitta pour » un autre, un riche. — Il y a de cela plus de deux » ans.

» Des parures fraîches et belles, des fêtes, des » concerts, des courses rapides, pas un moment pour » respirer, une ivresse, un délire! Elle se croyait » heureuse, parce qu'elle n'avait pas le temps de sou- » haiter le bonheur. Elle se laissait vivre, ne sentant » de la vie que les parfums et les délicieuses émo- » tions. C'est beau et désirable, n'est-ce pas, Laure? » — Elle était ainsi, il y a un an de cela.

» Un immense bâtiment, percé d'une multitude » de petites fenêtres, l'asile de la souffrance et du » vice! — Aimes-tu, Laure, les cris de la douleur, » les larmes du misérable que le fer brûle ou dévore? » Quand l'ame est insensible, quand le cœur bat froid » dans la poitrine, c'est quelque chose que l'aspect » d'un hôpital bien plein, bien retentissant de cris et » de sanglots, où toutes les tortures morales et phy- » siques se sont donné rendez-vous; cela fait pleurer, » cela soulage, n'est-ce pas, Laure? — Un hôpital!

» Elle y était, je l'ai vue; je te dis que je l'ai vue,
» Laure, il y a de cela huit jours. »

» Sans doute Laure crut que c'était là un conte » fait à plaisir, car en l'écoutant elle se souriait à » elle-même dans sa petite glace, admirant sa beauté » et sa chevelure lisse et noire, et elle ne répondit » pas un mot. Pour Émile, comme c'était leur his- » toire, l'histoire de leur amour qu'il venait de ra- » conter, telle qu'elle avait été jusqu'à présent, telle » qu'elle serait peut-être par malheur, il fut tenté de » se désespérer, car Laure, l'imprudente! n'avait » pas compris ou n'avait pas voulu comprendre.... »

Arrivée là, Claire ferma le volume et le rejeta loin d'elle avec un mouvement où il y avait tout à la fois du dépit et de la terreur. Ce n'était pas comme la jeune fille de la nouvelle qui n'avait pas compris : elle comprenait bien, elle! mais elle eût tout donné pour ne pas comprendre, tant la leçon lui semblait sévère. Cependant elle en vint bientôt, elle aussi, à penser que tout cela était faux et mensonger, bon à faire trembler, à émouvoir, rien de plus. Néanmoins, elle demeurait pensive, repassant en elle-même ce qu'elle avait lu, surtout les tristes images de ce lugubre ta-

bleau de l'hospice promis à une malheureuse dont la destinée avait avec la sienne une ressemblance si frappante, et se disant à chaque souvenir qui augmentait son effroi : « — Ce n'est pas vrai, cela ne s'est jamais vu ! D'ailleurs, dans ce livre même, qui sait si le funeste horoscope s'est accompli ? » Et malgré son intention première de laisser la Nouvelle inachevée, attirée par une sorte de charme irrésistible, elle ramassa vivement le volume et courut bien vite au dénouement de l'histoire. Après une scène entre les deux amans, scène où le jeune homme, qui a acquis la preuve que sa maîtresse veut l'abandonner pour un autre, s'est jeté à ses genoux, pleurant à chaudes larmes, la suppliant de changer de résolution ; après cette scène, disons-nous, Claire trouva ce qui suit :

« Laure fut émue ; elle savait que ce que ni la faim,
» ni l'horrible misère, ni l'abandon des hommes n'a-
» vait pu faire, elle le faisait, elle ! elle savait qu'elle
» seule était capable de faire pleurer Émile. Elle le
» regarda, et puis, étouffant de douleur, de repentir,
» elle lui passa les bras autour du cou, appuya la tête
» sur son épaule, et pleura avec lui. Elle voulut
» parler, mais Émile ne le lui permit pas : — Plus

» tard, mon ange, dit-il, oui, plus tard tu parleras;
» je sais ce que tu as à me dire. — Et, après avoir
» bu dans un long baiser les larmes qui coulaient de
» ses yeux, suffoqué de bonheur et d'espérance,
» il sortit.... et quand il rentra, il ne trouva plus
» Laure!

» Émile ne se tua point : il croyait en Dieu! il
» faillit seulement devenir fou. Il eût peut-être mieux
» fait! — Il aurait eu tort, car aujourd'hui, Émile,
» riche et célèbre, artiste d'une réputation européenne,
» au milieu du luxe, des plaisirs qui l'environnent,
» qui courent à l'envi au devant de ses vœux, ne se-
» rait pas, privé de la raison, ce qu'on appelle vul-
» gairement un homme heureux; et pourtant, malgré
» son bonheur, malgré le retentissement et peut-être
» à cause du retentissement de son nom, Émile a des
» instans de tristesse profonde, de méditation mélan-
» colique. Dans ces momens-là, il pense à Laure. —
» Et Laure?.... »

Ici finissait la page.

— Ah! nous allons voir si elle a été heureuse, pensa Claire. Je suis sûre que la vilaine prédiction de l'artiste n'avait pas le sens commun.

Elle tourna donc le feuillet, avide et curieuse, désirant de toute son ame avoir deviné juste. Mais aux premiers mots, elle frémit. La nouvelle se terminait ainsi :

« Un immense bâtiment, percé d'une multitude de
» petites fenêtres, l'asile de la souffrance et du vice !
» Aimez-vous les cris de la douleur, les larmes du
» misérable que le fer brûle ou dévore ? Quand l'ame
» est insensible, quand le cœur bat froid dans la poi-
» trine, c'est quelque chose que l'aspect d'un hôpi-
» tal bien plein, bien retentissant de cris et de san-
» glots, où toutes les tortures morales et physiques
» se sont donné rendez-vous ; cela fait pleurer. — Un
« hôpital ! c'est la demeure de Laure !.... »

Pour le coup, ce fut une véritable colère qui brilla dans le regard de la jeune fille désappointée.

— C'est se moquer de ses lecteurs, s'écria-t-elle en repoussant le malencontreux volume, que de leur donner pour de la réalité ce qui n'est que le rêve d'une imagination malade. Vraiment, il faut avoir du temps et de la bonté de reste pour s'amuser à lire de pareilles fadaises.

—Après qui en as-tu donc, Claire ?—demanda madame Féret qui d'une chambre à côté avait entendu cette exclamation et qui accourut aussitôt avec un air tout inquiet ; — de quoi parles-tu , et pourquoi as-tu jeté ce livre par terre ?

— Il mérite en effet qu'on en prenne soin , ma tante , pour les bonnes choses qu'il renferme. Tenez , avez-vous lu cela ? — Et en parlant ainsi elle présentait le tome ouvert à l'endroit dont la lecture lui avait causé tant d'indignation. — Si vous l'avez lu , qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense , répliqua aigrement la vieille dame , c'est que si j'avais su , je t'aurais dit de ne pas prendre la peine de le lire toi-même. C'est un sot conte ; sur ma foi , si je voulais m'en mêler , j'en ferais de meilleurs , qui ne seraient pas si bêtes dans tous les cas , je m'en flatte. Cet auteur là est un imbécille et je m'en vas prévenir au cabinet littéraire de ne plus nous donner de ses ouvrages ; nous en avons assez. Il faudra que je dise à ton cousin Charles de le soigner , à la première occasion , dans son journal.

Cela dit d'un ton passablement doctoral , elle re-

tourna à ses occupations de ménage, et Claire tout émue encore de sa lecture et des pensées qu'elle avait fait naître, ouvrit la croisée, s'accouda sur la rampe, et regardant sans voir ce qui se passait dans la rue, mais respirant un air doux qui lui faisait du bien et calmait sa tête brûlante, se laissa peu à peu aller à ses rêveries ordinaires, couleur de rose maintenant, embellies qu'elles étaient par l'espérance, ne se souvenant déjà plus de l'histoire de Laure et de l'hôpital.

Dans la maison en face de celle dont madame Féret occupait, ainsi que nous l'avons dit, le troisième étage, demeurait depuis quelque temps une danseuse étrangère attachée au théâtre de la Porte-Saint-Martin; un banquier allemand, ancienne connaissance peut-être de Vienne ou de Stuttgard, l'avait logée dans ce quartier retiré, pour de bonnes raisons sans doute, et lui donnait, en retour de son affection, le superflu de ses trésors. Césarine se souvenait encore du temps où elle était fraîche; puis, pâle et jolie, on peut valoir beaucoup, et Césarine, la grande fille, ne s'estimait pas peu; car, outre son banquier germanique, elle avait un coupé, une femme de cham-

bre, trois cachemires, c'était encore la mode alors, des diamans et un groom à la façon d'Angleterre, un petit garçon de quinze à seize ans, rose et frais, aux cheveux blonds, aux lèvres souriantes; ajoutez à cela de beaux appointemens que son directeur lui payait pour aller passer trois mois à Londres; plus, des hommages à la fatiguer et une longue suite d'adorateurs en sous-ordre : une véritable divinité, capricieuse et fantasque; en somme néanmoins, belle et charitable à ses heures. Malgré tout, Césarine s'ennuyait. Était-ce un souvenir, étaient-ce des regrets? Elle s'ennuyait, et il y paraissait bien.

Souvent, de sa fenêtre, Claire l'avait examinée lorsque, d'un pied leste, elle montait dans son magnifique coupé, et qu'arrivée là, comme brisée de l'effort qu'elle venait de faire, elle se laissait tomber sur les coussins moelleux où elle demeurait languissamment étendue sans parole, sans sourire, dans l'attitude de la nonchalance et du dédain. A sa vue, l'innocente jeune fille aurait désiré connaître le mystère qu'elle tremblait de pénétrer cependant; il lui semblait, dans les commencemens, que c'était là une existence à part, une existence maudite et peu désirable, et même toutes les fois

qu'elle avait vu le banquier accompagner la danseuse, elle avait fermé brusquement sa croisée, poussée en cela par une sorte d'instinct né de la pudeur qui se révoltait. Plus tard, instruite par quelques mots de sa tante qui avaient été une révélation tout entière, elle avait souvent plaint cette idole parée, à laquelle il manquait un souffle pour vivre; souvent, émue de la destinée de cette femme qui, pour n'avoir rien à désirer, s'était condamnée à un esclavage pire que la misère, de cette femme qui, quoique jeune encore, portait sur sa figure les traces d'un âge avancé, de cette femme enfin qui ne souriait à rien, tant un désenchantement complet alourdissait l'atmosphère autour d'elle, souvent Claire s'était dit : « — Oh! qu'elle doit être malheureuse! »

Surtout elle avait eu de la pitié pour cet ange déchu, lorsqu'après avoir regardé le vieil ami de la danseuse, elle rejetait tout-à-coup un coup d'œil au-dedans d'elle-même, et que dans son cœur elle trouvait un contraste si tranché, une image enchanteresse, celle de l'amant de ses rêves, jeune homme élégant et beau qui lui souriait la nuit et qui ne la quittait pas le jour, apparition toujours présente de celui qu'elle attendait

dans l'avenir. « — Oh! oui, reprenait-elle alors, elle doit être malheureuse! »

Mais c'était autrefois que Claire avait eu ces pensées et prononcé ces paroles. Pourquoi donc n'en fut-il pas ainsi ce jour-là?

Un quart d'heure s'était écoulé depuis que la jeune fille avait ouvert la fenêtre; plus calme maintenant, elle laissait errrer ses regards et son imagination sans but fixe, lorsque son attention fut attirée vers la maison vis-à-vis d'elle. Un équipage s'y arrêta et le vieux allemand en descendit, suivi d'un homme qui portait à la main cette espèce de portefeuille rouge, d'une forme semi-circulaire, dans lesquels les bijoutiers ont coutume d'étaler et de porter chez les pratiques des parures précieuses. Ils entrèrent tous les deux dans la maison. Quelques minutes se passèrent, après quoi le joailler sortit, puis un instant après le banquier reparut conduisant Césarine, et lui donna la main pour l'aider à monter dans la voiture; elle s'y plaça moins insouciante qu'à l'ordinaire, brillante et majestueuse, la tête surmontée d'un riche diadème de pierreries, mais là dessous pourtant, son premier mouvement de joie passé, triste et pâle, les yeux ternes, la bouche

muette ; on eût dit qu'elle sentait son humiliante situation, et que, ne voulant pas avoir l'air de la comprendre, elle s'entourait de silence et de dignité comme d'un rempart contre la honte ; ou bien était-ce peut-être son indifférence blasée qui reprenait le dessus.

Pour le vieux monsieur, lui, il avait l'attitude fière et gourmée, car il allait faire admirer ses diamans, promener sa danseuse, sa conquête ; il se rengorgeait dans sa cravate, et son regard triomphant semblait dire : — « Elle est à moi ; voyez comme elle me coûte cher ; pauvres diables qui enviez mon sort, vous n'en avez pas comme celle-là, vous autres ! »

Pendant ce temps-là le petit groom, assis derrière, ouvrait de grands yeux ébahis à l'éclat de la parure de madame, qui ne cachait pas ses cheveux longs et noirs. Il souriait, l'enfant ! et, dans ce sourire, il y avait toute une révélation de malice et de volupté. A l'ordre du maître, le cocher anima ses chevaux qui piaffèrent et s'élancèrent.

Quand la voiture partit, Claire la suivit du regard ; quand elle eut disparu, Claire regardait encore. Puis

un instant après, elle referma sa fenêtre, prit un livre, pas celui du matin, et avant de l'ouvrir, elle se dit :

— Que c'est beau un équipage!

En parlant ainsi, Claire soupirait.

CHAPITRE IX.

—

LE SÉDUCTEUR.

> Un prêtre demanda à saint Evremont quelques heures avant sa mort, s'il voulait se réconcilier? — Volontiers, répondit l'épicurien moribond, réconciliez-moi, je vous prie, avec l'appétit.
>
> *Chroniques.*
>
> Mon Dieu! se peut-il qu'il y ait de ces fatalités étranges qui font que le salut de l'un enfante nécessairement la perte de l'autre?
>
> R. MACFURLYN.

Ce n'était pas sans raison et uniquement par suite de l'insouciance de son âge que Fanny avait apporté une figure joyeuse à la soirée de madame Féret. Renvoyée du magasin avec une douceur qui tranchait

singulièrement avec le ton et les manières habituelles de la lingère, mais enfin chassée pour une faute dont le motif aurait dû lui servir d'excuse, punie d'une désobéissance causée par la bonté de son cœur reconnaissant, la pauvre petite avait pleuré d'abord, comme nous l'avons dit plus haut en terminant le récit de sa mésaventure, puis, si elle avait essuyé ses larmes, elle ne s'était pas moins livrée au désespoir. Ces paroles de madame Mollier, quoique adoucies par l'accent du regret qui les accompagnait : « Vous ne pouvez plus rester chez moi! » ces terribles paroles résonnaient sans cesse à son oreille. Que faire? Comment parer ce coup aussi funeste qu'inattendu? elle ne savait que résoudre : prier madame Mollier de lui pardonner, de la garder, toutes ses supplications eussent été inutiles, elle ne l'ignorait pas. Dans son infortune, une seule ressource lui restait : un aveu à sœur Louise; un seul refuge, la protection de sœur Louise, qui ne l'abandonnerait pas bien certainement. Mais ici nouvelle désolation : comment tout raconter à la religieuse sans lui dire en même temps que c'est pour elle, pour lui faire un cadeau le jour de sa fête que sa fille adoptive a encouru le châtiment qui la frappe? car c'était là le difficile et ce que la charmante en-

fant n'eût pas voulu faire savoir à sa bienfaitrice pour tout l'or du monde. Elle hésita long-temps, long-temps elle mit son imagination à la torture pour y trouver un expédient qui la sauverait de cette confidence si pénible; à force de réfléchir, elle crut l'avoir rencontré, mais il fallait que la lingère voulût bien se prêter à son mensonge, si toutefois l'on peut appeler de ce nom le sentiment d'exquise délicatesse qui lui faisait en cette circonstance désirer de cacher une partie de la vérité.

— Je vous en prie, dit-elle, ne racontez pas à sœur Louise que je veillais la nuit, elle me demanderait pourquoi, et je ne voudrais pas qu'elle sût que c'était afin de lui être agréable; dites plutôt que vous êtes mécontente de moi, qu'on ne peut pas me souffrir ici et qu'il faut que j'en sorte. Oh! je vous en prie, ne me refusez pas. Voyez-vous, ce serait presque lui reprocher mon cadeau et lui imposer l'obligation de réparer le tort que je me suis fait en travaillant pour elle, et j'aime mieux ne rien devoir qu'à sa bonté. Elle me pardonnera, j'en suis sûre : elle m'aime tant! Et vous serez bien bonne aussi en paraissant très en colère contre moi.

Madame Mollier se laissa toucher, promit et tint

parole. Dans l'entrevue qu'elle eut quelques jours après avec la sœur de charité, elle n'accusa nullement la petite ouvrière, témoigna même du regret de se séparer d'elle, ce qui peut-être était vrai au fond; elle mit sur le compte de l'économie la mesure qu'elle se trouvait forcée de prendre, ajoutant que si Fanny n'entrait pas dans un autre magasin, elle lui fournirait de l'ouvrage tant qu'elle en pourrait faire, et que plus tard, dans un temps qui n'était pas bien éloigné, il serait possible qu'elle reprît la petite, mais auparavant il lui fallait opérer certaines réformes parmi ses ouvrières, réformes inabordables pour le moment, vu la bonne saison et ses engagemens antérieurs. Cette nouvelle donna beaucoup à réfléchir à l'amie de Madeleine, mais une fois sa résolution arrêtée, elle ne songea qu'à consoler la pauvre enfant qui, la voyant deux jours après arriver à l'atelier, se jeta dans ses bras toute en pleurs et aussi quelque peu confuse de tromper sa bienfaitrice, sa seconde mère, sur le véritable motif de son exclusion du magasin. Celle-ci la rassura, lui fit entendre que le mal n'était pas sans remède, qu'au contraire il pouvait en résulter un grand bien; enfin Louise dit à sa protégée en la quittant :

— Fanny, sois tranquille, aie de la patience et compte sur moi. Nous avons du temps devant nous ; tu seras contente. Adieu, sois tranquille, je ne t'abandonnerai pas, tu le sais.

— Oh! oui, j'en étais certaine.

— Allons, retourne à ton travail, et ne t'inquiète de rien.

Et comme la petite avait confiance dans la parole de sa bonne amie, elle était en effet sans inquiétude ; elle continuait donc à demeurer chez madame Mollier, travaillant avec autant de zèle et d'ardeur que par le passé, calme et joyeuse en dépit des tracasseries de ses camarades qui, malgré la discrétion de la maîtresse, n'avaient pas tardé à savoir, et la scène qui s'était passée et le congé donné qui en avait été le résultat. Peu satisfaites, à ce qu'il paraît, d'une victoire qui aurait dû contenter leur jalousie exigeante, les vindicatives demoiselles semblaient prendre à tâche de faire payer chèrement à l'expulsée le répit qui lui avait été accordé. « Certainement, se disaient-elles, on n'en aurait pas fait autant pour nous ! » Leur animosité puisant de nouvelles forces dans la prétendue injustice de cette faveur, elles ne négligeaient

aucune occasion de la tourner en ridicule ou de lui faire de la peine, et ne lui épargnaient pas ces mille picoteries, ces blessures à coups d'épingles, arsenal favori de la haine féminine qui compense la faiblesse de ses attaques par leur incessante répétition. Seule contre toutes, car la première ouvrière qui avait quelquefois pris sa défense était sortie du magasin pour aller s'établir à son compte, privée de cet appui, Fanny ripostait de son mieux lorsque madame Mollier n'était pas là pour interposer vivement son autorité, ce à quoi elle ne manquait jamais au premier mot piquant; mais le plus souvent encore la petite ne répondait à ses adversaires que par le silence, opposant ainsi à l'acharnement général la patience et la résignation.

Il y avait pourtant des momens où elle se mettait dans une véritable colère, et c'était lorsque les plaisanteries tombaient sur sa sœur bien-aimée; elle en avait parlé avec une naïve admiration, vantant sa beauté, ses talens: c'en était assez pour que les autres donnassent l'essor à leur critique moqueuse. Un jour Claire vint au magasin; toutes les ouvrières voulurent la voir, et pas une, après l'avoir vue, ne se fit faute de déclarer qu'il fallait joliment rabattre des

éloges de Fanny ; on passa en revue les traits de ce phénix et on finit par convenir d'une voix unanime que s'il y en avait de plus laides, il s'en trouvait aussi quelques-unes, beaucoup, un très-grand nombre de plus jolies, et en disant cela, chacune des dénigrantes se redressait, se donnait des graces, faisait des mines, d'un air qui signifiait bien évidemment : « Regardez-moi, ne suis-je pas mieux qu'elle ? » Pour Fanny, en les écoutant, elle se pinça les lèvres, rougit, puis s'emporta ; en un mot, il fut aisé à ses malignes compagnes de s'apercevoir qu'elles l'avaient blessée au vif, et que c'était là, comme elles le dirent, son endroit sensible.

Il n'en fallait certes pas davantage, d'après la disposition hostile des esprits dans ce petit monde, pour que la conversation revînt maintes fois sur ce sujet ; et la soirée de madame Féret était un trop bon prétexte aux railleries pour qu'on le laissât échapper ; aussi le lendemain fût-ce avec un accent ironique dans lequel perçait l'envie que toutes les bouches adressèrent cette question à la petite ouvrière :

— T'es-tu bien amusée, Fanny ?

— Certainement, mesdemoiselles.

— C'est pas étonnant, ça devait être si beau! Et qu'avez-vous fait?

Fanny ne répondit pas.

— Laissez donc, dit une autre piquée de ce silence, vous ne voyez pas qu'elle est encore toute étourdie du plaisir qu'elle a eu, et que ça lui ôte la parole.

— Ce n'est pas ça, poursuivit une troisième, c'est qu'il n'y a rien à en dire, voilà pourquoi elle se tait.

Fanny résista encore et ne répondit pas.

— Comme vous devinez, vous autres! Je mettrais ma main au feu qu'elle s'est ennuyée à périr, et que, par amitié pour nous, elle ne veut pas nous parler de sa belle soirée.

— Ou plutôt il y avait tant de magnificence qu'elle a peur de nous donner des regrets.

Fanny ne répondit pas, mais elle s'agita sur son tabouret avec impatience.

— Je parierais que sa charmante sœur, la brillante demoiselle, a été maussade : c'est permis aux jolies femmes.

— Ce n'est pas vrai, s'écria cette fois la petite hors d'elle-même, Claire a été très-aimable, elle a joué du piano....

— Ah! ah! il paraît que nous avons des talens distingués : genre *soigné!* Mais c'est égal, ça doit être diablement monotone d'entendre de la musique pendant trois ou quatre heures de suite. A-t-on dansé?

— Non, ma sœur a chanté.

— Comment! pas une seule malheureuse contredanse? J'aime mieux *la Chaumière*....

— Et moi donc! Avec ça, je suis sûre, que les rafraîchissemens....

— Il y avait des gâteaux, répliqua Fanny.

— Les gâteaux ont leur agrément. Et sans doute aussi du cidre, de la bière?

— Du tout; à la bonne heure dans vos guinguettes, mais chez ma sœur....

— Eh bien! est-ce que ta sœur serait trop grande dame?.... Ah! pardon, excuse, une jeune personne qui ne fait pas œuvre de ses dix doigts.... J'oubliais qu'elle est au-dessus de nous.

— Patience ! elle pourra descendre.

— Tout ce que vous direz n'empêchera pas Claire de faire un brillant mariage.

— Sans doute : on a vu des rois épouser des bergères.

— Ou bien encore.... Hum ! Est-ce qu'on épouse aujourd'hui ?

— Allons, un de ces jours nous apprendrons que la belle a été enlevée par un milord.

— C'est indigne, mesdemoiselles, de parler ainsi de quelqu'un qui vaut mieux que vous toutes.

— Par exemple, voilà qui est fort !

— Et c'est apparemment, continua la petite, par l'envie que vous auriez d'être enlevées que vous avez toujours ce mot à la bouche.

— Ma foi, bien riposté ; à toi la balle, Zoé, c'est à toi que ça s'adresse.

— C'est à toi plutôt....

— Moi ! en fait de milords, je ne connais que des étudians....

Et la discussion continuant sur un autre terrain, Fanny pouvait dévorer en silence les injurieuses et grossières moqueries dont sa sœur chérie était la victime, sa sœur qu'elle s'était accoutumée, dans sa tendresse ingénue, à regarder comme un modèle de perfection.

A ces motifs d'ennui sans cesse renaissans venait se joindre pour la petite ouvrière un nouveau chagrin, l'inquiétude sur son propre sort. Les jours, les semaines s'écoulaient, et pas un mot de Sœur Louise qui lui apprît ce qu'elle allait devenir. Le temps s'approchait où elle devait sortir du magasin, et malgré elle, malgré sa confiance dans une protection qui ne lui avait jamais fait défaut, malgré toutes ces causes de sécurité, la pauvre enfant ne pouvait sans effroi envisager l'avenir. Néanmoins, il faut le dire en son honneur, ce n'était pas là son plus grand tourment; ce qui l'affligeait, ce qui abreuvait son cœur de fiel et d'amertume, c'était surtout de voir que tout le monde qui l'entourait semblait s'entendre pour refuser à Claire la justice qu'elle méritait si bien. Indignée de ce concert d'animadversion qui s'élevait à chaque instant contre l'objet de sa tendresse, elle la défendait à sa ma-

nière, et pour établir une espèce de balance, autant ses compagnes dépréciaient sa sœur, autant elle la louait quand elle trouvait des oreilles disposées à l'écouter. Elle eût mieux fait de mépriser tout cela, sans doute; mais, encore une fois, elle l'aimait tant! De sorte que plus sa sœur était critiquée, plus Fanny s'oubliait elle-même pour ne songer qu'à redoubler d'éloges et d'amitié. Oh! oui, le silence du mépris eût été préférable!

Peu de jours avant celui fixé pour sa sortie du magasin de madame Mollier, une querelle semblable à celle qui précède, ayant toujours Claire pour motif, s'était élevée en l'absence de la maîtresse lingère, et les attaques avaient été cette fois plus directes et plus offensantes aux yeux de Fanny qu'à l'ordinaire; celle-ci, après avoir répliqué vivement, sentait des larmes mouiller sa paupière et lui couper la parole, lorsque, heureusement pour elle, l'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un visiteur dans l'atelier.

— Chut! avait-on dit en le voyant entrer, ne parlons plus de ça : M. Morissot pourrait le redire à madame. Bonjour, M. Morissot!

— Eh! bonjour, mes petits démons! Toujours

fraîches, toujours gentilles! — Et, tout en parlant ainsi, il allait de l'une à l'autre, passant la main sous le menton de celle-ci, déposant un baiser sur les joues rosées de celle-là, ricanant, minaudant, faisant l'aimable. On voyait qu'il était là dans son centre et qu'il y prenait ses aises; mais arrivé à Fanny, il s'arrêta tout court, et d'un ton doucereux et insinuant :

— Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mon petit ange? dit-il. Je gagerais que ces espiègles-là vous ont joué un de leurs méchans tours : voyons, confiez-moi cela.

— Vieux scélérat! — murmura l'une des ouvrières à l'oreille de sa voisine; — regarde comme il la cajole.

Mais il l'avait entendue, et lui adressant la parole, il revint à elle, car Fanny ne paraissait pas prête à répondre à ses avances.

— Que disiez-vous tout bas, ma charmante? demanda-t-il.

— Moi, rien; ah! si fait, je disais que les élèves des écoles sont des jeunes gens très-agréables.

— Et vous avez tort, mademoiselle; les jeunes gens sont la perte des jeunes filles.... car voyez-vous....

Il s'assit alors, et continua plus commodément son cours de morale intéressée, le regard toujours fixé sur Fanny qui de son côté ne l'écoutait pas et pensait à sa sœur.

Malgré ses rides et ses cheveux gris, grace à sa taille droite et accusant une vigueur peu ordinaire à son âge, M. Morissot pouvait passer pour un beau vieillard. Un front haut et large, une bouche encore bien meublée, des yeux pleins de feu, des traits empreints d'une sorte de beauté majestueuse, un état moyen entre l'embonpoint et la maigreur, en somme, au premier abord, une physionomie respectable: telles étaient les ressources que la nature lui avait laissées pour séduire et il s'en servait en homme qui connaît ses avantages. Ajoutez à cela qu'il était arrivé à cet âge redoutable de cinquante ans, à cette époque de la vie où l'on a pour soi deux armes puissantes, une longue expérience chèrement achetée et toute la fortune qu'on doit posséder : or on le disait riche, et il l'était. Il avait aussi la réputation d'avoir fait beaucoup de conquêtes, et c'était vrai ; ce qui lui servait incontestablement à en faire d'autres. Rien ne lui coûtait pour en venir à ses fins, quand une fois il avait

jeté un coup d'œil de convoitise sur un objet digne de lui : ni les soins, ni les générosités, ni la patience, cette grande vertu des hommes mûrs, et qui leur donne tant de supériorité sur les jeunes gens. Toujours en cherche de nouvelles victimes, il se tenait cuirassé de toutes pièces, semblable à la sentinelle vigilante devant l'ennemi, toujours prêt à saisir un à-propos. Enfin, c'était dans toute la force du terme ce qu'autrefois on eût appelé un *vert-galant*, ce qu'aujourd'hui on nomme un coureur de bonnes fortunes. La morale, sans être trop rigide, pouvait en toute sûreté accoler à son nom l'épithète d'insigne libertin ; car, à l'examiner avec attention, on remarquait une indicible expression de finesse astucieuse et presque cruelle dans ses petits yeux verts qui lançaient des flammes, une concupiscence mal dissimulée sous son affectation de gaîté ou de froideur. Mais, avec de tels regards friands et sensuels, lorsqu'on entendait sa parole mielleuse et douce, c'est alors qu'on se sentait, près de cet homme, pénétré de l'horreur et du mépris qu'inspire la dépravation hypocrite ; c'est alors, en le voyant surtout comme nous l'avons vu au milieu de ces imprudentes jeunes filles, qu'on devinait bien que, jouant sa dernière partie dans son exécrable jeu, la passion qui le maîtrise tou-

chant à sa ruine, il devait être impitoyable et fort comme le nageur entraîné par le courant qui saisit une flexible branche de saule, et qui s'y attache à la briser. Par malheur, un tel examen, de pareilles divinations ne se pouvaient faire que par un observateur désintéressé : n'est-ce pas dire que pas une de ses victimes ne connaissait le vieux séducteur qu'après l'abandon et la honte ?

Monsieur Morissot venait souvent visiter madame Mollier, attiré, soit par les charmes et le caquetage des ouvrières, soit comme le prétendaient les mauvaises langues du magasin par d'anciens souvenirs; car on disait, mais à voix basse et en cachette, qu'il avait existé autrefois entre lui et la maîtresse lingère des relations fort intimes : ce n'étaient cependant que des présomptions peut-être sans fondement. Quoi qu'il en soit, depuis quelque temps ces visites devenaient plus fréquentes et leur but actuel plus facile à comprendre. Fanny était jolie; elle avait quinze ans, une taille ravissante qu'on eût tenue entre dix doigts, et son petit minois chiffonné, rose et frais, ne pouvait manquer d'éveiller les désirs du vieillard amoureux de jeunesse et de cette candeur qui ajoute plus de prix à la victoire.

Tout en promenant sa galanterie et ses moyens de séduction de l'une à l'autre de ces jeunes filles qu'il est permis de ne pas y croire tout-à-fait insensibles, le Don Juan suranné lançait de tendres œillades à la petite qui n'y prenait pas garde. A l'exemple de ses camarades, elle riait souvent des propos complimenteurs dont elle ne comprenait ni la portée ni le but ; elle riait dans son innocence, et lui, ne se tenant pas pour battu, rongeait son frein, cachait son dépit sous des formes aimables, et dressait de nouvelles batteries : il n'était pas homme à quitter la partie pour si peu. D'autres fois, lorsqu'il voulait s'approcher d'elle et qu'il voulait lui prendre la main, lorsqu'elle sentait la chaude haleine de cet homme sur son cou, Fanny se retirait brusquement, avertie par l'instinct de la pudeur qu'elle courait un danger qui, pour n'être pas connu, ne lui semblait ni moins grand ni moins redoutable. Lui aussi, dans ces momens-là, quittait sa place, ne voulant pas effrayer la naïve enfant, et, afin de dérouter les conjectures des assistantes, allait s'asseoir à l'autre bout de l'atelier, causant avec un sang-froid admirable, faisant tout à coup succéder le calme le plus complet à l'agitation qu'il venait d'éprouver. A l'aide de ces métamorphoses soudaines, il eût

réussi à tromper tout le monde autour de lui, si dans ce monde il n'y avait eu de la jalousie pour le surveiller et le deviner.

A cette heure où nous le voyons apparaître sur la scène de notre histoire, il donnait une nouvelle preuve de son habileté à donner le change à celles qui l'écoutaient. D'abord il parla seul ; puis la conversation devint générale, lui toujours prévenant, aimable, les autres gaies et moqueuses. L'ouvrage n'avançait guère ce jour-là ; mais qu'est-ce que cela faisait ? Madame Mollier était absente, et si elle grondait, on était sûr d'obtenir un gracieux pardon à la prière de M. Morissot. Fanny seule travaillait en silence, et pensait toujours à sa sœur si bonne, si belle, et dont on avait dit tant de mal un instant auparavant.

— Ah ! ça, mes petits anges, s'écria tout à coup M. Morissot, je ne suis pas venu aujourd'hui seulement pour causer ; puisque votre maîtresse n'est pas ici, il faut que l'une de vous ait la complaisance de passer avec moi au magasin pour choisir une douzaine de chemises : j'en prendrai de toutes faites s'il y en a qui me conviennent, et comme vous avez bon goût, vous me servirez mieux que la dame du comptoir. Al-

lons, qui veut me rendre ce petit service dont je serai bien reconnaissant? Vous savez que je ne marchande pas pour le prix.

A cette demande, les ouvrières échangèrent entre elles un coup d'œil significatif, étincelant d'une maligne perfidie, qui leur prouva qu'elles s'entendaient à merveille, et toutes les voix désignèrent Fanny pour accompagner la vieille pratique.

— Vous savez bien, mesdemoiselles, répondit cette dernière, que les chemises ne me regardent pas; vous vous y connaissez mieux que moi.

— Ah! fait-elle la fière parce que madame est assez bonne pour lui confier les objets de luxe et de mode!... Si ça ne fait pas pitié!....

— Eh bien! répliqua-t-elle en posant son ouvrage, puisque personne ne veut aller avec monsieur, j'irai.

Et elle sortit, enchantée de se délivrer pour quelques minutes des taquineries de ses méchantes compagnes qui, de leur côté n'étaient pas moins sasisfaites, et qui dirent alors avec l'expression d'une joie cruelle :

— Charmant, charmant! Il ne laissera pas échapper l'occasion; il va lui en conter, l'éblouir; elle s'y laissera prendre, et pourquoi pas? Il faut bien que son tour vienne aussi : un peu plus tôt, un peu plus tard...

En effet, le vieux séducteur voyait enfin arriver un moment long-temps désiré : enfin il était seul avec elle. Arrêtant Fanny dans un long corridor qui séparait l'atelier du magasin, il lui dit avec l'accent d'une douce compassion.

— Vous devez souffrir ici, mon enfant; elles sont si mauvaises, elles vous tourmentent toujours; vous souffrez, dites-le moi; je serai votre ami, car vous m'inspirez beaucoup d'intérêt....

— Vous êtes bien bon, monsieur, — répondit la petite à qui ces paroles rappelaient tout ce qu'elle avait à supporter de railleries à cause de sa sœur; — vous êtes bien bon; si je souffre, ce n'est pas seulement à cause de moi.

— Si vous vouliez, interrompit-il, je vous placerais ailleurs où vous seriez mieux.

— Je quitte la maison dans quelques jours heureusement...

—Ce n'est pas d'un autre atelier que je vous parle, mon ange; vous n'êtes pas faite pour y végéter; vous êtes trop jolie pour cela: c'est dans le monde que je veux vous conduire. Là vous serez libre, indépendante, les plaisirs vous souriront à chaque pas. Non, ces jolies petites mains ne doivent pas toujours tenir l'aiguille. Ah! fiez-vous à moi; laissez-moi le soin de vous rendre heureuse...

Et en parlant ainsi, il lui prit la main qu'il serra dans les siennes. Effrayée, elle voulut s'échapper; mais il la retint avec force. Elle se ravisa.

— Et vos chemises, monsieur, dit-elle, vous n'y pensez donc plus?

— Je ne songe qu'à vous, Fanny, à vous que je voudrais voir à la place qui vous convient, dans le monde où vous feriez bien des jalouses.

— Moi?

— Mais vous ne savez donc pas que vous êtes charmante.

— Ah ! vous voulez plaisanter, M. Morissot, — répartit-elle avec un éclat de rire qui le déconcerta ; — moi jolie ! allons donc, c'est se moquer....

— Non, mon ange, non, je parle sérieusement, je vous le jure ; il ne tient qu'à vous de vous en assurer : tout le monde vous le dira comme moi.

— Oh ! le monde est un trompeur en ce cas, et ça suffit pour que je n'aie pas envie de le connaître.... Moi jolie !

— Si jolie qu'il n'y a pas de jeune fille que l'on puisse vous comparer.

— Oh ! par exemple, si vous connaissiez ma sœur, vous ne diriez pas ça.

— Votre sœur ! Vous avez donc une sœur ?... Ah ! en effet, j'en ai entendu parler ici. Cependant je ne croyais pas....

— Parce que vous vous en rapportez aux demoiselles de l'atelier, — répliqua la petite avec une chaleur extraordinaire, car son cœur était gros et avait besoin de s'épancher en louanges sur le compte de cette sœur adorée, but de tant d'attaques depuis quelque

temps ; — ce sont des menteuses et des envieuses, voyez-vous ; Claire est si belle que les autres ne sont rien auprès, ni moi non plus.... Ah ! si vous la voyiez, comme elle a de grands beaux yeux noirs qui brillent, des cheveux bruns si doux à toucher qu'on dirait de la soie, et des couleurs si fraîches ; et puis elle est si bonne !.... Ah ! vous ne seriez pas comme ces demoiselles : vous lui rendriez justice, vous, M. Morissot, j'en suis sûre....

En écoutant ce panégyrique inspiré par la tendresse fraternelle, le vieux réfléchissait. Lorsque Fanny eut cessé de parler, il reprit :

— Vous êtes bonne aussi, mon petit ange ; quand vous aimez, vous aimez bien.... En vérité, plus je vous vois, plus je vous entends, et plus je trouve que vous méritez un meilleur sort.... Laissez-moi vous emmener....

— Et qu'irais-je faire avec vous ?

— Je vous donnerais des talens....

— Ce serait donc comme Claire ; mais c'est bon pour elle, moi, c'est différent.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'elle est musicienne, parce qu'elle est trop habile pour être ouvrière, au lieu que moi....

— Vous cesseriez de l'être. Songez donc, vous auriez de belles robes.... Et vos camarades de l'atelier, quel bonheur pour vous de les éclipser !

— Oh ! non, elles diraient du mal de moi comme elles en disent de Claire aujourd'hui, parce qu'elles prétendent que ma sœur aime à briller. Et quand ce serait vrai, si elle en est digne?.... Que ma sœur n'est pas riche et qu'elle ne fait rien : est-ce que ça les regarde, si ma sœur est assez jolie pour acquérir de la fortune par un beau mariage ? C'est l'envie qui les fait parler.... Mais nous oublions votre emplette, M. Morissot, allons....

Le vieux réfléchisssit encore ; elle profita de sa distraction pour s'échapper et s'élança dans le magasin. Il l'y suivit presque machinalement, et pendant qu'elle lui montrait des chemises de différentes sortes, il continua à demi-voix :

— Si vous vouliez pourtant, mon ange, vous se-

riez aussi bien mise et aussi habile que votre sœur ; vous auriez des parures qui vous iraient à ravir.

— Encore des complimens, répliqua-t-elle en riant, vous savez que je ne les aime pas, et je ne les aime guère, parce qu'ils ne me conviennent pas du tout. Ma sœur, à la bonne heure....

— Elle les aime donc ?

— Dame ! quand on les mérite.

— C'est bon à savoir ! — se dit à part lui le vieux séducteur qui n'insista plus dès-lors, acheva son emplette, et sortit. Fanny revint sur le champ à l'atelier.

— Eh bien ! — lui demandèrent ses compagnes avec un sourire ironique ; eh bien ! M. Morissot est-il content ?

— Je le crois, répondit-elle en regagnant son tabouret ; ses chemises sont superbes.

— Ah ! oui, les chemises ; et toi aussi, sans doute, tu n'as pas été cruelle ?

— Mesdemoiselles, — répliqua vivement la petite en

relevant la tête avec fierté ;— je ne sais pas ce que vous entendez par là, mais si vous voulez parler des complimens que M. Morissot vient de m'adresser, je vous réponds que je m'y suis prise de manière à ce qu'il n'y revienne plus : j'en ai ri, voilà tout.

— Est-ce que vraiment elle aurait résisté ? Est-ce qu'elle voudrait être sage ? murmura l'une.

— Pas possible! Bah! on ne sait pas ; — ajouta une autre ; c'est ce que nous verrons !

— Elle en aime un plus jeune, et voilà ! Ah ! *ouiche*, la sagesse, charmante chose tant qu'on voudra, mais quand on a un cœur.... et on a toujours un cœur....

— Dieu ! A qui dis-tu ça, ma chère ?

Le reste du jour il ne fut plus question de rien parmi les ouvrières de madame Mollier, et Fanny put du moins rêver en liberté à son propre destin qui, en dépit de sa confiance en sœur Louise, ne se présentait pas sous des auspices bien favorables.

Quant à M. Morissot, il disait en s'en allant :

— Cette petite Fanny est une sotte ; pour le moment j'y renonce : tant pis pour elle ! Mais sa sœur Claire, cette belle demoiselle qui n'a pas de fortune et qui aime à briller.... Ah ! ah ! il faut que je sache où elle demeure : c'est facile. Diable ! il y a une tante, un argus sans doute.... Je verrai ça, oui, parbleu ! je la verrai.... De la beauté, une éducation qui, malgré son peu de richesse, ne lui permet pas de travailler.... J'ai triomphé d'obstacles en apparence plus insurmontables ; mais avec de la patience.... Allons, c'est décidé, car, encore une fois, jolie, ambitieuse, avec cela on va loin.... Donc....

Nous ne savons pas au juste les conséquences tirées par le vieux séducteur des renseignemens que l'innocente enfant venait de lui fournir. Ce qu'il y a seulement de certain, c'est qu'arrivé à cette partie de son monologue il se tut, et que les paroles que sa bouche allait prononcer furent remplacées par un sourire singulier ; à ce moment aussi, un éclair de joie et de triomphe jaillit de ses yeux verts chatoyans au fond de leurs orbites. Ce qu'il y a de certain encore, c'est que l'esprit du mal ne peut pas avoir un regard et un sourire plus atroces à l'aspect de sa proie : un vieil-

lard méditant la perte d'une belle jeune fille, n'est-ce pas le démon travaillant à la chute d'une ame pure, cet ange de la terre?

—

CHAPITRE X.

—

UN BUDGET.

> Qui sur trois paie cinq, ne se peut.
> BARÈME.
>
> Je crois, Dieu me pardonne, que ce qui donne les vertiges de la peur à ce poltron, ce sont les pistolets chargés qu'il porte suspendus à l'arçon de la selle.
> MARIA PORTER.

—AH ! mon Dieu!—s'écria Fanny en se réveillant et en comptant sept heures qui sonnaient à Saint-Jacques-du-Haut-Pas, —déjà si tard ! A quoi vais-je songer de dormir si long-temps quand j'ai de l'ouvrage qui

presse.... Madame Mollier se fâchera, et ce sera ma faute.

Et vite, vite, l'ouvrière sauta à bas de son lit, s'habilla, refit sa couchette, donna un coup de balai sur le carreau, remit en place deux ou trois nippes qui traînaient çà et là : principe d'ordre et de propreté auquel elle avait manqué le jour précédent contre son habitude, probablement parce qu'elle avait veillé trop avant dans la nuit. Puis, lorsque son ménage fut fait ainsi que sa modeste toilette, elle jeta un fichu sur ses épaules, et sortit, une boîte de fer blanc à la main, pour chercher le sou de lait qui, avec le petit pain du même prix, devait composer son déjeuner. Mais ce n'était pas sans peine qu'elle se résignait à cette dépense ; avant de s'y décider, ouvrant une petite armoire pratiquée dans l'épaisseur du mur, elle avait regardé si un reste d'omelette, son souper de la veille, ne pourrait pas servir encore à son repas du matin. Hélas ! c'était impossible, et c'est pourquoi, en descendant les cinq étages qui la séparaient de la rue, elle répétait avec un soupir : « Allons, il le faut bien, puisque je ne peux pas faire autrement. »

Car aujourd'hui Fanny ne doit plus rien attendre

que d'elle-même pour subvenir à ses besoins ; plus que jamais elle sent la nécessité d'une minutieuse économie ; elle est libre maintenant, elle est maîtresse de son temps, propriétaire d'un mobilier à elle, d'un appartement à elle, d'une garde-robe à elle, de tout un petit ménage à elle : ses revenus, elle peut en disposer à son gré ; mais ses revenus que sont-ils ? Le salaire gagné par son travail de chaque jour ; et, en devenant ainsi indépendante, elle a contracté une dette énorme, la pauvre jeune fille, non pas cette dette de la reconnaissance que son cœur paie avec usure à sa généreuse bienfaitrice, mais une autre, une dette d'argent, et elle a promis de l'acquitter.

Ç'avait été pour elle un bien beau jour que celui où, peu avant l'expiration du délai fatal accordé par madame Mollier, sœur Louise était venue la chercher au magasin, et, sans lui dire un seul mot, l'avait conduite tout étonnée à peu de distance dans le faubourg. A l'air mystérieux de sa seconde mère, Fanny se doutait bien alors que celle-ci lui avait trouvé un asile, mais elle était loin de s'attendre à la surprise qui lui était réservée. Entrant à la suite de son guide dans une étroite et obscure allée, elle vit le portier de la

maison remettre une clé à la religieuse qui, toujours muette, lui fit signe de monter avec elle. Elle obéit. Après avoir gravi cent marches environ d'un escalier rapide et tortueux, arrivées sur un palier à peine éclairé par la lumière douteuse d'un jour de souffrance, elles s'arrêtèrent. La sœur ouvrit une petite porte et dit en appuyant sur les derniers mots :

— J'entre la première, mon enfant; je suppose que tu le veux bien.

Fanny trop étourdie de ces paroles pour en comprendre le sens, se précipita dans la mansarde dont sur-le-champ, avec une joie enfantine, elle se mit à faire l'inventaire. Sa protectrice s'était assise et la regardait en souriant, jouissant de son bonheur.

Il y avait de quoi être heureuse en effet! la mansarde était meublée simplement, mais tout était neuf: un lit en bois blanc, une paillasse et deux bons matelats, une commode et trois chaises; de plus, les ustensiles indispensables, un poelon, un réchaud, et en face de l'unique fenêtre, sur la cheminée, une glace de six pouces carrés dans laquelle tout de suite Fanny s'est examinée avec complaisance. Mais ce qui surtout attira son attention, ce fut un assez gros pa-

quet contenu dans une serviette et déposé sur la commode. L'ouvrière aurait bien voulu savoir ce qui était dedans, et déjà, en passant le reste en revue, elle avait jeté sur le paquet mystérieux plus d'un coup d'œil brillant de curiosité ; un geste de sœur Louise lui permit de l'ouvrir. Elle ne se le fit pas dire deux fois ; en une seconde les épingles furent détachées. Ce fut alors que le cœur de la jeune fille s'épanouit d'aise et d'étonnement. Le premier objet qui s'offrit à elle était une robe de couleur foncée; elle la prit ; enhardie par l'air bienveillant de la religieuse, elle la laissa tomber devant elle et ne put s'empêcher de s'écrier :

— C'est singulier, on dirait qu'elle a été faite à ma taille !

— Continue, dit la sœur.

Après cela, une seconde robe, en tout semblable à la première ; puis une troisième, blanche celle-là, et destinée sans doute à être mise aux grands jours ; trois tabliers, autant de bonnets, dont l'un, plus joli que les autres, devait très-bien accompagner la robe blanche ; enfin des chemises, des draps, des bas et des serviettes : rien n'avait été oublié. L'examen de tant de richesses n'avait pas duré long-temps. Fanny se

tenait debout, toute rouge et interdite, regardant tour à tour l'ameublement luisant de propreté, les effets étalés devant elle, cette mansarde où personne ne demeurait et qui bien certainement attendait un propriétaire; tour à tour aussi une voix secrète lui disait : « ce propriétaire, Fanny, c'est toi. » Et puis c'eût été un si grand bonheur, qu'elle n'osait pas trop s'arrêter à cette espérance. Ensuite, de temps en temps elle jetait un coup d'œil furtif sur sa bonne amie, qui, grave et conservant son sérieux, semblait penser à toute autre chose. Cinq minutes se passèrent ainsi dans le silence; on eût entendu les battemens du cœur de l'ouvrière. A la fin, Louise eut pitié de son anxiété :

— Eh bien! tu ne devines pas? dit-elle.

Ces paroles, et surtout le ton dont elles avaient été prononcées, furent une révélation certaine de ce qu'elle espérait pour la petite qui répliqua :

— Tout cela est donc pour moi? — Sa joie était grande, et cependant une larme vint briller dans ses yeux, et, roulant le long de sa joue, se rencontra sur ses lèvres avec un sourire. — Oh! merci, sœur

Louise, merci! C'est vous à qui je dois tant déjà qui voulez que je vous doive encore davantage.

— Oui, mon enfant, tout cela est à toi; mais ne me remercie pas, j'aurais désiré faire mieux.

— C'est bien assez, ma bonne amie.

— Ne me remercie pas, te dis-je, et écoute-moi : je t'avais promis de ne pas t'abandonner; tu vois que je t'ai tenu parole.

— Oui, et moi qui craignais.... Oh! je vous demande pardon!

— Tu doutais donc de moi, petite? Ce n'est pas bien. Mais ne parlons plus de cela. Dans quelques jours, demain si tu veux, tu viendras occuper cette chambre.

— Tout de suite, si ça ne vous contrarie pas.

— Tu es la maîtresse. Te voilà à l'abri du besoin; maintenant le reste te regarde.

— Oh! merci! Que de bonheur et que de reconnaissance!

— Tu m'interromps toujours; laisse-moi achever,

et peut-être ne seras-tu pas si contente après m'avoir entendue. Vois-tu, ce logement, ces meubles, ces robes, ce petit ménage, je ne te les donne pas, Fanny, je ne le puis pas, mon enfant; je ne fais que te les prêter. Tout cela coûte deux cents francs : souviens-t'en bien. De plus, ton loyer est de cent francs par an; j'en ai payé un terme, vingt-cinq francs. Ne t'inquiète pas pour l'avenir : je paierai quand il le faudra; mais aussi, mets-toi cela dans ta petite tête, il faut que tu me rembourses mes avances. Calcule, sois économe. Tu auras de l'ouvrage tant que tu voudras, tu ne seras donc pas malheureuse, et tu pourras prendre sur ton gain de chaque jour pour t'acquitter envers moi... C'est une dette sacrée que tu contractes; l'argent que j'ai dépensé pour toi, c'est le bien des pauvres, mon enfant.

A vrai dire, cette proposition avait singulièrement refroidi l'enthousiasme de Fanny, et ce fut en hésitant qu'elle hasarda cette objection :

— Mais, ma sœur, si ça m'est impossible...

— Je ne te demande que ce que tu peux faire; je veux que tu sois sage et bonne fille comme tu l'as été jusqu'à présent. Tu te rappelles la promesse adressée

à ta mère sur la tombe de ton père, Fanny; eh bien! c'est la continuation de cette promesse que j'exige de toi maintenant. Allons, ne pleure pas; je n'ai pas eu l'intention de t'affliger. Que réponds-tu? Si tu refuses, je ne t'en aimerai pas moins.

— J'accepte, et je vous jure de me rendre digne de vos bontés. Je travaillerai tant que je viendrai à bout avec l'aide de Dieu et du souvenir de ma bonne mère de ne rien vous faire perdre, à vous qui la remplacez si bien pour moi...

—C'est bien, je suis contente,—répondit la religieuse en l'embrassant avec tendresse;—il y a plus, ma chère petite, je n'ai pas la pensée de t'effrayer, je ne serai pas exigeante, va! Cependant il est bon de régler nos comptes; qu'aimes-tu mieux: me payer par semaine ou par mois?

—Comme vous voudrez, ça m'est égal.

— Et à moi aussi: allons, tu fixeras cela toi-même: j'ai confiance en toi, Fanny. Seulement ne manque pas à la parole que tu viens de me donner; car, vois-tu, je ne suis pas riche, et j'ai fait pour toi plus que mes moyens ne me le permettaient; mais je

compte sur ta bonne volonté. Dorénavant c'est ton affaire de t'entretenir; quant à ton loyer, je te le répète, que cela ne te tourmente pas; j'y pourvoirai, et pour me rembourser je te laisse tout le temps nécessaire. Es-tu contente?

— Oh! oui, et vous n'aurez pas obligé une ingrate, ma sœur, je vous en réponds.

— Je le savais d'avance : sans cela, si je ne t'avais pas si bien connue, nous ne serions ici ni l'une ni l'autre.... Voilà tout ce que j'avais à te dire.... Nos conventions sont faites; tu y seras fidèle, j'en suis persuadée. Maintenant que décides-tu? Veux-tu rester ici et que j'aille au magasin chercher ce que tu y as laissé?

— Je n'osais pas vous prier de prendre cette peine, ma bonne amie, mais je réfléchis qu'il vaut mieux que je vous y accompagne. J'ai sur moi la clé de ma table de là-bas, et c'est dans le tiroir que j'ai serré mon petit livre de prières, vous savez : je ne voudrais pas qu'il restât si loin de moi un seul jour.

Comme Fanny parlait, Louise la regarda, et sans doute elle comprit toute la piété filiale renfermée dans

ces simples expressions, car elle s'approcha d'elle, l'attira dans ses bras et déposa un baiser sur le front blanc de la jeune fille qui rougit, toute fière de cette marque d'amitié. Satisfaite et d'une voix tremblante d'émotion :

— Eh bien ! mon enfant, retournons ensemble chez madame Mollier, dit-elle; en même temps tu lui demanderas de l'ouvrage. Puis tu te mettras au fait de ton nouveau logement, et nous dînerons toutes deux comme de vieilles amies.

— Oh ! de tout mon cœur.

Et là-dessus, elles étaient sorties.

— Elle me tiendra parole,—se disait en elle-même sœur Louise pendant la route, —l'engagement qu'elle vient de prendre la préservera des dangers de cette liberté si funeste à son âge. Non, je n'aurai point à me repentir de ma confiance.

Car c'était là son unique motif, à la prudente religieuse : en ne faisant à Fanny que des avances au lieu d'un présent, en exigeant la restitution de son bienfait, en contrariant même ses propres inclinations par cet arrangement, ce n'était certes pas son

intérêt, à elle, mais celui de son obligée qu'elle avait en vue : elle voulait que, forcée à l'économie par la pensée d'une dette à acquitter, pensée toujours présente, et qu'elle se promettait bien de lui rappeler si par hasard le besoin s'en faisait sentir, la jeune ouvrière apprît à connaître le prix des choses de la vie; elle voulait surtout que, sans cesse retenue par la crainte d'une dépense inutile, Fanny ne se laissât pas aller à des désirs de dissipation et entraîner avec ses compagnes dans ces bals où la moindre perte qu'on puisse faire est encore celle du temps. Elle savait qu'à quinze ans le plaisir a tant de charmes, et que pour une pauvre fille qui n'a de fortune que ce qu'elle gagne, du plaisir à la corruption il y a si peu loin! Aussi, dans sa prévoyante sagesse, s'érigeant en providence et veillant sur la fille de son amie, sur cette enfant qui lui avait été confiée par un père au lit de la mort, elle s'attachait à défendre la petite contre elle-même. Faut-il lui reprocher d'avoir, pour arriver à son but, manqué à cette parole de Dieu qui commande de dire en tout et toujours la vérité?

De son côté, Fanny songeait à la dette qu'elle avait acceptée, elle pensait déjà à combien de privations il lui faudrait se soumettre pour en voir la fin ; du moins

pourrait-elle y parvenir? C'était là toute sa crainte de ne le pas pouvoir : sous le coup de cette appréhension, elle hochait bien sa jolie tête, ses lèvres rosées formaient bien une petite moue toute sérieuse, mais la joie l'emportait en elle : l'avenir était si riant en comparaison de ce qu'elle redoutait quelques heures auparavant, elle allait dire adieu pour ne les revoir qu'en passant à ses malignes camarades, elle allait être libre, et le sentiment de la liberté qui fait bondir le cœur se joignait chez elle à la conviction que sa protectrice avait foi en sa bonne conduite; elle était tout à la fois heureuse et fière; puis elle repassait dans sa mémoire, et son logement et ses meubles, et ses robes, et le reste : après cela, qu'importaient les privations si dures, si longues qu'elles dussent être? Elle y était accoutumée. Oh! oui, ce fut un beau jour pour l'orpheline que celui-là! Et le soir, après le dîner proposé par sœur Louise, quel plaisir de s'installer dans la mansarde, de placer son petit trousseau dans les tiroirs de la commode, d'approprier ses ustensiles de cuisine, de mettre chaque chose à sa place, préludant ainsi à une existence bien réglée dont toutes les minutes devaient avoir leur emploi fixe. Quelle joie, disons-nous, de se sentir si riche!

— Maintenant, mon enfant, avait dit la sœur, il faut que je te quitte : tu sais ce que je t'ai dit. Ah ! un mot encore. J'aurais pu te faire entrer dans un autre magasin : avec tes talens en lingerie ce n'aurait pas été difficile, mais je crois qu'ici tu seras mieux, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, bonne sœur !

— D'ailleurs, j'ai voulu te fournir les moyens d'acquérir quelque chose. Malgré la meilleure volonté du monde, quand on ne travaille que pour les autres et qu'on n'a rien le découragement peut vous prendre, au lieu que l'ouvrage est mieux fait et plus vite lorsqu'on peut se dire : « Avec ce gain-là, j'augmenterai mon avoir. » J'ai voulu que tu pusses te dire cela, Fanny, parce que je suis sûre que tu es incapable de me tromper jamais et de me donner du chagrin de ce que j'ai fait : ton sort dépend de toi, à présent. Adieu !

— J'espère que vous viendrez me voir, comme au magasin, quoique je demeure un peu haut et que ça vous fatiguera peut-être. Vous serez certaine de me trouver ici comme là-bas, à moins que je ne sois à porter de l'ouvrage ; mais je ne resterai pas long-temps

dans mes courses. Adieu ! bonne nuit, Dieu vous conserve !

— Et toi aussi, mon enfant !

Et quelques instans après, arrivée au bas de l'escalier, elle disait au portier de la maison, en lui mettant une pièce d'argent dans la main :

— Voici pour la peine que vous prendrez d'aller chercher mademoiselle Granger lorsqu'on viendra la demander, car je vous prie de ne laisser monter personne chez elle, personne, entendez-vous....

— Suffit, je comprends, — répondit celui-ci avec un sourire malin ; — d'ailleurs, Madame, soyez tranquille, la maison est honnête, et je ne souffrirais pas.... Ah ! ben oui ! qu'on vienne s'y frotter.... Innocente jeunesse, ça ne se doute de rien.... Le plus souvent que je permettrais ! Je suis connu pour ma moralité. Fiez-vous à moi.

— C'est bon, comptez que je n'en resterai pas là.

— Vrai, ça serait un meurtre, — murmurait-il encore après que la religieuse fut partie ; — la petite a l'air de l'enfant qui vient de naître. C'est pas l'em-

barras, comme on dit, n'y a pire eau que l'eau qui dort.... Fin finale, voilà toujours un profit, et ça se prend, d'autant plus qu'il n'y en a pas trop souvent ici.

Restée seule, Fanny avait contemplé encore une fois cette mansarde, son domaine; encore une fois, malgré l'heure avancée, elle avait admiré un à un ses meubles; elle avait aussi jeté un regard d'intime satisfaction sur son trousseau, sur ses belles robes neuves, elle n'avait pas non plus oublié sa glace, puis elle s'était mise à genoux devant son lit, et avait prié Dieu, le remerciant et lui demandant de ne pas l'abandonner.

Dix minutes environ après être descendue pour chercher sa modeste provision de la journée, le matin que nous l'avons entendue se plaindre de son sommeil trop prolongé, Fanny rentra dans sa mansarde, alluma son réchaud, et pendant que le lait chauffait, elle prépara sa tâche en retard, puis elle déjeûna lestement et se mit au travail avec ardeur. Nous savons que cet ouvrage était attendu. Mais tout en poussant l'aiguille, l'active lingère ne cessait de réfléchir à sa position; elle établissait ses recettes et ses dé-

penses, elle cherchait, ne pouvant augmenter les unes, à diminuer les autres; sa tête se perdait dans des calculs sans nombre qu'il lui était impossible de fixer, car depuis trois semaines qu'elle avait quitté l'atelier de madame Mollier, celle-ci avait si bien tenu parole et lui avait fourni tant de charmans colifichets à confectionner, en un mot, Fanny avait tellement été occupée depuis ces trois semaines, qu'elle s'était vue chaque jour forcée, pour ne pas perdre son temps, de renvoyer à un heure moins bien employée le réglement de ses comptes avec elle-même. Aussi ce jour-là, sur lequel elle s'était décidée à prendre quelques instans pour en finir avec ses inquiétudes, les sept heures sonnant au moment de son réveil à l'horloge de l'église voisine lui avaient-elles causé un mouvement de dépit bien prononcé, et sa main courait-elle maintenant avec une rapidité incroyable.

Heureusement la besogne lui était familière et le fini du travail ne perdait rien à cette vitesse qui chez une autre moins habile n'eût pas manqué de tout gâter; heureusement encore, la jeune fille s'était exagéré la longueur de sa tâche; grace au ciel, vers le haut de la journée, tout fut terminé. Il est vrai que

dans sa préoccupation elle avait oublié son second déjeûner. Mais qu'est-ce que cela faisait? elle n'avait pas eu faim. Toutefois, elle se ressouvint du morceau d'omelette qui lui était resté la veille; elle le tira de son armoire et se mit à le dévorer à la hâte. Cinq minutes, et le maigre repas touchait à sa fin :

— Bon, dit-elle alors, j'en suis quitte pour aujourd'hui; madame Mollier ne m'attend qu'à cinq heures; j'ai le temps.... D'ailleurs, si on me donne d'autre ouvrage, je veillerai plus long-temps ce soir....

Et sur le champ elle versa quelques gouttes d'eau dans son encrier qui était à sec, s'assit devant sa table, une plume à la main, une feuille de papier devant elle et entassa chiffres sur chiffres, biffant, raturant, diminuant les dépenses qu'elle trouvait trop fortes. Malgré tous ses efforts cependant, il paraissait qu'elle ne pouvait parvenir à établir une juste balance, car la feuille étant remplie jusqu'aux bords dans toute son étendne, elle la froissa avec un mouvement d'impatience et la jeta dans le foyer, puis elle en chercha une seconde et recommença. A celle-ci en succéda une troisième, et Fanny n'avait pas été plus

heureuse. En vérité, ce devait être un budget bien embrouillé et bien difficile à éclaircir, car la sueur mouillait le front de l'ouvrière qui, après sa dernière tentative inutile, avait appuyé sa tête sur son bras et demeurait dans cette attitude du découragement, le regard fixé sans le voir sur ce papier, témoignage écrit de son impuissance.

Dire les pensées qui à cette heure lui traversèrent le cerveau, raconter le drame qui se joua dans sa tête lorsqu'elle eut acquis la certitude terrible qu'elle ne pouvait faire face à ses engagemens avec sœur Louise, nous n'en aurions ni la puissance ni le courage, car bien certainement elle souffrait, la pauvre petite : deux grosses larmes roulaient dans ses yeux. Elle resta ainsi long-temps accablée, immobile sur sa chaise.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria-t-elle enfin, je m'en doutais presque : j'ai beau faire, je ne trouve pas mon compte. Ce n'est pourtant pas ma faute : j'économise sur tout, je ne demande pas mieux que de me priver pourvu que j'arrive à rembourser ce qu'on m'a avancé, et il n'y a pas moyen ! Que c'est donc triste ! Aller dire à sœur Louise que je ne peux pas la

payer, elle qui croit que c'est possible : qu'est-ce qu'elle pensera de moi? Que je suis une dépensière ou une ingrate! Mon Dieu! mon Dieu! moi qui étais si heureuse de vivre en chambre! Mais peut-être, — ajouta-t-elle après un instant de réflexion, et un éclair d'espérance vint illuminer sa physionomie et sécher ses pleurs;— peut-être que je me suis trompée dans mon addition. Ah! si je ne l'avais pas bien faite! Ça ne m'étonnerait pas : je ne suis guère habile.

Rassurée par cette chance de salut elle reprit lentement, pour conserver plus long-temps sa nouvelle et dernière espérance, ses calculs article par article, s'arrêtant à chacun d'eux, en faisant suivre l'énoncé d'observations qui prouvaient qu'en effet dans son impuissance la mauvaise volonté n'entrait pour rien.

« — Voyons, continua-t-elle; nous disons d'abord que je gagne par jour trente-cinq sous, quelquefois plus, quelquefois moins, je peux me tabler là-dessus. —Elle s'interrompit, et leva la tête avec fierté : —Trente-cinq sous! C'est pourtant joli, poursuivit-elle, combien y en a-t-il qui n'en gagnent pas tant à mon âge? Avec ça on ne meurt pas de faim; et dire

que je n'en ai pas assez! Je mets ça là, à côté, c'est mon avoir. Aux dépenses, à présent!

» *Loyer cent francs.* — Ma bonne amie a payé le premier terme, elle m'a même promis d'avancer les autres à mesure qu'ils viendront; mais, c'est égal, au bout de chaque terme je veux la rembourser.... Voyons : cent francs par an, font par mois, huit fr., six sous, trois liards, moins quelque chose, mais enfin comptons ça. Par conséquent, c'est par jour.... Oui, c'est bien ce que j'ai déjà trouvé : cinq sous et demi; il y a même un peu plus, mais c'est si peu que ça ne vaut pas la peine de m'en occuper. cinq sous et demi, voyez donc, rien que pour le loyer.... Comme c'est cher! — et un soupir accompagna cette réflexion. — Enfin puisque ça ne peut pas être autrement, il faut se résigner : il faut dire aussi que mon logement est gentil comme tout. Nous disons, en tête de la liste. . . . . 5 sous 2 liards.

» Après, la *nourriture*, par jour, quinze sous : — le matin, pain et lait, deux sous; à deux heures, second déjeûner, pain et fromage d'Italie, cinq; à souper, haricots ou œufs sur le plat, quelquefois une côtelette, avec le pain, huit, en tout quinze. C'est vraiment

énorme et pourtant je bois de l'eau. Oh ! il n'y a pas là à dire, il faudra que j'épargne sur ce chapitre : je prendrai tout ce que la saison offrira de meilleur marché, ce qui me brûlera le moins de charbon ; de cette manière, je pourrai peut-être rabattre trois sous, ce sera toujours ça de gagné. Ah ! Dieu ! j'y pense, et moi qui voulais avoir un chat pour me tenir compagnie. Pauvre Mimi, c'est impossible, ça coûte encore à nourrir un chat. Allons, j'y renonce pour le moment; j'en aurai un plus tard, quand je serai quitte avec sœur Louise : ç'aurait été cependant bien agréable ! — Ici un nouveau soupir. — En attendant, je dis. . . . . 15 sous.

» *Chandelle, charbon,* quatre sous par jour.—Ça ne peut pas être moins, encore je ne compte pas qu'il me faut de temps en temps un briquet phosphorique et des allumettes; ça me fait songer que par ici les briquets ne valent rien, et que celui que j'ai trouvé en entrant ne peut plus guère servir. Un de ces dimanches que j'irai me promener avec ma bonne amie j'en achèterai un autre. . . . . 4 sous.

» *Blanchissage, savon.* — J'avais mis deux sous, c'est trop : je peux retrancher au moins deux liards. Moi,

je savonne presque tout mon linge; chaque samedi soir ou bien le dimanche matin, mes bas, ma chemise et mon bonnet de la semaine. Le plus cher, c'est la blanchisseuse, et je ne lui donne que les draps et les torchons. C'est peut-être trop aussi d'une paire de draps par mois; dorénavant je n'en mettrai qu'un dans mon lit et je le ploierai en deux.... Bah! ça ira tout de même : faut savoir se gêner, et je n'en dormirai pas moins bien, d'autant mieux que l'hiver j'aurai plus chaud. Alors je peux faire en toute sûreté la diminution que je viens de dire. Ainsi je biffe les deux sous, voilà! et j'établis. . . . . . 1 sou 2 liards.

Ah! enfin je suis donc parvenue à économiser quelque chose!

» *Fil, aiguilles, coton, etc.* — Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais on dirait que c'est fait exprès pour moi; j'use d'aiguilles comme d'aiguilles; elles cassent toutes, et puis, il me semble que j'emploie deux fois plus de fil et de coton qu'à l'atelier. Ce n'est pas l'embarras, pour broder, pour faire des chiffres aux coins des mouchoirs, il en faut! Sans compter que je fais l'avance de tout cela, puisque madame Mollier ne me le paie qu'après, et voilà ce qui

m'ennuie le plus, car je n'ai pas de crédit, moi, et je suis obligée de prendre sur un jour de quoi me fournir l'autre : avec ça qu'il y a des momens où mon fil se brise à chaque minute et c'est autant de dépense ; la maîtresse ne songe pas à ça, et ça va loin au bout de l'année. Je dis donc qu'il est impossible de mettre pour cet article-là moins de, par jour. **2** sous.

» *Entretien de vêtemens, de chaussure, etc.* — Par exemple je pourrais, à toute force, ne pas m'inquiéter de cette dépense-là, puisque sœur Louise m'a montée tout à neuf, mais je dois prévoir l'avenir et il ne faut pas espérer que mon trousseau ne s'usera pas. Avec de l'économie tout de même il y aura moyen de ne pas tant mettre de côté pour cet objet... Qu'est-ce que je dis donc ? Ne voilà-t-il pas que l'autre jour, dans la rue, en portant mon ouvrage, il s'est rencontré sous mon pied un morceau de verre qui a coupé mon soulier, et certainement si je ne le fais pas raccommoder ou si je ne le raccommode pas moi-même.... Voyons donc dans quel état il est. — Elle se leva, courut chercher sous son lit la chaussure endommagée, et l'exposant au jour de sa fenêtre, reconnut une énorme coupure à quelques lignes de la

semelle ;—que c'est donc ennuyeux !—continua-t-elle alors,—voilà encore du fil et du temps que ça me coûtera, et malgré tout ça ne durera pas long-temps, après quoi il m'en faudra une autre paire. Que c'est donc ennuyeux! et c'est à moi qu'un accident pareil arrive comme si j'avais de l'argent mignon pour le réparer ! Oh ! j'avais tort de vouloir retrancher là-dessus. Je m'en tiens donc à mon premier calcul : par jour . . . . 4 sous.

» Enfin, pour les *cas imprévus,* deux sous par jour. — Il faut être prudente, et mettre toujours quelque chose en réserve : on ne sait pas ce qui peut arriver. Ah ! justement, hier au soir en fermant ma croisée, n'ai-je pas comme une maladroite fait une étoile à un carreau : pour peu que j'y touche à présent, il va voler en éclats. J'aurais bien la ressource du papier, mais ce ne serait que pour un temps ; d'ailleurs, je n'y vois pas trop clair ici.... Et puis, si je laissais tomber une assiette, et je n'en ai que quatre, et si sœur Louise venait à examiner mon ménage, elle ne serait pas contente. Allons, nous disons donc.... 2 sous.

» Voyons le total à présent.... Il me semble que je

n'ai rien oublié et que d'un autre côté je n'ai rien porté trop haut... Le total, c'est... ah! mon Dieu!.. 34 sous.

» Et je n'en gagne que trente-cinq!—Ici elle s'arrêta ; ce n'était plus un sentiment de fierté qui brillait dans son regard, et qui se faisait lire dans toute son attitude comme au commencement de son calcul ; elle était accablée.

» Le total de mes dépenses s'élève à trente-quatre sous, s'écria-t-elle, et je n'en reçois que trente-cinq ! Il ne me reste donc qu'un sou par jour pour acquitter ma dette ; un sou, quand il m'en faudrait plus de cinq pour la payer dans deux ans ! un sou ! Eh ! mon Dieu ! combien vais-je mettre de temps pour que le mobilier et les effets soient à moi, bien à moi ? Avec ça, que je ne compte pas que j'aurai besoin de bois l'hiver. Mais, c'est égal, je m'en passerai.... j'aurai une chaufferette, ça me suffira. Un sou ! Comme il en faudra des jours pour aller à deux cents francs ! »

Tout de suite, sans s'arrêter, elle voulut savoir à quoi s'en tenir. Mais pour elle, le calcul était difficile, d'autant plus que l'inquiétude troublait sa pauvre tête ; à force de patience et de ténacité néanmoins elle en vint à bout. Et comme elle frissonna, comme

sa main devint tremblante quand il lui fallut écrire le résultat énorme de sa multiplication, tant le nombre des jours était prodigieux !

— « A un sou par jour, pour faire deux cents francs, ça demande.... — Et ses lèvres se refusaient à balbutier les mots suivans :—Ça demande onze ans, un mois et dix jours. Ah ! je n'en finirai jamais. »

Elle n'en dit pas davantage ; il lui semblait que ces onze années, c'était un siècle. Elle demeura ainsi anéantie pendant quelques minutes, s'efforçant de repousser toutes les pensées qui l'eussent ramenée au sentiment d'une position que son imagination timorée ne lui faisait envisager qu'avec une terreur indéfinissable. Mais elle échoua dans cette tentative comme dans les autres ; toujours devant elle sœur Louise lui disant que, pour lui rendre service, elle avait pris sur l'argent des pauvres ; toujours la religieuse lui répétant qu'elle ne lui demandait rien qui ne fût possible ; toujours elle, Fanny, promettant à sa bienfaitrice de la rembourser, et toujours aussi cette impuissance désespérante de tenir sa parole avant cet immense espace de temps : onze ans, un mois et dix jours !

Tout à coup les réflexions de l'ouvrière prirent un

maison ; — un journaliste, messieurs, c'est-à-dire je me trompe, mieux que cela, le directeur d'un journal de l'opposition, qui donne joliment du fil à retordre aux nobles et aux prêtres. Vous l'entendrez parler : cela vous fera plaisir, j'en suis certaine. En attendant, si vous vouliez toujours commencer une partie d'écarté, voici la table, les cartes. Allons !

— Moi je ne refuse pas, réplique M. Girard ; j'aime assez de temps en temps à faire une petite partie d'amitié, pas chère, dix sous ou cinquante centimes, tant que ça peut aller. Mais, madame Féret, j'espère que vous n'oubliez pas, vous nous avez promis.... et Mademoiselle sera assez bonne pour faire honneur à votre promesse.

— Qu'en dis-tu, Claire ?

— Je ferai ce qu'on voudra, ma tante, trop heureuse d'être agréable à ces messieurs et à ces dames.

— Eh bien ! dans un moment ; nous avons tout le temps nécessaire. Je parie contre vous, M. Girard.

Et en se dirigeant vers la table de jeu, elle glisse dans l'oreille de sa nièce : — Tâche donc de faire causer M. Anatole. — Et un regard significatif accompagne cette insinuation.

Le jeune homme, en effet, n'a pas ouvert la bouche

depuis le malencontreux compliment dont il n'a pu sortir, et maintenant debout à la même place, cloué au plancher, il se contente de dévorer des yeux la belle jeune fille qui sur l'invitation de sa tante s'approche de lui et lui adresse avec un charmant sourire deux ou trois questions sans qu'il puisse trouver un mot pour y répondre. A la fin cependant, encouragé par le ton de bonté qu'elle sait si bien prendre, comme elle lui demande s'il aime la musique et que, se livrant à son enthousiasme, elle ajoute que cet art est le premier de tous, qu'il élève l'ame, agrandit l'imagination, console dans la peine, et fait couler de ces larmes si douces qu'on ne les donnerait pas pour le rire le plus franc et le plus joyeux :

— C'est vrai, réplique-t-il. Toutes les fois que j'entends de la musique, moi, ça me donne envie de danser.

Un peu déconcertée par cette singulière manière de confirmer ce qu'elle vient de dire, elle se tait un instant, mais il faut bien soutenir la conversation.

— Sans doute vous connaissez un instrument, poursuit-elle ; avec le goût si décidé que vous exprimez, je serais étonnée que cela ne fût pas.

l'expression de la douleur et un sourire, éclos sur ses lèvres, dérida son front tout à l'heure rembruni. C'est qu'elle venait de faire ce raisonnement bien simple qui répondait victorieusement à ses craintes :

— « Puisque sœur Louise est bonne, puisque elle est pour moi une seconde mère, elle ne peut pas être plus exigeante qu'il ne m'est possible à moi d'être économe ; elle se contentera donc de ce que je pourrai lui remettre, pourvu qu'elle soit bien certaine que je fais de mon mieux, et elle peut l'être. Ma pauvre mère, si elle vivait, n'en demanderait pas davantage : ainsi, je dois me tenir tranquille et sans inquiétude. »

Ce raisonnement s'était offert à l'esprit de Fanny, et elle en avait tiré sa conséquence rassurante en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire. Après quoi elle avait ajouté :—« Que je suis donc sotte ! Pourquoi n'ai-je pas songé à ça plus tôt. »—Et c'était en ce moment que la jeune fille avait souri. Elle avait raison de sourire ; mais elle ne se trompait pas non plus en se reprochant d'avoir tant tardé à penser à cela : elle avait raison, car tout cela c'était vrai, et, faute d'un instant de réflexion, elle s'était donné tant de mal !

Il était près de cinq heures; Fanny enveloppa d'un foulard l'ouvrage qu'elle avait terminé, chaussa à la hâte ses souliers troués dont la vue lui coûta bien un petit soupir; mais elle était si joyeuse maintenant qu'il ne lui fallut pas un grand effort pour l'étouffer. Enfin, le cœur léger, après avoir jeté un coup d'œil sur un volume ouvert et placé sur sa commode, elle descendit lestement les cent marches de son escalier et se rendit au magasin de madame Mollier.

Ce volume que l'ouvrière a regardé en sortant de sa mansarde, c'était le legs de sa mère remis en ses mains par la Religieuse, le livre de prières où il y avait une page blanche sur laquelle Madeleine recommandait à sa fille d'être bonne, de travailler et de ne rien cacher à sœur Louise. Ce livre, la pieuse enfant le conservait avec respect et dévotion : c'était là tout ce qui lui restait d'une mère chérie dont le souvenir l'avait aidée à supporter ses petits chagrins; elle ne l'eût pas donné pour une grande richesse, car avec lui elle se sentait riche, avec lui elle avait un bien que ne donne pas la fortune : la paix de la conscience et le contentement de soi-même. Tous les matins, dans le but de s'exciter au travail et de remplir toutes ses promesses, elle relisait la

phrase écrite par Madeleine : c'était là sa prière, et elle se remettait ensuite à l'ouvrage avec une ardeur nouvelle. Il lui semblait que ce qu'elle avait lu Madeleine elle-même venait de le lui adresser. Mais elle avait soin de laisser le volume ouvert à la page blanche, soit pour l'avoir sans cesse sous les yeux, soit pour la rencontrer en rentrant après une course, afin qu'alors l'exhortation maternelle lui fût un châtiment ou une récompense. Chaque soir aussi elle la relisait, en s'interrogeant elle-même, cherchant à savoir si ce qu'elle avait fait dans la journée elle pourrait sans effroi le confier à sa protectrice. Cette habitude de piété filiale, ce commerce de cœur à cœur entretenu avec un être dont la place ne pouvait être, suivant elle, que parmi les anges, lui avaient donné un courage et une force au-dessus de son âge, l'avaient rendue patiente et douce en face des tracasseries suscitées par l'animosité de ses camarades de l'atelier, lui avaient enfin fait voir un plaisir plutôt qu'une peine dans le travail, une jouissance ineffable dans l'accomplissement de ses devoirs. Comment n'aurait-elle pas continué à écouter ce conseiller qui, pour être muet, n'en parlait pas moins éloquemment à son ame ? Et si jusqu'alors elle a recherché ses avis où elle ne puisait qu'un encouragement

à bien faire, pourquoi les refuserait-elle aujourd'hui qu'elle y trouve une sauve-garde ?

Oh ! non, elle n'est pas si insensée que de se dépouiller de cette arme à l'approche de l'ennemi ! Quand par instans elle tremble, vite son refuge est là : elle prend son livre, pense à sa mère et se rassure. C'est que l'ennemi est formidable en effet !

Depuis quelque temps, bien avant de quitter le magasin de madame Mollier, des idées étranges venaient l'assaillir et maintenant ces idées sont plus acharnées que jamais. Nous l'avons dit plus haut, Fanny a quinze ans ; à cet âge où l'instinct se révèle et commence à s'effrayer, à cet âge où la pudeur devient plus craintive, elle se réveillait de son sommeil d'enfant, comprenant ou, pour mieux dire devinant bien des choses.

Ce n'est pas à ses quinze ans seuls qu'elle doit ces révélations, d'abord incompréhensibles. Souvent à l'atelier elle a entendu sortir de la bouche de ses compagnes des mots qui l'ont fait rougir sans qu'elle sût pourquoi, et malgré ses efforts ces mots qui l'a-

vaient frappée sont restés dans sa mémoire ; elle les a répétés maintes fois dans la solitude de son cœur, ne pouvant en saisir le sens, mais troublée néanmoins et palpitante comme si ses pensées de ce moment étaient un crime. Souvent aussi on lui a parlé du bal de la veille, des plaisirs de la danse, des jeunes cavaliers si aimables, si gentils, de la gaîté folâtre qui règne dans ces sortes de réunions, et tout cela donnait à réfléchir à l'ignorante.

Et maintenant qu'elle est seule et libre, la tentation devient plus forte; elle voudrait aussi connaître ces plaisirs qu'on lui a vantés, ces soirées tourbillonnantes où l'on ne pense pas au lendemain, ces danses légères qui font oublier les peines de la veille, ces jeunes gens dont le langage est si éloquent et va droit au cœur.

Oui, Fanny est curieuse de toute cette nouveauté, malgré elle, car elle résiste, la pauvre enfant; il y a des instans où ses yeux se voilent comme d'un nuage, où une langueur indicible s'empare de ses facultés, des instans où elle est heureuse et souffrante tout à la fois. Que l'on juge d'après cela si elle est assez folle pour se

priver de son unique égide, en butte qu'elle se trouve à de pareilles idées!

Et encore, qui sait? pour Fanny, il y a peut-être avec les idées quelque chose de plus.

—

CHAPITRE XI.

—

UNE PENSÉE DU DÉMON.

Curieuse, prenez-y garde,
C'est l'ignorance qui vous garde
Ainsi qu'Ève au jardin
d'Éden ;
Comme elle crédule, ingénue,
Comme elle vous seriez perdue
Pour avoir
Voulu trop savoir.

CH. DOVALLE.

Une voix venue du ciel ne l'avertit pas du danger : que faisait donc alors son bon ange ?

TH. MURET.

HISTORIEN impartial, nous devons, quoi qu'il nous en coûte, dire toute la vérité, au risque d'amoindrir l'intérêt que nous nous sommes efforcés de jeter sur l'ouvrière de notre simple récit : hélas! oui, le sou-

venir de sa mère, les conseils de son amie sœur Louise, ses propres promesses, tout cela avait été impuissant à lui inspirer l'horreur d'un péril qu'elle ne comprenait pas, mais que par cela même elle eût dû fuir et que précisément pour cela elle ne craignit pas d'affronter. C'est qu'une ame de jeune fille, quelque solide rempart que forment autour d'elle les bons principes et l'ignorance du mal, contient toujours à côté de cette ignorance un germe funeste qui ne lui permet pas de durer long-temps, et ce germe qui grandit, qui se développe à mesure qu'arrivent les années, qui bientôt devient le plus fort, c'est la curiosité. La tradition sacrée nous apprend que la curiosité causa jadis la chute des anges, puis celle de la mère des hommes. Serait-ce par cette double raison que les femmes semblent les héritières privilégiées de cette dot de perdition?

Nous avons vu Fanny sage et modeste; mais si elle a reçue avec moquerie les complimens de M. Morissot, si elle a refusé d'ouvrir l'oreille aux propositions séductrices, il faut bien l'avouer : c'est qu'en ces jours où sa tête était en feu, exaltée par les étranges et confuses révélations qui de la bouche de ses com-

pagnes venaient troubler son cœur, c'est qu'alors il y avait déjà dans sa pensée une image près de laquelle le vieux vert-galant ne pouvait trouver de place : certes la comparaison n'était pas à son avantage, car cette image était celle d'un jeune homme.

Souvent, dans les derniers temps de son séjour chez madame Mollier, Fanny l'avait vu rôder autour de l'atelier et lui jeter à travers les fenêtres des regards qui la faisaient trembler et rougir; souvent aussi, lorsque par hasard elle sortait du magasin, il l'avait suivie, la regardant toujours, sans oser lui parler, mais ses yeux en disaient tant! La petite ouvrière, sans deviner au juste pourquoi il s'attachait ainsi à ses pas, agitée par un sentimennt indécis, par un désir de connaître, aussi vague dans sa cause que dans son but, ne laissait pas d'être intérieurement satisfaite de ces hommages muets qui ne pouvaient l'effaroucher et dont, au reste, elle n'était pas maîtresse de se défendre. Ce qui encore ajoutait à sa sécurité, c'était l'air humble et craintif de son adorateur; il marchait à côté d'elle, réglant sa marche sur celle de la jeune fille qui seulement parfois l'entendait soupirer: il n'osait pas davantage sans doute, mais il y en avait

assez pour faire naître dans le cœur de la naïve enfant un intérêt doux qui devait nécessairement, tôt ou tard, se changer en une émotion plus vive.

Pourtant ce jeune homme n'était ni joli garçon ni richement vêtu; loin de là, et peut-être était-ce un motif de plus pour que Fanny fût touchée de son assiduité persévérante, car dans la semaine comme le dimanche, lorsqu'elle se rendait chez sa protectrice, il se trouvait toujours sur son chemin, toujours triste, toujours habillé de la même manière. A son costume et à sa démarche surtout, on ne pouvait le prendre pour un étudiant : Fanny avait entendu vanter par ses camarades le ton leste et le langage audacieux des jeunes gens des écoles de droit et de médecine, et lui, paraissait si bon, si timide; non, ce n'en était pas un. Cela eût peut-être mieux valu pour la petite : bien certainement de la témérité l'aurait effrayée, tout de suite elle aurait compris le motif qui le rendait si tenace et la curiosité n'aurait pas fait tant de progrès; au lieu que l'envie de découvrir cette espèce de mystère tenait son esprit tendu sans cesse vers le même objet. — Qui est-il donc enfin? — se disait-elle à chaque instant. Le moyen après cela de ne pas songer à lui !

Depuis qu'elle habitait sa petite chambre, la conduite du jeune homme n'avait pas changé : lorsqu'elle allait porter de l'ouvrage au magasin, lorsqu'elle rentrait avec une tâche nouvelle, le matin quand elle sortait pour faire ses provisions, dans le jour si elle courait à la hâte chez la mercière faire emplette de fil ou d'aiguilles, à toutes les heures en un mot, le premier visage qui s'offrait à elle c'était le sien, à lui. Jamais il ne manquait à ces rendez-vous innocens; il est juste d'ajouter qu'elle s'était si bien accoutumée à sa présence qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'elle le vît sur le champ dans la rue : elle le cherchait du regard, et des yeux qui se cherchent se rencontrent si vite !

Nous nous sommes trompés cependant : il était infidèle quelquefois. Par exemple, sœur Louise venait-elle visiter sa protégée, et sortaient-elles ensemble, le jeune homme ne paraissait pas. Fanny avait remarqué cela, et cette disparition dans une pareille circonstance, toujours la même, eût dû lui inspirer une craintive prévoyance, mais voyant l'effet sans faire attention à la cause : « Il sait tout, pensait-elle, rien ne peut lui échapper : c'est bien extraordinaire ! » Sans

doute il savait tout, il savait du moins quand la religieuse montait chez Fanny, puisqu'il était à poste fixe auprès de sa demeure et du plus loin qu'il apercevait la robe grise de la sœur de charité, vite il s'esquivait. L'innocente ne faisait pas cette réflexion bien simple et tout doucement elle se laissait prendre à l'intérêt puissant que ne peut manquer d'exciter cette espèce de pouvoir qu'elle supposait dans l'observateur si bien instruit de toutes ses actions.

Une autre remarque avait frappé la petite : depuis quelque temps, le jeune homme semblait vouloir rompre le silence; depuis quelque temps il la suivait de plus près et si par hasard elle jetait sur lui un coup d'œil à la dérobée, ce coup d'œil le surprenait ouvrant la bouche, prêt à parler; alors elle n'eût pas demandé mieux que de l'entendre, mais tout à coup il s'arrêtait, retenu par une insurmontable timidité. Une lutte se livrait en lui-même entre deux sentimens opposés, la peur et l'espérance, et suivant que l'une ou l'autre était victorieuse, il avançait, il reculait : son audace n'allait pas plus loin. Quant à la jeune fille, elle avait pitié de son embarras, et se taisait aussi, car sa réserve naturelle ne lui permettait pas d'encourager par

un seul mot la confidence qu'elle brûlait de recevoir ; seulement, tout bas, elle se disait : « Qu'a-t-il donc ? Il voudrait me parler, c'est sûr, et il n'ose pas. Que peut-il avoir à me dire ? »

Et rentrée dans sa mansarde, sa tête travaillait, en même temps que ses doigts sur la blanche mousseline, elle cherchait à percer l'obscurité de ce drame qui se jouait en elle et autour d'elle, elle poursuivait le mot de l'énigme sans pouvoir le trouver. Qui l'eût vue alors, rouge et palpitante, qui l'eût vue tour à tour la pâleur de l'épouvante répandue sur son visage et un doux sourire à ses lèvres rosées, se fût imaginé qu'elle se trouvait assaillie par une tentation coupable qu'elle repoussait de toutes ses forces, quand chez elle c'était uniquement la curiosité aux prises avec l'ignorance. Il est vrai que, par instans, soit qu'elle se lassât d'excursions sans résultat sur ce terrain inconnu, soit plutôt qu'un rayon fugitif vînt lui découvrir la vérité, il est vrai, disons-nous, que pendant ces rares lueurs, elle s'écriait : « Ah ! bah ! au bout du compte, qu'est-ce que ça me fait ? N'y pensons plus. » Et la minute d'après elle y pensait encore.

Il fallait néanmoins qu'elle se doutât que tout cela

n'était pas bien, puisqu'elle ne confiait pas comme à son ordinaire à sœur Louise ce qui lui passait par la tête et par le cœur; plus d'une fois elle avait pris la résolution d'un aveu complet et sincère, mais la confidence expirait sur ses lèvres.... Qui dira ce qui lui enlevait ainsi l'usage de la parole, tant le mouvement d'effroi qu'elle éprouvait alors était imperceptible, tant il lui eût été impossible à elle-même d'en désigner la cause? L'hypocrisie venait ensuite à son aide, un argument ingénieux la mettait en paix avec sa conscience : elle ne *faisait* pas mal, et Madeleine lui recommandait de dire à la sœur tout ce qu'elle *ferait;* par conséquent elle n'avait rien à raconter. Elle ne voyait pas, ou elle ne voulait pas voir que de la pensée long-temps nourrie et choyée d'une action à l'action elle-même la distance est si peu grande! Au contraire elle se rassurait, grâce à cette conclusion accommodante, et les choses allaient leur train. Un dénouement devenait inévitable.

Un soir, et toute la journée l'image du mystérieux jeune homme avait obsédé l'habitante de la mansarde, un soir, elle quittait le magasin de la grosse lingère et se dirigeait vers sa demeure; toujours assidu, il l'ac-

compagnait à quelques pas. Tout à coup, comme s'il eût pris le parti d'en finir, il s'approcha, se plaça à côté de l'ouvrière, et d'une voix qui tremblait :

— Mademoiselle....

Elle ne tourna pas la tête, et continua de marcher rapidement.

— Mademoiselle Fanny....

— Tiens ! il sait mon nom, pensa-t-elle.

Cette fois elle le regarda, ouvrit la bouche, mais sans prononcer une parole.

— Mademoiselle Fanny, reprit-il avec plus de hardiesse, j'aurais à vous communiquer une chose bien importante pour vous et pour moi....

— Enfin je vais le savoir, se dit-elle; et pourtant elle ne répondit pas : seulement elle ralentit sa marche.

Il y eut un instant de silence, après lequel le jeune homme, sentant peut-être qu'une meilleure occasion ne pouvait s'offrir et qu'il y avait pour lui nécessité de profiter de son courage du moment, dit en se penchant à l'oreille de sa compagne :

— Vous ne voulez donc pas me parler, Mademoiselle... Ah! si vous saviez pourtant!—Et il répéta sa première phrase avec un tel accent de peine et de prière, qu'elle laissa échapper ces mots :

— Qu'avez-vous à me dire, Monsieur?

Elle aussi tremblait, elle était émue : le jeune homme s'enhardit.

— Oh! pas ici dans la rue, on nous entendrait; mais accordez-moi une heure, que je sois une heure seulement avec vous et vous apprendrez tout : consentez, je vous en prie. Tenez, à l'instant même, si vous étiez bonne, vous viendriez....

— Non, Monsieur, répliqua-t-elle vivement, je ne puis aller nulle part; j'ai de l'ouvrage à faire, il faut que je rentre tout de suite.

— Eh bien, alors, permettez-moi de vous suivre dans votre chambre. Vous demeurez seule, je le sais.

— C'est singulier! il sait tout, dit encore la petite en elle-même.

— Ne me refusez pas, continua-t-il; je vous de-

mande si peu, et j'ai tant à causer avec vous.... de grace, ne me refusez pas !

— Et vous m'expliquerez ce secret que j'ai si bonne envie de connaître,—répliqua-t-elle étourdiment,—et vous me direz pourquoi je vous vois sans cesse depuis quelque temps ?

— Vous m'avez donc remarqué ? Que je suis heureux !

— La belle malice ! vous êtes toujours là quand je sors.

— Oui, je vous le promets, je ne vous cacherai rien et vous verrez si je suis digne de la faveur que je réclame de votre bonté. Allons, vous voulez bien, n'est-ce pas, que j'aille avec vous ? Donnez-moi ce paquet, que je le porte : je serai si content de vous rendre ce léger service !

Déjà il tendait la main pour s'emparer du foulard qui contenait la tâche de l'ouvrière, lorsque celle-ci, faisant un mouvement presque d'effroi en arrière, l'empêcha de le saisir et il resta un moment stupéfait, les bras tendus.

—Non, non, ce n'est pas la peine,—répondit-elle, —me voilà arrivée. Quant à ce que vous me demandez, je ne sais pas si je dois..... Je ne vous connais pas : je n'ai pas l'intention de vous offenser, mais c'est qu'en vérité....

— Qui vous retient? Vous êtes libre de recevoir chez vous qui bon vous semble.

— Certainement je suis libre et vous paraissez si bon, si doux....

— Raison de plus, nous aurons bien vite fait connaissance, allez.

Fanny hésitait. D'un côté, une voix intérieure lui disait qu'elle courait des dangers en se rendant à la prière du jeune homme et qu'elle ferait mieux de la repousser ; mais de l'autre, ce secret dont on lui promettait la révélation, ce secret qui l'avait tant intriguée et qu'elle était si désireuse de connaître! Il y avait bien de quoi la tenir indécise.

— Vous pourriez tout me dire aussi bien ici que dans ma chambre, —dit-elle enfin, cherchant à satisfaire tout à la fois sa curiosité et ses scrupules.—Il fait

nuit, personne ne nous voit, d'ailleurs vous parlerez bas.

— C'est impossible, Mademoiselle, le lieu n'est pas convenable; si je le pouvais je le ferais volontiers, je vous le jure. Laissez-moi monter.

— Non, pas ce soir, mais demain à la même heure, soyez ici.

— Et vous me permettrez?....

— Je ne dis pas ça. Je vous donnerai ma réponse : il faut que je réfléchisse.

— Oh ! j'y serai, répondit le jeune homme. — Il s'éloigna, et Fanny rentra chez elle.

Toute la soirée, toute la nuit, car elle ne dormit guère et toute la journée qui suivit, elle pensa à l'entretien qu'elle venait d'avoir, au jeune homme dont la voix était si triste et si douce; souvent elle répétait :

— A la bonne heure, au moins, celui-là ne ressemble pas à M. Morissot : il n'est pas sans cesse à vous faire des complimens. — Ce que c'est que le hasard! Si seulement il lui eût dit qu'elle était jolie,

et pourquoi ne lui avait-il pas adressé ces paroles si simples qu'il semblait qu'elles fussent de rigueur dans la circonstance? Si donc il eût fait entendre à la jeune fille la moindre louange sur sa figure, il est possible qu'elle ne l'eût pas écouté un instant de plus, et que toutes ses peines, à lui, eussent été perdues.

Le lendemain soir, aux approches de la nuit, le jeune homme et Fanny étaient seuls dans la mansarde.

Quand le portier de la maison avait aperçu derrière la petite ce visiteur inaccoutumé, il avait donné le bougeoir de l'ouvrière qui était montée en avant ne se doutant de rien, puis se mettant en travers de l'escalier, il avait fait mine de barrer le passage au jeune homme; mais celui-ci, à l'aide d'une pièce blanche, força bientôt l'obstacle et rejoignit sa compagne qui n'était pas encore arrivée à sa chambre. Tout cela avait été d'ailleurs si rapide qu'elle ne s'en était pas aperçue. Pendant qu'ils grimpaient ensemble, l'honnête gardien de la jeune fille se consolait d'avoir si mal observé le contrat passé avec sœur Louise, et d'avoir succombé aussi aisément à la première tentation.

— Si elle ne le recevait pas ici, — se disait-il en faisant sauter sur sa main la pièce de monnaie, — elle le verrait ailleurs. Ces jeunesses, c'est malin comme des démons : quand elles ont envie de quelque chose, il faut qu'elles l'aient, n'y a pas là à dire mon bel ami. J'avais promis, c'est vrai, de ne laisser entrer personne, mais du moment que ça doit arriver, autant vaut que cela me rapporte. Avec ça que j'aurai bien du malheur si la religieuse vient justement à ce soir. Ma foi, tant pis, après tout, si elle s'en aperçoit, ou si elle tombe là comme mars en carême, je lui dirai.... Qu'est-ce que je lui dirai? Tiens! c'est facile : je lui soutiendrai que je n'ai pas vu le monsieur. Le pire qui advienne, c'est que la petite déménage : ça m'est égal, après elle une autre, les locataires ne manquent pas. Je m'en lave les mains : c'est pas à moi la maison.... Et voilà!

Ils étaient donc seuls. Fanny avait allumé la chandelle et l'avait placée sur sa petite table; elle s'était assise auprès, son ouvrage étalé devant elle, et se disposait à commencer son travail ordinaire. Pendant ces courts préparatifs, lui se tenait debout, l'air embarrassé, ne sachant trop à quelle contenance s'ar-

rêter. Il semblait si étourdi de se trouver là que la petite le lui fit remarquer en riant ; il tressaillit à sa voix, balbutia quelques paroles indistinctes, prit une chaise, vint se mettre à côté d'elle, en apparence plus tranquille, mais comme il ignorait sans doute la manière d'entamer une confidence du genre de celle qu'il méditait, il attendit qu'elle parlât la première : ce silence de quelques minutes lui donna le temps de se rendre un peu maître de son agitation intérieure ; toutefois en ce moment encore si Fanny l'eût regardé, elle eût pu reconnaître à la contraction de ses traits, à l'éclat de ses yeux, qu'il se passait en lui quelque chose qui n'était pas naturel. Elle ne le regarda pas. Seulement, impatiente d'arriver au plus vite à l'intéressant objet de cette visite, peut-être aussi alarmée malgré elle de se voir seule en tête-à-tête, à une pareille heure, avec un inconnu, elle rougit et autant pour cacher son trouble involontaire que pour hâter la communication qu'elle attendait, elle dit en faisant un effort sur elle-même afin que son accent ne la trahît pas trop :

— Excusez-moi, Monsieur, si je vous reçois ainsi en travaillant, mais je suis pressée, je n'ai pas une

heure à perdre. Maintenant j'écoute. Parlez : que voulez-vous ?

— Ce que je veux, — répliqua-t-il d'une voix étouffée, — ce que je veux, Mademoiselle ! vous ne l'avez pas deviné? Je croyais cependant qu'en me laissant venir ici, vous aviez compris....

— Mais, pas du tout, je vous jure.

— Alors je suis tout aussi malheureux que lorsque hier je me suis hasardé à vous adresser la parole.

— Vous êtes malheureux, vous, et pourquoi ? demanda-t-elle avec la plus grande innocence.

— Comment ! Est-il possible que vous ne sachiez pas le motif qui me faisait vous suivre depuis si longtemps ? C'est singulier ! moi qui croyais.... Allons, tant mieux ! Au moins je puis délivrer mon cœur du poids qui l'oppresse.

— Ah ! c'est le secret ?

— Oui Mademoiselle, le secret de ma vie, car avant de vous voir je ne vivais pas.

— Et ça me regarde aussi ?

— Autant que moi, puisque de vous seule dépendra mon sort quand je vous aurai tout dit.

— Je ne comprends pas très-bien ; mais ça va venir sans doute.... Commencez, je vous prie.

Et prêtant l'oreille elle continua à broder, un peu émue pourtant.

—Mademoiselle,—reprit le jeune homme avec une certaine aisance,—je ne vous dirai ni ce que je suis ni comment je m'appelle, cela viendra plus tard, si vous voulez; pour le moment c'est inutile.

— Oh ! tout à fait, interrompit-elle.

Il fixa sur elle un regard incisif; il cherchait à découvrir s'il n'y avait pas de la malice dans les derniers mots de l'ouvrière, il n'y vit que de l'ingénuité ; il continua :

— Mais, avant tout, dites-moi, Fanny, n'aimez-vous personne ?

— Oh ! si fait Monsieur, Claire ma sœur, et puis ma bonne amie Louise, ma bienfaitrice, ma seconde mère.... Je les aime beaucoup.

— Sans doute ; oui, je conçois, cela doit être, et vous êtes si bonne ! Mais ce n'est pas ce que je voulais dire. Voyons : N'y aurait-il pas.... un homme, un.... jeune homme que vous verriez avec plaisir, auquel vous songeriez lorsqu'il n'est plus devant vous?

— Non, Monsieur, je n'en connais pas.... — balbutia-t-elle, car elle mentait.

— Tant mieux encore ! Eh bien ! en ce cas, vous n'êtes pas comme moi. Il y a bien long-temps que j'aime une femme, une jeune fille ; elle était jolie, charmante ! J'y pensais le jour, la nuit, je lui parlais, je lui promettais de l'amour, de la fidélité, de la constance, je lui prodiguais les sermens les plus tendres, les plus sincères, je lui donnais toutes les qualités, toutes les vertus, elle était mon idole. Malheureusement, elle n'existait pas, ou du moins elle n'existait que dans mon imagination, que dans mon cœur....

— Mais c'était de la folie !

— Oui, j'étais fou, mais je ne le suis plus, car je l'ai trouvée enfin, je lui ai parlé.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Rien encore.... Moi-même je n'ai point osé lui faire part de mes sentimens.... Ah! si vous vouliez, je ne serais pas si craintif.

— Moi, que puis-je faire à ça? Je ne connais pas cette dame, à moins que ce ne soit une des demoiselles du magasin....

— Non, vous savez bien que non, Fanny. Cette jeune fille, vous la connaissez.... beaucoup.... il est même impossible que vous la connaissiez davantage... c'est.... c'est vous!

Un serpent qui tout à coup sortant de dessous sa chaise lui eût montré sa tête hideuse, n'eût pas causé à Fanny plus d'effroi que cette déclaration à laquelle toute autre moins ignorante se fût attendue à sa place; elle se leva tremblante, comme pour fuir, mais les forces lui manquèrent; elle resta clouée au carreau, une main appuyée sur la table, et l'autre, elle la porta à son cœur afin d'en comprimer les battemens précipités. Dans cette attitude, il serait difficile de comprendre ce qui dominait, de la surprise, de la frayeur ou de l'émotion. Quant à l'amoureux, il lui tendait les bras en suppliant, prêt à tomber à ses

genoux ; dans ses regards aussi il y avait de la prière. Elle détourna les siens comme si elle redoutait cette vue ou qu'elle voulût ainsi échapper à la lutte tumultueuse qui se livrait dans son ame et qu'elle ne pouvait ni maîtriser ni définir.

—Vous savez maintenant, Fanny, —continua-t-il avec chaleur sans lui laisser le temps de se reconnaître ; — vous savez ce que j'ai tant tardé à vous apprendre. Oui, je vous aime, vous qui le méritez si bien. Allons, n'ayez pas peur, reprenez votre place ; je serais désolé de vous effrayer ; asseyez-vous.

Elle se serait assise en effet, si tout en parlant ainsi il ne se fût pas penché pour lui prendre la main ; mais ce geste la rappelant au sentiment de sa position, elle jeta un petit cri, s'enfuit à l'autre bout de la chambre, et là, s'adossant à la commode, elle demeura immobile, respirant à peine. Le jeune homme la suivit.

— Qu'avez-vous, Mademoiselle? dit-il alors ; pourquoi me fuir Serais-je assez malheureux pour vous déplaire ? Est-ce de la haine, ou bien.... Ah ! dites-moi si vous ne m'aimerez pas un peu, moi qui vous aime tant ! Vous le savez bien que je vous aime ; sans

cela me serais-je attaché à vos pas comme je l'ai fait, sans cela aurais-je cherché à vous voir tous les jours sans oser vous parler? Si je ne vous aimais pas, j'aurais été plus audacieux.... De grace, par pitié, répondez-moi : ne m'aimerez-vous pas un peu? Vous gardez le silence. Faut-il que je sois à vos pieds.... m'y voilà!

— Relevez-vous, Monsieur, relevez-vous, — répliqua-t-elle enfin, —je suis si étonnée, vous le voyez... Ce que vous me demandez, je ne le sais pas moi-même. Je ne m'attendais certainement pas.... je ne pouvais pas deviner....

— Quel bonheur! C'est donc moi qui le premier?...

— Oh! vous êtes bien le premier qni me tenez un pareil langage.... Mais je vous en prie à mon tour, Monsieur, je vous en conjure, allez-vous-en.... N'abusez pas de la situation d'une pauvre fille sans appui en ce moment : retirez-vous!

Ce n'était pas là le compte de l'amoureux.

— Que je m'en aille! s'écria-t-il, oh! non, pas avant que vous ne m'ayiez fait entendre un mot d'espérance.... Fanny, ma chère Fanny, ayez pitié de moi,

ayez confiance en moi, je donnerais ma vie pour vous, pour votre bonheur. Que voulez-vous que je vous promette : rien ne me coûtera.... Dites, que voulez-vous ?

Et toujours aux pieds de l'ouvrière, il la pressait, la suppliait, il couvrait d'ardens baisers sa petite main qu'elle avait été forcée de lui abandonner. Profitant de l'avantage que lui présentait le trouble de la jeune fille, il redoublait ses instances, l'appelait des noms les plus doux. Haletante, éperdue, la pauvre enfant hésitait. Sans force pour résister à la tentation, elle n'opposait plus que de faibles efforts aux tentatives du persécuteur ; c'était à peine si elle pouvait balbutier quelques mots inintelligibles qu'il étouffait aussitôt de ses exclamations : sa tête était perdue, elle allait se rendre si un miracle ne venait la sauver.

Presque sûr de la victoire, l'adorateur quitta sa posture suppliante, elle ne le vit pas ; il la pressa dans ses bras : elle ne le sentit pas non plus ; la tête du jeune homme toucha la sienne.... Cette fois, avertie par un instinct secret, ses yeux s'ouvrirent, elle vit le péril, ou pour mieux dire elle le devina, et se détournant pour se soustraire à la fascination des regards

qui la poursuivaient brillans d'un feu extraordinaire, elle échappa cette fois encore au danger qui la menaçait. Mais lui, ne se tenant pas pour battu, s'imaginant au contraire que c'étaient là les derniers combats de l'innocence qui chancelle, renouvela ses protestations de tendresse : la passion lui donnait de l'éloquence, elle cédait ; un moment encore, et il touchait au triomphe..... lorsque Fanny rencontra sous son regard le livre de prières, son égide sacrée. Au moment fatal, au moment où elle succombait aux supplications de son amant, le ciel lui envoya un soutien, un sauveur, et ce sauveur, cet appui, c'était l'écriture de sa mère, c'étaient ces mots qu'elle lut sur la page blanche du petit volume :

« *Dis tout ce que tu feras à sœur Louise.... Madeleine.* »

Oh ! alors l'innocente fille se réveilla comme d'un rêve et se sentit forte ; son devoir venait de lui être rappelé par une voix toute-puissante qui l'avait trouvée toujours humble et soumise ; elle puisa dans cet ordre maternel un courage dont elle ne se serait pas crue capable un instant auparavant : sa faiblesse disparut comme par magie, son agitation se calma,

l'atmosphère d'enivrement qui amollissait ses facultés se dissipa tout à coup, le voile qui obscurcissait ses yeux chargés d'une langueur funeste fut déchiré, la réalité lui apparut, et avec elle toute l'horreur de sa situation ; un élan d'actions de graces surgit de son cœur. Maintenant délivrée du poids qui l'oppressait, elle mit sa confiance en Dieu qui lui avait montré l'abîme entr'ouvert sous ses pieds ; Dieu et sa mère l'entendirent sans doute, car ce fut sans doute aussi une inspiration d'en haut qui lui dicta ces paroles prononcées avec un sang-froid énergique :

— Laissez-moi, Monsieur, laissez-moi ! je ne veux plus rien entendre : allez-vous-en. Il est tard, ne me dites rien, et partez, je le veux !

Interdit, comme frappé de la foudre, au moment où il croyait atteindre le but de ses vœux, le jeune homme obéit malgré lui faiblissant sous le coup d'une puissance invisible, et recula d'un pas abandonnant sa proie ; mais immobile à sa nouvelle place, il ne disait rien : un changement complet semblait s'être opéré en lui. Lui si impétueux tout à l'heure et si pressant, il se tenait là, froid et étonné ; peut-être méditait-il une nouvelle attaque, du moins elle le crut,

et débarrassée de ses étreintes, enhardie par cette première victoire, résolue à se défendre avec tout le courage du désespoir, elle répéta du même ton de fermeté :

— Partez, je le veux !

Mais comme il continuait à garder le silence et qu'il s'était mis à parcourir lentement la mansarde, elle pensa qu'il était indécis, qu'il ne résisterait pas à une sollicitation plus douce :

—Monsieur, —reprit-elle en changeant de ton,— Monsieur, je vous en supplie, retirez-vous ; je ne puis pas vous garder un instant de plus ici : ce serait mal, soyez généreux ; vous m'avez trompée, vous m'avez causé de l'effroi et de la douleur, eh bien ! si vous consentez à vous retirer, je vous pardonnerai.

—C'est trop de bonté, vraiment ! —s'écria-t-il avec un sourire ironique.—Ma foi, j'étais loin de m'attendre à tant de condescendance de votre part. Vous me recevez, vous m'écoutez, je vous avoue que je vous aime, vous me laissez dire, et puis pour me récompenser sans doute de ma confiance et de ma crédulité, vous m'intimez l'ordre de vous quitter sans un mot

d'espoir ; voilà de la ruse et de la coquetterie, ou je ne suis qu'un sot. Il est vrai que je vous regardais comme différente des autres. Allez, vous m'apprenez que toutes les femmes se ressemblent ; mais moi, je ne veux pas avoir été pris pour dupe, entendez-vous, je ne veux pas que vous vous moquiez de moi comme vous le faites en ce moment, non, non. Vous me reprochez de vous avoir trompée, mais c'est vous qui avez été avec moi fausse et hypocrite. Mademoiselle, souvenez-vous de ce que je vous dis : Vous me le paierez !

En parlant, il s'était arrêté devant elle, et ses yeux flamboyaient de colère.

— Moi ! répliqua-t-elle, moi, hypocrite ! Ce n'est pas vrai : quand je vous ai permis de m'accompagner, je ne savais pas, je ne soupçonnais même pas ce que vous alliez me confier. Si j'avais pu le prévoir..... Mais.... vous ne voulez donc pas sortir ?

— Non, — répondit-il d'une voix sourde; pour prouver à l'ouvrière que toutes ses instances seraient vaines, que sa résolution, à lui, était inébranlable, il s'assit et croisa les bras d'un air décidé ; — non, Mademoiselle, je resterai toute la nuit s'il le faut.

La curieuse n'avait pas prévu cela. Une angoisse douloureuse lui serra le cœur ; elle se vit coupable et ce qu'il y avait de plus terrible, coupable par sa faute. Pâle, les yeux noyés de larmes, elle s'écria dans son ame :

— O ma mère ! que vais-je devenir ?

Puis, incapable de contenir ses sanglots et son indignation :

— C'est affreux de se conduire ainsi ; c'est affreux d'employer la violence pour obtenir cet amour que vous n'aurez jamais, Monsieur, car je vous comprends maintenant... Oui, vous agissez en malhonnête homme, en lâche : il n'y a qu'un lâche qui use de sa force avec une pauvre fille sans défense.... Ah ! c'est horrible ! Mais non, je suis la première à blâmer, la seule.... J'ai été imprudente.... j'en suis bien punie !... Mon Dieu, mon Dieu, ayez pitié de moi !

Il restait immobile sur sa chaise, insensible au désespoir de Fanny. « Elle s'apaisera, pensait-il, l'accès ne durera pas : ces petites sont toujours ainsi. » Il pensait cela bien certainement, car il la dévorait du regard, et son regard brillait d'une expression sinis-

tre. De nouveau le silence régnait dans la mansarde: la jeune fille avait interrompu ses plaintes, et réfléchissait aux moyens de sortir du cruel embarras où elle se trouvait; une seule voie de salut s'offrait à son esprit: fuir, appeler du secours! Concevoir cette idée et l'exécuter, pour elle ce fut tout un : elle s'élança, mais il l'avait devinée et se plaçant entre elle et la porte de manière à lui fermer le passage:

— Non pas, mademoiselle, — dit-il froidement; — vous ne pouvez pas plus vous en aller que moi.... Il faut que nous soyons ensemble, amis ou ennemis, à votre choix.

Et quittant tout à coup ce ton calme qui n'était qu'affecté pour se livrer à l'impétuosité de ses véritables sentimens, il reprit avec l'accent de la prière:

— Fanny, ma chère Fanny, décidez-vous.... Pardonnez-moi ma violence!.... Si je ne vous aimais pas tant, je vous obéirais, je partirais; mais c'est impossible!

Elle ne l'écoutait pas; elle était anéantie, brisée de fatigue, en proie à une anxiété inexprimable. Dans sa douleur, elle se tordait les mains; des sons confus

sortaient de sa bouche. Il s'approcha d'elle.... Cette fois, elle était sans force, sans énergie ; seulement elle se recommanda à Dieu, ferma les yeux, et comme elle répétait encore : « O ma mère, ma mère! » la porte de la petite chambre s'ouvrit.

C'était sœur Louise.

D'un coup d'œil celle-ci devina tout, et quand ce coup d'œil n'eût pas suffi pour l'instruire, les paroles de Fanny qui était venue tomber dans ses bras ne lui auraient laissé aucun doute.

— Ah ! ma sœur, c'est Dieu qui vous envoie,—s'était écriée la jeune fille éplorée.

— Sortez, monsieur, dit alors la religieuse d'un ton ferme et imposant.

Confondu, atterré, le jeune homme ne lui donna pas la peine de réitérer son injonction et il se précipita dans l'escalier. Après son départ, Louise et sa protégée se regardèrent long-temps en silence : l'une redoutait une explication, l'autre un aveu. Celle-ci n'y put tenir cependant ; elle se jeta de nouveau au cou de sa seconde mère, et pleura. Etait-ce repentir de son imprudence, était-ce reconnaissance et joie de

cette apparition inattendue qui l'avait sauvée ? N'importe, elle pleura : cela lui faisait tant de bien maintenant !

Il était alors neuf heures du soir. Fanny paraissait accablée et néanmoins Louise n'avait pas l'air de vouloir la laisser seule ; elle avait si grand peur, malgré les paroles de son enfant adoptive, de la trouver coupable ! Et cependant si elle ne l'était pas.... Dans tous les cas, elle lui devait une leçon, des conseils, un exemple peut-être....

— Fanny, lui dit-elle enfin, sois franche avec moi ; qu'est-ce que cela signifie ? Ne me cache rien. Voyons, pourquoi ce jeune homme était-il ici ? Pourquoi l'avais-tu reçu à cette heure ? Car il faut bien que tu lui aies permis de venir, Fanny. Parle, je te croirai, car je suis sûre que tu me diras la vérité.

En entendant ces questions, la petite essaya d'y répondre ; mais elle ne put y parvenir tant son pauvre cœur était oppressé ; elle ne fit que balbutier ; ses sanglots redoublèrent. Dans son impuissance, suppléant autant qu'il était en elle par les gestes à l'organe qui lui manquait, elle tenta de nouveaux efforts aussi vains que les

premiers et finit par se laisser tomber aux genoux de la religieuse en joignant les mains. . . . .
. . . .

Au commencement de cette soirée, madame Féret pimpante et toilettée était descendue de son troisième étage et attendait à la porte de sa maison ; Claire arriva bientôt après.

— Dépêchons-nous, dit la vieille dame, nous sommes en retard ; la toile est levée, j'en suis sûre. Il nous faut bien une demi-heure pour aller à la Porte Saint-Martin.... Ah ! tu es charmante ; jamais je ne t'ai vue si jolie, allons ! — Et tout en marchant elle continua : —Tu verras, tu verras comme elle est belle, la pièce qu'on joue aujourd'hui : ton cousin en a rendu compte dans son journal, et il m'a assuré que c'était magnifique, dans le genre nouveau..... Ce n'est pas *rococo*, cela ne ressemble pas aux anciennes tragédies ; c'est original, naturel et sublime. Les auteurs de l'école moderne ne vont pas chercher midi à quatorze heures, vois-tu, et ils ont raison, à ce que me disait M. Char-

les, d'expliquer tout uniment les choses, puisque le théâtre est l'école des mœurs. Tu seras contente, ma chère amie, tu seras contente; et puis je te conseille de remercier ton cousin des billets qu'il nous a donnés; on dirait que tu lui en veux, tu ne lui parles jamais....

Claire ne répondit pas à cette observation, et les deux dames continuèrent leur route.

Au moment où la tante et la nièce étaient sorties de chez elles, un homme bien mis, d'un âge avancé, se tenait de l'autre côté de la rue en sentinelle, examinant avec attention tout ce qui se passait dans leur demeure. Malgré ses soins à dérouter les soupçons et les regards des curieux, il était facile de comprendre qu'il était là dans l'attente d'un événement qui excitait tout son intérêt.

Pendant une grande partie de la journée, cet homme avait rôdé aux environs, et chaque fois qu'il était passé devant la maison, il avait levé les yeux vers les fenêtres du troisième étage, espérant sans doute qu'elles s'ouvriraient. Enfin son désir avait été satisfait: Claire avait paru; mais peut-être aurait-il voulu davantage, car ne pouvant la considérer à son aise à cette distance,

il fit un mouvement de dépit. Son bonheur fut complet : un instant après la jeune fille sortit dans la rue et il lui devint facile de la voir de près.

— Elle est ravissante, sur ma foi ! pensa-t-il alors ; l'ouvrière ne disait que la moitié de ce qui existe.

Puis le vieux monsieur, prenant un air de gravité presque indifférente, avait questionné le portier ; ce qu'il lui demanda nous n'en savons rien, mais il quitta la loge tout radieux ; ses yeux brillaient.... Ses yeux brillaient encore le soir, lorsqu'il se mit à suivre par derrière la tante et la nièce qui se rendaient au théâtre de la Porte Saint-Martin, et qu'il admirait la taille svelte et élancée de la belle Claire.

— Ce monsieur est très-aimable, —dit madame Féret en revenant du spectacle ;—as-tu remarqué comme il s'explique avec goût ? Il m'a assuré que de sa vie il n'a passé une soirée si délicieuse, et ce n'était pas pour la pièce qu'il disait cela, c'était parce qu'il se trouvait avec nous. Avec ça qu'il juge bien ; te souviens-tu qu'au dénouement il s'est écrié, quand on a sifflé, que les siffleurs n'avaient pas le sens commun, que l'héroïne devait être heureuse comme l'auteur l'avait faite, quoi-

que dans la pièce elle eût été ambitieuse et coupable. Il a ajouté que dans le monde les choses n'allaient pas autrement : moi je suis de son avis,... Enfin, c'est un homme bien respectable.

— Oui, ma tante, et il a des sentimens très-élevés, ajouta Claire.

— Dis donc, il m'a offert son bras ; je n'ai pas voulu accepter ; mais il m'a proposé de faire plus ample connaissance, et m'a demandé la permission de venir nous voir.... Je n'ai pas pu refuser.

— Vous avez bien fait, ma tante ; ce sera pour vous une compagnie.

— Il est fou de la musique.

— Ah ! tant mieux ; mais ce n'est pas étonnant, il paraît instruit, de bonnes manières, une éducation distinguée.

— Moi je suis enchantée de la rencontre.

— Et moi aussi, ma tante ; au moins nous ne serons pas seules si souvent.

— Je parierais qu'il est fort riche, ajouta madame Féret.

— Je n'en sais rien, répliqua la jeune fille.

— Oh ! c'est facile à voir.... A propos, il m'a dit son nom.... Attends, attends.... C'est singulier, je l'ai oublié.... Ah ! je m'en souviendrai plus tard.

Le lendemain, la vieille dame réveilla sa nièce pour lui dire :

— Claire, je l'ai trouvé.

— Quoi donc, ma tante?

— Le nom du monsieur d'hier au soir... Il s'appelle Morissot.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.



